

James Hadley

CHASE



...y mettez pas
otre nez

Gallimard

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

N'y mettez pas votre nez

Traduit de l'anglais par J. Roux-Plénot

Que Netta Scott se soit suicidée en se collant la tête dans son four à gaz, voilà qui m'étonnait beaucoup. C'était une fille ravissante, adorant la vie qu'elle passait volontiers en compagnie des hommes, dans un plumard.

Lorsque j'ai voulu me livrer à une petite enquête, j'ai rencontré un tas de gens qui me recommandaient de ne pas y mettre le nez. Si les cadavres se volatilisent, c'est parce qu'ils peuvent resservir. Et les filles ont parfois de curieuses ceintures de chasteté.

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0211 9668 3



9 782070 497751

Illustration de Jean-Claude Claeys
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE

♀ 97-X A 49775 ISBN 2-07-049775-5 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

32. N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ

33. PRÉSUMÉ DANGEREUX

JAMES HADLEY CHASE

*N'y mettez pas
votre nez*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR J. ROUX-PLÉNOT

nrf

GALLIMARD

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0211 9668 3

Titre original :

NO BUSINESS OF MINE

© James Hadley Chase, 1953.

© Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Je m'appelle Steve Harmas, correspondant de guerre du journal new-yorkais *Le Clairon*.

De 1940 à 1945, en compagnie d'un certain nombre de mes collègues, j'ai vécu à Londres, au Savoy et raconté aux Américains l'histoire de la Grande-Bretagne en guerre.

Après la débâcle allemande, je décidai que j'avais assez longtemps souffert de la guerre et repris le chemin de l'Amérique, tout heureux à la perspective de revoir des biftecks d'un kilo!

Quelques mois après, on m'offrait de faire une série d'articles sur l'Angleterre d'après guerre. Je n'étais pas très tenté par cette mission. Pas de whisky à cette époque-là en Angleterre! Par contre, j'étais attiré par la perspective de revoir une jeune femme de mes amis: Netta Scott, qui habitait Londres lors de mon précédent séjour.

N'allez pas imaginer des choses extraordinaires au sujet de Netta Scott. Je n'en étais pas amoureux, mais je sentais combien je pouvais lui être reconnaissant des bons moments qu'elle m'avait fait passer alors que j'étais un étranger perdu dans son drôle de pays. Certes, je ne m'attendais pas à me trouver tout de suite à même de lui prouver ma gratitude, et de quelle manière!

En lisant la rubrique sportive, alors que j'allais

au bureau, encore indécis au sujet de mon projet de voyage en Angleterre, j'aperçus qu'un des chevaux devant courir l'après-midi s'appelait Netta. Il n'était qu'un outsider, coté à dix contre un, mais sur la foi d'un pressentiment je décidai de le jouer. J'y allai de mes cinq cents dollars et, assis auprès de la T.S.F., le cœur battant, j'attendis le résultat de la course.

Le cheval gagna de justesse d'une longueur : et, sur-le-champ, je décidai de partager avec Netta les cinq mille dollars que je venais de ramasser. Et je pris le premier avion en partance pour l'Angleterre.

A la seule pensée de Netta me voyant arriver et mettre dans sa main les cinq cents billets d'une livre, neufs et tout craquants, j'étais fou de plaisir. Elle aimait tant l'argent et se plaignait toujours d'être à sec. Malgré cela, elle ne m'avait jamais fait casquer, dès que nous fûmes de bons copains. Oui, voilà une des grandes journées de sa vie, et qui me permettrait enfin de lui payer ma dette, me disais-je!

C'est en 1942 que j'avais vu Netta pour la première fois, dans une boîte de nuit chic des Bruthon Mews à Mayfair. Elle y travaillait comme « taxi girl ».

Son boulot consistait à convaincre les ballots de mon espèce de commander du champagne infect à deux mille francs la bouteille et de payer deux cents balles la faveur de la faire danser sur un plancher grand comme un mouchoir de poche.

C'est un mec du nom de Jack Bradley qui dirigeait le Club Azur. Je l'avais aperçu une fois ou deux et je ne lui avais pas trouvé un air très catholique. La seule femme travaillant au club à qui il n'avait pas flanqué la trouille, c'était Netta : mais il faut dire qu'aucun homme ne lui faisait peur.

On racontait que toutes les danseuses devaient passer une nuit avec Bradley avant d'être acceptées comme danseuses du club. Il paraît que Netta et Bradley avaient passé la nuit à lire des journaux

illustrés. Je ne sais pas s'il faut ajouter foi à ce bobard : Netta n'en parlait jamais. La connaissant bien, je paierais volontiers pour sa véracité.

Le club avait dû rapporter une fortune à Bradley. La clientèle était presque exclusivement composée d'officiers américains et de journalistes pleins aux as. Il fallait en avoir, et comment ! pour être client du Club Azur.

Dès que je vis Netta, je la distinguai parmi la douzaine de filles qui dansaient au club.

J'en ai contemplé quelques-unes, des femmes avec de belles rondeurs, mais de la classe de Netta, je n'en ai jamais vu.

Oui, elle était vraiment belle, mais d'une beauté implacable et apprêtée dans son genre.

Il fallut un moment avant que Netta se laissât aller avec moi. D'abord elle me considéra comme un client ordinaire, puis m'observa avec méfiance, pensant que j'avais des idées derrière la tête ; mais en fin de compte, elle accepta la véritable solution : j'étais un esseulé, vivant dans une atmosphère qui lui était étrangère et je désirais être son ami.

J'avais pris l'habitude d'aller tous les soirs au Club Azur. Au bout d'un mois, à peu près, elle refusa de me laisser commander du champagne ; je compris alors que mes actions montaient. Un soir, elle suggéra une promenade au Parc de Kew, le dimanche suivant, pour aller admirer les parterres de jacinthes. A partir de ce moment-là, je fus convaincu d'être de ses amis.

En fin de compte, Netta et moi étions devenus des inséparables. J'avais l'habitude de venir la chercher dans son petit appartement, proche de Cromwell Road, et de la conduire en voiture jusqu'à son club.

Parfois, nous soupions ensemble au cabaret de « La Foire aux Vanités » ; parfois, elle venait me retrouver au Savoy et nous dînions au grill-room de l'hôtel. C'était une compagne agréable se prêtant, selon mon humeur du jour, à la plaisanterie ou à

la conversation sérieuse. Grâce à elle, mon séjour à Londres devait me laisser riche de souvenirs. Nous avions pris l'habitude de coucher ensemble une ou deux fois par mois, mais, comme pour tout ce que nous faisons, c'était d'une façon impersonnelle et ça ne signifiait pas grand-chose ni pour l'un ni pour l'autre. Nous n'étions pas amoureux et, malgré l'intimité qui existait entre nous, elle ne me parla jamais de mon foyer, ne me demanda pas si j'étais marié ou encore quels étaient mes projets d'après-guerre; elle ne manifesta jamais le désir de m'accompagner aux Etats-Unis. Par contre, j'essayai de la situer dans son propre milieu, mais elle se refusa à m'en parler. Tout ce que je recherchais, c'était une joyeuse compagnie. Or mon désir était comblé.

Cette camaraderie dura deux ans; je reçus alors l'ordre d'embarquer avec les armées d'invasion et nous nous fîmes nos adieux.

Je savais que je ne la reverrais peut-être pas avant un an au moins, peut-être jamais; elle s'en doutait elle aussi; cependant nous nous séparâmes comme si nous allions nous retrouver le lendemain soir.

— Au revoir Stephane, me dit-elle au moment où je la déposais à la porte de son appartement. Non, n'entrez pas; il vaut mieux nous dire adieu ici, et que ce soit très vite. Peut-être vous reverrai-je bientôt.

— Mais oui, vous pouvez être sûre que vous me reverrez.

Nous nous embrassâmes comme d'habitude : sans larmes. Elle monta les quelques marches, ferma la porte sans se retourner.

J'avais projeté de lui écrire, mais n'en fis jamais rien. Notre vie en France prit une allure si rapide, si fiévreuse, que je n'eus pas la possibilité d'écrire le premier mois et que, par la suite, je jugeai plus sage de l'oublier. Et, à vrai dire, je l'oubliai jusqu'à mon retour en Amérique. A ce moment-là seulement

je commençai à penser de nouveau à Netta. Il y avait près de deux ans que je ne l'avais pas vue, mais tous les détails de son visage, de son corps, étaient aussi précis dans ma mémoire que si je l'avais quittée depuis quelques heures seulement. J'essayai de chasser son image de mon esprit, je sortis avec d'autres femmes, mais le souvenir de Netta restait vivace : je ne pouvais m'en débarrasser. C'est pourquoi, lorsque je vis le nom de ce cheval, je décidai de le jouer. Quand j'eus gagné, je savais que j'allais la revoir enfin et j'en étais tout joyeux.

J'arrivai à Londres un soir d'août, par une chaleur torride, venant de Prestwick; le trajet avait été aussi long que fastidieux. Au Savoy, où j'avais retenu ma chambre, j'échangeai quelques mots avec le gérant qui parut heureux de me revoir et je montai directement à ma chambre dont les fenêtres donnaient sur la Tamise. Après avoir pris une bonne douche et avoir bu un ou deux verres, je descendis à la caisse et leur demandai de me donner cinq cents billets d'une livre sterling. J'eus l'impression que pareille demande étonna le caissier, mais j'étais assez connu dans la maison pour savoir que l'on s'efforcerait de m'obliger. Après quelques minutes d'attente on me remit l'argent, sans plus de formalités que si j'avais demandé un carnet de tickets d'autobus.

Il était six heures et demie et je savais qu'à cette heure-là Netta serait chez elle. Elle se préparait toujours pour son travail du soir vers les sept heures, et sa toilette généralement demandait une bonne heure.

Tandis que je faisais la queue pour un taxi en compagnie d'un petit nombre de gens très distingués, je demandai au portier de l'hôtel si le Club Azur existait toujours. Sa réponse fut affirmative, mais il ajouta que ce cabaret avait maintenant une mauvaise réputation parce qu'on y avait installé après mon départ deux tables de roulette assez mal

famées. La police y avait fait, paraît-il, deux descentes en six mois, mais il lui avait été impossible de fermer le club faute de preuves suffisantes. Jack Bradley par conséquent avait trouvé le moyen d'être le plus malin et de se jouer des flics une fois de plus.

J'eus enfin un taxi et à sept heures dix, j'étais devant la maison de Netta. Je payai ma voiture et, faisant quelques pas en arrière, je jetai un coup d'œil à ses fenêtres situées au dernier étage. Cette maison faisait partie des tristes bâtiments qui ornent les petites rues donnant sur Cromwell Road. C'était une grande maison sale et les rideaux de dentelle que l'on voyait aux fenêtres étaient en loques. L'appartement de Netta se distinguait toujours des trois autres par la gaieté de ses rideaux oranges qui m'étaient devenus familiers. Je me demandais si je n'allais pas rentrer pour me trouver en tête à tête avec un nouvel amant, mais j'étais résolu à risquer ma chance. J'ouvris la porte d'entrée et montai les trois étages dont les marches étaient revêtues d'un chemin en fibre de coco.

Je passai devant les deux appartements dont je n'avais jamais vu les occupants durant toute la période où j'allais chez Netta. J'étais un peu hors d'haleine et je m'arrêtai un instant à la porte de Netta avant de sonner.

Rien n'avait changé. Sa carte était là, dans un petit encadrement de cuivre sur le panneau de la porte. La peinture était éraflée sur une bonne longueur : chef-d'œuvre accompli par moi avec la clef, un jour où j'étais légèrement schlass.

Je tirai la sonnette, attendis un moment et, n'entendant pas bouger, je sonnai une deuxième fois. Personne. J'attendis encore, me demandant si Netta était dans son bain. Je lui accordai quelques secondes de plus et agitai violemment la sonnette une troisième fois.

— Il n'y a personne, dit une voix derrière mon dos.

Je me retournai et jetai un coup d'œil à l'étage en dessous. Un homme était encadré dans la porte de son appartement, il me regardait. C'était un gros type, épais, large d'épaules, bien bâti mais pas musclé.

— Salut, mon gars! Un de ses amis, hein?

Il zozotait légèrement, il avait les cheveux blond filasse, coupés très court. Il était enveloppé d'une robe de chambre de soie jaune et noire boutonnée jusqu'au col; son pantalon de pyjama était d'un bleu électrique, ses babouches d'un rouge écarlate. C'était vraiment un tableau pas ordinaire.

Je lui tournai le dos et me dirigeai de nouveau vers la porte de Netta. Il se mit à ricaner. Ce fut pour moi comme un sifflement désagréable et, sans aucune raison, j'eus les nerfs en pelote.

— Mêlez-vous de vos affaires, lui répondis-je.

— Mais il n'y a personne, mon petit, répéta-t-il, puis il ajouta à mi-voix : « Elle est morte. »

Je cessai de tirer la sonnette, me retournai et le fixai bêtement. Il haussa les sourcils, dodelina légèrement la tête et me demanda :

— Est-ce que vous avez entendu?

Puis il sourit comme s'il s'amusait d'une plaisanterie qu'il se serait faite à lui-même.

— Morte, répétai-je en m'éloignant de la porte.

— Mais oui, c'est bien cela, mon petit, dit-il en s'appuyant sur le chambranle de la porte et jetant un regard hypocrite dans ma direction : elle est morte hier, vous pourrez encore sentir l'odeur du gaz si vous respirez assez profondément. (Il se mit la main à la gorge et recula.) Ça m'a fait passer une sacrée journée, hier!

Je descendis l'escalier et lui fis face. Il avait deux ou trois centimètres de plus que moi et une carrure bien plus large que la mienne, mais j'étais convaincu qu'il n'avait pas une goutte de sang dans les veines.

— Un peu de calme, gros pouf, et pas d'histoires.

Qu'est-ce que c'est que ce gaz? Qu'est-ce que vous êtes en train de me raconter là?

— Viens chez moi, mon petit, répondit-il niaisement, je te raconterai ça.

Je n'eus pas le temps de refuser qu'il était rentré sans se presser dans une grande pièce pleine de relents de parfum et de vieux meubles poussiéreux.

— Excusez-moi de vous recevoir dans ce taudis. (Il jeta un regard circulaire avec une expression de dégoût.) Mme Crockett est une salope. Elle ne nettoie jamais ici et vraiment on ne peut pas s'attendre que ce soit moi qui le fasse, n'est-ce pas mon petit? La vie est trop courte pour qu'on passe son temps à faire du nettoyage, surtout avec mes capacités.

— Allons, pas de comédie à la Oscar Wilde, répondis-je avec impatience. Est-ce que vous êtes en train de m'expliquer la mort de Netta, oui ou non?

Il fit un signe d'assentiment et me regarda en souriant :

— C'est triste, hein? Quelle fille délicieuse et belle, un petit corps charmant, tout plein d'ardeur! Et maintenant, rien qu'un petit repas pour les asticots. (Il soupira.) La mort est une grande niveleuse, n'est-ce pas?

— Et comment est-ce arrivé?

Je brûlais d'envie de le prendre à la gorge et de lui faire voir trente-six chandelles.

— Elle s'est suicidée, fit-il d'un air lugubre. Histoire épouvantable. De la police plein les escaliers... une ambulance... des docteurs... la mère Crockett hurlant... cette vieille grue à l'étage en dessous qui jubilait... un rassemblement dans la rue avec des gens qui espéraient voir le cadavre... enfin, tout ce qu'il y a de plus horrible. Et, pour comble, cette odeur de gaz; impossible d'en débarrasser la maison de toute la journée. Ah! une histoire épou-

vantable, mon petit, vraiment, tout ce qu'il y a de plus épouvantable!

— Non, mais vous voulez dire que c'est elle qui a ouvert le gaz?

Ma question seule me donnait froid dans le dos.

— Mais oui, bien sûr. Ce pauvre chou! Elle avait fermé la pièce hermétiquement avec du papier collant, des rouleaux et des rouleaux de papier collant, et le four de son réchaud à gaz était grand ouvert. Je ne pourrai jamais acheter du papier collant sans penser à elle, maintenant.

Ses paroles étaient pour moi un murmure sans timbre qui me paraissait rempli de sous-entendus et de sens profond. Et son sempiternel sourire me déconcertait aussi.

— Oui, je vois.

Et je me préparai à m'en aller.

Alors voilà où en étaient les choses. J'avais l'impression d'être dégonflé, légèrement écœuré, et ma tristesse était sans borne.

Je me disais en moi-même : « Si au moins vous aviez attendu vingt-quatre heures, Netta, nous aurions pu tous les deux résoudre ce problème! »

— Ne me remerciez pas, mon petit.

Il se dégagea avec peine de son fauteuil et me suivit sur le palier.

— Ça fait plaisir de savoir qu'on peut rendre un petit service, aussi triste qu'il soit. Ah! je peux bien voir que ça vous a fait un coup, mais ça passera.

Je le fixais sans le voir et sans l'entendre. Du passé, j'entendais comme un écho résonner la voix de Netta :

« Alors cet idiot-là s'est tué, figure-toi. Il n'a pas eu le courage de regarder les choses en face. Moi, je serai toujours prête à payer les conséquences de mes actes. Jamais je n'essayerai de m'en sortir de cette façon-là — non jamais. »

Elle m'avait dit cela un soir, en lisant l'histoire d'un milliardaire qui avait joué la hausse alors qu'il

fallait miser sur la baisse et qui s'était fait sauter la cervelle. Je me souvins du regard de Netta lorsqu'elle avait prononcé ces paroles, et j'en fus vivement impressionné. Non, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans cette histoire, j'en étais bien certain. Netta ne se serait jamais suicidée.

J'enfonçai mon chapeau, cherchai des cigarettes dans ma poche et offris le paquet.

— Mais pourquoi a-t-elle fait ça? demandai-je.

— Je m'appelle Jules Cole, me répondit le maquereau en tirant une cigarette du paquet entre son pouce et son index malpropres. Vous êtes de ses amis?

Je fis oui de la tête.

— Je la connaissais bien il y a deux ans.

J'allumai nos deux cigarettes.

Il eut un sourire. « Un Américain était sûr de lui plaire — se dit-il à lui-même — et, naturellement avec une allure et une beauté comme cela, pas de doute qu'elle ne plût à un Américain. » Il leva les yeux, mais son regard restait vague.

— Mais comment tout cela s'est-il passé? demandai-je brutalement.

— Voyons, vous voulez dire: pourquoi a-t-elle fait cela? fit-il doucement, comme pour remettre les choses au point. (Il haussa de nouveau les épaules, son peignoir de soie crissa.) Voilà, mon petit, ça c'est un mystère. Pas de billets... cinq livres sterling dans le sac à main... de la boustifaille dans le frigidaire... pas de lettres d'amour... personne n'y comprend rien.

Il haussa les sourcils et eut un sourire.

— Oh! elle était peut-être enceinte!

Il m'était impossible de continuer une telle conversation. Parler de Netta avec cet individu me faisait le même effet que de lire des ordures sur le mur des cabinets.

— C'est bien, je vous remercie, lui dis-je.
Et je descendis l'escalier.

— Oh! il n'y a pas de quoi, mon petit. C'est bien triste pour vous : quelle déception!

Il rentra chez lui et ferma la porte.

CHAPITRE II

Mme Crockett était une petite femme maigre, aux yeux luisant de méfiance, à la bouche mince, remplie de dédain.

Je me rendis compte tout de suite qu'elle ne me reconnaissait pas. Elle semblait penser que j'étais un journaliste en quête d'un « papier sensationnel » et elle me regardait par l'entrebâillement de la porte qu'elle était prête à me fermer au nez.

Elle me scruta, puis hocha la tête. Son regard était franchement désapprobateur.

— Oui, je crois ben vous avoir vu aut'fois. Ben, vous savez c'qu'y est arrivé, pas vrai?

Je hochai la tête.

— Oui. Je désirerais vous parler d'elle. A-t-elle laissé des dettes? Je paierai tout ce qu'elle devait.

Le regard désapprobateur fit place à une expression malicieuse et calculatrice.

— All'med'vait un mois de loyer — fut la prompte repartie — jamais compté le revoir d'ailleurs. Ben sûr puisque vous payez les dettes, pas d'raison pour qu'je n'le touche pas, alors vous feriez ben mieux d'renter ici dedans.

Je la suivis le long d'un couloir obscur, puant le chat et le chou bouilli, jusqu'à une pièce longue et sombre encombrée par des meubles en rotin.

— Alors, elle vous devait de l'argent? lui demandai-je.

— A vrai dire, non, dit-elle après une minute d'hésitation; elle payait toujours recta : faut y reconnaître ça, mais elle avait c't'appartement à condition de donner congé un mois à l'avance ou ben de payer le mois d'loyer.

— Je comprends. Est-ce que vous savez pourquoi elle a fait cela?

Ses lèvres minces se durcirent.

— C'était une pas grand-chose. Jamais j'aurais dû l'avoir ici. Pour qu'al' m'amène l'déshonneur dans ma maison, comme ça!

— Quand la chose s'est-elle produite?

— Avant-hier soir. M'sieur Cole a senti l'gaz et l'est venu m'chercher. Quand j'ai vu qu'al' n'm'répondait pas, j'ai d'viné c'qu'était arrivé — espèce d'idiote!

Les yeux durs brillaient d'un éclat métallique.

— Pour m'avoir émotionnée, vrai, ça m'a émotionnée. C'est M'sieur Cole qu'a appelé la police.

— C'est bon. (Et je sortis mon portefeuille.) Est-ce que vous avez une clé de son appartement?

— Pis, si qu'j'en ai une, fit-elle avec méfiance, quêqu'ça peut ben vous faire?

— J'aimerais bien que vous me la prêtiez, lui répondis-je en comptant les billets d'une livre que je venais de poser sur la table.

Ses yeux ne perdaient pas un seul de mes gestes.

— Voyons, ce sera vingt-cinq livres? Nous mettrons dix livres pour la clé, n'est-ce pas?

— En v'la une idée!

Sa respiration était haletante et ses yeux brillaient de convoitise.

— Rien, j'ai seulement envie de revoir sa chambre. Je pense qu'elle est restée telle quelle... A-t-on touché à quelque chose?

— Non, non, les flics ont dit q'fallait ren toucher. Sont en train de chercher la famille. Pas d'risque

qu'al soye réclamée par quelqu'un, moi j'pense! M'demande c'qu'on va faire de ses frusques. Tout c'que j'sais, faut qu'on les tire de là. J'veux louer l'appartement, moi.

— A-t-elle de la famille?

— Personne sait ren d'elle, fit Mme Crockett en reniflant; p't-êt ben qu'la rousse y trouvera quelque chose un jour ou l'autre, et ça sera pas du joli, vous pouvez m'croire.

— Puis-je avoir la clé, s'il vous plaît?

Et je poussai vers elle le petit tas de billets.

Elle hocha la tête en hésitant.

— La rousse aimerait pas trop ça.

Et elle détourna les yeux.

Je lui rappelai :

— Je vous donne dix livres pour calmer votre conscience. Allons! c'est à prendre ou à laisser.

Elle ouvrit le tiroir du buffet, en sortit une clé qu'elle déposa sur la table.

— La gardez pas trop longtemps c'te clé, et vous avisez pas de prendre ren dans l'appartement!

Je fis un signe d'assentiment et sortis.

Une fois dans l'escalier je m'arrêtai au premier étage pour lire le nom sur la carte de visite clouée sur la porte : Madge KENNITT. Je me souvins de Jules Cole remarquant : « la grosse poule de l'appartement du dessous qui jubilait ». Je hochai la tête et montai à l'appartement de Netta. Après un tour de clé dans la serrure, je tournai la poignée et poussai doucement. La porte s'ouvrit toute grande et je pénétrai dans le boudoir. Comme je me retournais pour refermer la porte, je vis Jules Cole me surveiller par l'entrebâillement de la sienne. Il haussa les sourcils et dodelina de la tête. Faisant mine de ne rien voir, je refermai la porte et tirai le verrou.

Bien que les fenêtres fussent ouvertes, une faible odeur de gaz persistait. Je regardai tout autour de moi, plein de tristesse et légèrement abasourdi.

La pièce n'avait guère été modifiée depuis ma

dernière visite. Les meubles avaient été changés de place, mais il n'y en avait pas de nouveaux.

Sur la cheminée, une collection de petits animaux de porcelaine : elle en avait bien trente. Je lui en avais offert plusieurs. J'allai regarder de plus près afin de les y retrouver. Ils étaient toujours là. Je pris une délicieuse reproduction du *Bambi* de Disney et l'examinai. Je me souvenais du plaisir qu'avait Netta à contempler ce Bambi : c'était, d'après elle, le plus joli de toute la collection et j'étais de son avis.

Je le remis en place et parcourus la pièce, les mains dans les poches. Je commençais tout juste à comprendre que Netta était morte et que je ne la reverrais jamais.

Je n'aurais jamais cru être si violemment impressionné. Et puis cette mort ne me semblait pas très plausible. Je ne pouvais me convaincre du suicide de Netta. Ce n'était pas le type de femme à se laisser aller. Avant la guerre j'avais fait du reportage policier. J'avais vu des centaines de pièces ayant abrité des suicidés. Il y régnait une ambiance que je ne retrouvais pas ici. Il m'était impossible de découvrir le pourquoi de mon impression, mais je me refusais à croire à un suicide.

Je me dirigeai vers un bureau en chêne clair que j'ouvris et examinai rapidement. A part une bouteille d'encre et quelques crayons, il était vide.

Je regardai dans les compartiments et me souvins des lettres, des factures et des paperasses dont ils regorgeaient au temps où Netta et moi étions ensemble. Et maintenant, plus rien.

Dans le foyer de la cheminée je m'attendais à trouver les cendres de ces papiers brûlés, mais il était vide. Voilà qui me parut bizarre et, rejetant mon chapeau en arrière, je fronçai les sourcils en contemplant l'écrivoire. Oui, c'était bizarre.

Un léger grattement à la porte d'entrée me fit sursauter. Je l'écoutai. Le crissement continua.

— Laisse-moi rentrer, mon petit, murmurait Jules Cole à travers la porte. Je veux voir moi aussi.

Avec une grimace je me dirigeai sur la pointe des pieds vers la cuisine, à l'autre bout de la pièce. La porte du petit four à gaz était entrebâillée. Il y avait, par terre, à l'autre bout de la pièce, un coussin tango. C'est celui qu'elle avait utilisé sans doute pour poser sa tête dans le four. Je ne voulais plus y repenser et je passai rapidement dans la chambre voisine.

Je refermai la porte et m'attardai à contempler le lit. Que de souvenirs il évoquait; bien des instants s'écoulèrent avant que je ne me retourne vers la coiffeuse pour y regarder l'assortiment formidable de flacons, fards et crèmes de beauté éparpillés sur la plaque de verre encore couverte de poudre de riz. J'ouvris les tiroirs : ils étaient pleins de toutes les babioles dont les femmes raffolent : mouchoirs, écharpes en soie, ceintures de cuir, gants, bijoux fantaisie. De l'index, je remuai les colliers, bracelets et bagues amoncelés dans une boîte en carton. Ce n'était que de la pacotille et je me souvins du bracelet en diamants dont elle était si fière, ainsi que d'une broche, également en diamants. C'est moi qui lui avais donné le bracelet; un autre type, dont elle ne m'avait pas dit le nom lui avait offert la broche. Je fouillai dans les tiroirs mais ne les trouvai nulle part. Je me demandais ce qu'ils étaient devenus et si la police les avait pris afin de les mettre en sûreté.

J'allai ensuite à l'armoire que j'ouvris; une odeur pénétrante de lilas s'en dégagait comme j'entrebâillais la porte : le parfum préféré de Netta. Je fus très frappé de ce qu'il y eût si peu de vêtements. Il n'y avait là que deux robes du soir, un tailleur et une robe. Je me souvins d'avoir vu autrefois cette penderie pleine à craquer.

Je revis sa robe couleur de feu. Elle la portait la première nuit où elle décida d'être ma maîtresse.

C'était le genre de robe qu'un type sentimental comme moi ne pouvait oublier. Je la pris et la retirai du portemanteau, et, comme je l'en dégageais, je m'aperçus qu'à l'intérieur quelque chose de lourd y était attaché.

Des doigts je suivis le contour de l'objet : c'était une arme. J'ouvris la robe et trouvai un Luger suspendu par la gâchette à une petite agrafe cousue dans l'envers de la robe.

Je m'assis alors sur le lit, la robe dans une main et le Luger dans l'autre. J'étais ahuri. C'était bien le dernier objet que je m'attendais à trouver dans l'appartement de Netta.

Deux détails significatifs au sujet de cette arme : une mince éraflure au long du canon, et une marque sur la crosse, comme si l'on avait voulu limer le métal : sans doute pour en effacer le nom du propriétaire. Je reniflai l'arme : nouvelle émotion. Elle avait servi, mais pas récemment. L'odeur de poudre brûlée était faible, cependant perceptible. Je mis le revolver sur le lit et, me grattant la tête, pris le temps de réfléchir quelques instants ; après quoi je me levai et retournai à l'armoire. J'ouvris les deux tiroirs qui contenaient d'habitude les bas de soie et la lingerie de Netta. Les bas de soie avaient été une de ses passions. Elle en avait fait provision un peu avant le début de la guerre et nombre de militaires américains, moi y compris, l'avaient renouvelée. Je fouillai dans les deux tiroirs : pas une paire de bas de soie !

Après avoir éteint mon mégot et réfléchi, je me demandai si Mme Crockett n'était pas venue les prendre ou si la police avait succombé à la tentation.

Il était alors presque impossible de se procurer des bas de soie naturelle et la chose était facile à comprendre. Il aurait dû y en avoir au moins une douzaine de paires. La dernière fois que j'avais vu Netta — deux ans auparavant — elle en possédait trente-six paires. J'en étais certain parce que, un

soir, alors qu'elle me demandait de lui en procurer d'autres j'avais vidé son tiroir et compté ceux qui s'y trouvaient, afin de lui prouver qu'elle n'en avait pas besoin. Certainement il devait lui en rester au moins douze paires, si ce n'est plus. Mais où étaient-ils?

Je fouillai chaque pièce avec soin et méthode, ne laissant rien au hasard.

Dans la chambre à coucher, près de la cheminée, je trouvai une petite cachette sous une lame de parquet amovible. Il était évident qu'on y avait dissimulé quelque chose, mais il n'y avait plus rien. Dans la salle de bains, enfouis au milieu du papier hygiénique, il y avait huit billets de cinq livres sterling. Dans le studio, entre un tableau et le fond du cadre, encore huit autres billets de cinq livres sterling. Au fond d'un pot de cold-cream : une bague ornée d'un solitaire.

Le diamant paraissait être d'une belle eau, il était monté sur platine. Je ne l'avais jamais vu. Drôle de cachette, en tout cas. D'ailleurs celles des billets étaient aussi saugrenues.

Je passai à la cuisine où, après de laborieuses investigations, je découvris au fond du pot de farine, enfouie dans la farine, une enveloppe ordinaire. Je l'extirpai et la nettoyai : elle était adressée, de la grande écriture désordonnée de Netta, à :

Miss Anne SCOTT

Beverley

LAKEHAM (Sussex)

« Est-ce qu'elle avait une sœur? » me demandai-je en tâtant l'enveloppe qui regorgeait de papiers et était très lourde.

Toute cette histoire me semblait étrange. J'étais mal à mon aise, rempli de soupçons. Je ne savais pas du tout que penser de cette affaire.

Pour me tranquilliser je vérifiai qu'aucun autre

objet intéressant ne se trouvait dans la cuisine et je retournai dans le boudoir.

Sur la table j'étais toutes mes trouvailles : le Luger, la bague ornée du solitaire, les seize billets de cinq livres et la lettre adressée à Anne Scott.

Pourquoi une femme irait-elle se suicider alors qu'elle avait quatre-vingts livres sterling et un solitaire monté sur platine? me demandai-je. Quel autre souci, à part un souci d'argent, aurait pu induire Netta à se supprimer? Un assassinat alors! Bien sûr, le suicide paraissant impossible il avait dû y avoir assassinat. La chose ne pouvait être accidentelle. Les accidents ne survenaient pas ainsi.

J'allumai une autre cigarette et fumai. Il me faudrait discuter cela avec un type de la police. Je me rappelai alors l'inspecteur Corridan, de Scotland Yard. Lui et moi avions été en bons termes durant mon séjour à Londres. Il m'avait promené dans les divers milieux des petits délinquants et les informations recueillies avec son aide m'avaient fourni la matière d'un bon article pour le *Saturday Evening Post*.

Corridan était l'homme qu'il me fallait pour élucider cette affaire et je saisis le téléphone.

Après un assez long délai j'eus Corridan au bout du fil.

Je lui rappelai qui j'étais et il se souvint de moi.

— Cela fait plaisir d'entendre votre voix, Harmas, dit-il. Vous avez de la chance que je sois encore là; j'allais rentrer chez moi.

— Etes-vous très pressé?

Ce disant, je regardai ma montre : il était presque neuf heures.

— Bien sûr, je voudrais rentrer à la maison. S'agit-il d'une affaire urgente?

— Plus intéressante qu'urgente, lui dis-je. Je désire avoir votre avis et même peut-être votre aide. C'est à propos d'une jeune femme du nom de Netta Scott qui s'est suicidée avant-hier soir.

— Quel nom? demanda-t-il vivement.

— Le nom de la jeune femme est Netta Scott. C'était une bonne amie à moi. En résumé, Corridan, je ne suis pas du tout sûr qu'elle se soit suicidée!

Il y eut un silence puis il me répondit :

— C'est bien; je ne fais rien de particulier ce soir. Qu'est-ce que vous en pensez?

— Si vous veniez me retrouver dans une demi-heure au Savoy? En faisant une petite enquête préalable sur la jeune femme vous pourriez simplifier les choses. Tous les détails seront utiles.

Je lui donnai l'adresse de Netta. Il promit de m'obtenir ce renseignement et je raccrochai. Il n'était jamais étonné, il ne me posait jamais de questions inutiles et il était toujours disposé à rendre service, quelles que fussent l'importance de son travail et l'heure de la requête.

Je mis dans mes poches le revolver, l'enveloppe, la bague et l'argent. Après avoir vérifié que je n'avais rien omis dans mes recherches, j'éteignis l'électricité, ouvris la porte et passai sur le palier.

Jules Cole avait installé une chaise dans sa petite entrée et il était assis là, en train de fumer, sa porte d'appartement ouverte, en m'attendant.

— Pourquoi ne pas m'avoir permis d'entrer, mon petit? me demanda-t-il, avec son sourire furtif. Vous n'aviez pas le droit de pénétrer là-haut tout seul.

— Occupe-toi de tes oignons, lui fis-je en descendant l'escalier.

— Mais ne te sauve pas, mon petit, fit-il en glissant de sa chaise pour venir en haut de l'escalier. De quoi ça avait l'air?

Il eut un ricanement libidineux :

— Est-ce qu'elle avait de beaux dessous? Je pense bien que tu as regardé toutes ses petites affaires. Comme j'aurais voulu voir cela, moi!

Je continuai à descendre sans me retourner.

Mme Crockett vint m'ouvrir dès que j'eus frappé à sa porte.

— Ben vous en avez-t'y mis un temps, fit-elle d'une voix sèche lorsque je lui remis la clé. Vous n'avez toujours pas chipé qué'qu'chose au moins? La rousse y avait ben recommandé qu'fallait tout y laisser comme c'était.

Je secouai la tête négativement :

— Tout est en ordre. Au fait... est-ce qu'on est allé chez elle depuis sa mort?... Je veux dire d'autres personnes que la police. M. Cole, par exemple.

Elle secoua négativement la tête.

— Personne, ren qu'vous, et pour sûr qu'j'aurais pas dû vous laisser...

Je l'interrompis :

— Il y avait des bas de soie... Je n'en ai pas vu. Est-ce que vous en avez entendu parler?

Sa réponse fut aigre :

— Mais quoi qu'je f'rais, moi, avec des bas de soye. Pour sûr qu'j'en sais ren, moi!

Je la regardai et, après un murmure inintelligible, gagnai la porte cochère.

Dans la rue je m'arrêtai un instant pour regarder la maison. On voyait une lumière dans l'appartement de Jules Cole; le reste du bâtiment était dans l'obscurité.

Je me demandais qui pouvait bien être Madge Kennitt, mais conclus qu'elle n'avait pas sa place dans l'histoire; en tout cas, pas encore, et je me dirigeai vers Cromwell Road, distante de cinquante mètres environ.

Il n'y avait que trois lampadaires pour éclairer la rue : un à chaque bout et le troisième au milieu à peu près. Il faisait noir et certains coins étaient très sombres.

Un bruit de pas derrière moi, soudain; alors, saisi d'un pressentiment, je fis un plongeon puis un bond de côté.

Quelque chose de très dur me heurta l'épaule; je tombai à genoux. Les bras en l'air, je me relevai en chancelant et fis un autre bond en arrière. J'eus

la vision obscure d'un homme qui tenait au-dessus de sa tête quelque chose ressemblant à un cric. Il m'en assena un coup violent. Le levier me passa près de la figure avec un sifflement; je me rapprochai et enfonçai les côtes de mon type à toute pompe. Il laissa tomber son cric, chancela en arrière, respirant comme un ballon crevé.

— Non mais, qu'est-ce que c'est que cette façon de vous distraire? lui demandai-je en le bourrant de coups.

Je pouvais bien le distinguer maintenant. C'était une espèce d'avorton, jeune, maigre et mal nourri. Je ne pouvais pas voir nettement sa figure, mais elle me paraissait bouffie. Il avait des vêtements de mauvaise qualité et un feutre qui ressemblait à une éponge grasseuse.

Avant que je l'attrape au collet, il bondit hors de ma portée et fila comme un zèbre jusqu'au bout de la rue.

Je le suivis des yeux, écoutant le bruit léger de ses enjambées. J'avais très mal à l'épaule et j'étais un peu effrayé.

« Je me suis flanqué dans un beau pétrin », me dis-je à moi-même et, après avoir jeté un regard inquiet du haut en bas de la rue, je me dirigeai rapidement vers les lumières de Cromwell Road.

CHAPITRE III

Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais dans ma chambre lorsqu'on me téléphona de la réception pour annoncer que l'inspecteur Corridan me demandait.

— Faites-le monter, s'il vous plaît, répondis-je, et je sonnai le garçon.

Corridan et le garçon arrivèrent ensemble.

L'inspecteur était un grand type de trente-cinq ans, mastoc, brun, avec de petits yeux bleus, qui avaient l'habitude désagréable de toujours vouloir déshabiller son interlocuteur du regard. Il paraissait un peu taciturne, même avec ses amis; on le voyait rarement sourire, rire jamais.

Sa poignée de main pour moi fut assez chaude, il jeta sur la pièce un regard approbateur.

— *Je suis rudement content que vous ayez pu venir, fis-je.*

— Est-ce que cette Netta Scott était de vos amies? demanda Corridan en se dirigeant vers la fenêtre. Vous avez l'air contrarié, est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas?

Je hochai la tête.

— Ça se pourrait..., commençai-je lorsque le garçon revint, apportant les apéritifs.

Lorsqu'il eut refermé la porte, je continuai :

— C'est au sujet de Netta Scott. C'était une de

mes amies. J'ai fait sa connaissance en 1942 et nous sommes sortis pas mal ensemble pendant deux ans. Je fus violemment impressionné à mon arrivée en apprenant qu'elle s'était suicidée.

Il commença à boire son whisky, qu'il dégustait en connaisseur.

— Fameux whisky, mais bien entendu vous n'avez pas envie d'entendre parler de whisky. J'ai lu le rapport du médecin légiste. Cette fille-là n'avait pas l'intention de se rater. Elle avait pris une bonne dose de laudanum avant d'ouvrir le fourneau à gaz. Il s'agit donc d'un cas facile à élucider... un suicide de toute évidence. C'est la brigade de Kensington qui a suivi l'affaire. A sept heures, hier matin, un homme du nom de Jules Cole, locataire dans la même maison, les a appelés au téléphone. Ils ont trouvé la jeune femme la tête dans le four à gaz et sa cuisine était pleine de gaz. Les fenêtres avaient été calfeutrées avec du papier collant, mais elle n'en avait pas eu besoin pour la porte qui fermait hermétiquement. La mort remontait à six heures environ. On peut présumer que le suicide avait eu lieu à peu près à une heure du matin. Aucune trace de violence sur le corps de la défunte; par conséquent, aucune preuve suggérant autre chose que le suicide. On l'a emmenée à la morgue, après son identification officielle par ce Jules Cole qui a affirmé l'avoir vue très souvent. En ce moment nous essayons de trouver la famille mais, jusqu'à présent, sans succès.

Je terminai mon whisky qui me ragaillardit.

— Donc, pas question d'histoire louche là-dedans?

Ses yeux me scrutèrent intensément :

— Mais non, pourquoi donc?

— Alors chez vous, on en est tout à fait sûr?

— On n'est jamais sûr de rien, mais on a la conviction absolue qu'il n'y a pas d'histoire louche là-dedans. Des suicides, il y en a tous les jours...

— Et qu'est-ce qui vous fait présumer du suicide de Netta? fis-je.

Corridan but son whisky, reposa le verre sur la table et haussa les épaules.

— Les quatre causes principales incitant au suicide sont les suivantes, par ordre d'importance : état mental, boisson, soucis d'argent et d'amour. Il y a d'autres causes, naturellement, mais ces quatre là sont importantes. D'après ce que nous savons, la jeune femme n'avait pas de dettes, elle ne buvait pas exagérément, et elle semblait avoir tout son équilibre..., si j'en crois les dires de Cole et de la propriétaire. Il semble donc raisonnable de penser qu'elle était malheureuse en amour.

— Ah! vous, les flics, vous avez une façon de tout réduire à la plus simple expression qui me dépasse, lui répondis-je tandis que le garçon avançait vers nous une desserte couverte de choses délectables. Cela suffit, nous allons attaquer ce repas!

— Ce ne serait pas une mauvaise idée si on y ajoutait encore un de ces fameux whiskies, observa Corridan en se levant et en rapprochant une chaise de la table.

— Apportez-en deux, demandai-je au garçon; après, vous pourrez nous laisser nous débrouiller tout seuls.

Une fois à table nous attaquâmes le consommé froid.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'on ne l'a pas assassinée? lui demandai-je négligemment.

Il hocha la tête.

— Ah! vous en êtes, un phénomène, vous, je viens juste de vous dire...

Il fronça les sourcils et me regarda avec insistance.

— Mais vous en savez peut-être plus long que moi à son sujet. Il vaudrait mieux sans doute que j'apprenne ce que vous avez à me dire avant de trop m'engager.

Avec un plissement du coin des lèvres, qui voulait être un sourire, il ajouta :

— Pensez-vous qu'on l'ait assassinée?

— Je suis prêt à vous parier cinq cents livres que c'est ce qui est arrivé, lui répondis-je.

Il haussa les sourcils.

— Et vous avez les cinq cents livres?

— Bien sûr. Vous acceptez le pari?

Il hocha la tête.

— Jamais de pari avec les Yankees. Ils sont bien trop malins.

Il repoussa son assiette et épongea légèrement ses lèvres avec la serviette de table.

— Hum! je voudrais bien savoir maintenant ce qui vous rend si affirmatif.

— Je suis entré dans son appartement et j'ai fait quelques recherches, j'ai trouvé certains objets intéressants que je vous montrerai tout à l'heure. Dites-moi d'abord : est-ce qu'aucun de vos hommes n'a retiré quelque chose de cet appartement?

— Non, est-ce qu'il manquait quelque chose?

— Un certain nombre de paires de bas de soie, presque tous ses vêtements, un bracelet de diamant et une broche.

— Qui avaient de la valeur?

— Le bracelet a coûté deux cents livres il y a trois ans. Il doit en valoir le double maintenant. Je ne connais pas la valeur de la broche.

— Comment pouvez-vous savoir qu'ils manquent? Elle les a peut-être vendus?

Je n'avais pas pensé à cela et je dus en convenir.

— Mais cependant je ne crois pas qu'elle les ait vendus. Elle aimait beaucoup ces deux bijoux et en tout cas rien n'aurait pu la convaincre de se séparer de ses bas. Non, je n'ai pas l'impression qu'elle les ait vendus.

Corridan me regardait du coin de l'œil.

— Voilà que vous devenez entêté, remarqua-t-il

doucement. Je pense le contraire, elle a pu avoir besoin d'argent à un moment donné.

Le garçon qui apportait les whiskies interrompit la conversation. Avant d'attaquer le vol-au-vent, nous prîmes le temps de les boire et de continuer à bavarder.

— Mais je vous dis que ce n'est pas le type de femme à se tuer, je me souviens qu'elle m'avait affirmé que jamais elle ne prendrait une décision pareille pour se tirer d'affaire. Si vous l'aviez entendue parler, vous auriez compris que ça n'était pas du tout son genre.

— Il y a combien de temps de cela?

— Il y a deux ans. Oh! je sais bien que vous allez me dire que les gens changent, mais je suis certain, moi, que ce n'était pas une femme à faire une chose pareille.

— Et quoi encore? (Les yeux bleus se faisaient plus pénétrants et la bouche mince ébaucha un nouveau sourire.) Les bijoux, les bas et les caractéristiques de la femme mis à part, quelle preuve avez-vous à me donner?

— Mais je n'ai pas encore commencé. En tout cas cela peut attendre jusqu'à la fin du dîner. Vous ne savez rien sur cette jeune femme?

— Ce que vous voulez dire, c'est qu'elle n'a pas de casier, fut sa réponse, tandis qu'il mastiquait avec un plaisir évident; elle travaillait au Club Azur comme taxi-girl et on lui a fait payer une ou deux fois des amendes pour sa voiture. A part cela, elle nous est complètement inconnue.

— Et le Club Azur? Il paraît qu'il a bu un bouillon depuis mon départ?

La plupart de ces clubs dont la clientèle était principalement américaine ont baissé depuis le départ des Américains. Le Club Azur est sur la liste des endroits à surveiller, mais Bradley est un peu trop malin en ce qui nous concerne. Nous sommes à peu près persuadés que l'on y joue et que l'on

y boit après les heures de fermeture. Nous sommes certains que la nourriture est fournie par le marché noir, mais nous n'avons jamais pu y faire pénétrer aucun de nos hommes, les descentes de police n'ont jamais rien donné. Le patron pense qu'un de nos hommes prévient Bradley à chaque fois qu'une descente est organisée.

Nous venions de terminer notre repas et Corridan retourna à son fauteuil. Je commandai du cognac et des cigares et veillai à ce qu'il soit bien installé.

— Eh bien! je vais peut-être pouvoir vous persuader.

Et je sortis le Luger que je lui mis en main.

Il le regarda fixement pendant un long moment; son visage était indéchiffrable et lorsqu'il leva la tête son regard était glacial.

— D'où cela vient-il?

Je le lui expliquai. Il examina l'arme pensivement, hocha la tête, puis reprit avec assurance :

— Si vous saviez combien de femmes possèdent ces maudits engins, vous n'en feriez pas tant d'histoires. Presque tous les soldats américains en ont rapporté d'Allemagne et les ont donnés à leurs amies de cœur. Pourquoi vous excitez-vous tellement sur ce revolver?

— Non, je ne m'excite pas tellement, mais je trouve bizarre qu'elle l'ait caché de cette façon-là dans une robe. Vous trouvez ça normal, vous?

Je me demandais tout à coup si j'étais en train de me rendre tout à fait ridicule.

— C'est que naturellement vous pouvez avoir des ennuis avec ce genre d'objet et elle a très bien pu le cacher avec cette idée-là, reprit Corridan en étirant ses grandes jambes et en humant son cognac. Vous n'avez rien de plus convaincant?

Je lui parlai des seize billets de cinq livres, les lui remis avec la lettre adressée à Ann Scott. Je lui donnai en même temps la bague ornée d'un solitaire.

— Il n'y a pas de doute, vous avez fait des

recherches minutieuses dans l'appartement. (Et il cligna de l'œil.) Je me demande si vous aviez bien le droit d'y pénétrer... Qu'en pensez-vous?

— Peut-être que non, mais voyez-vous cette histoire-là me préoccupe, Corridan. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ne va pas quelque part.

Et tout en mâchonnant mon cigare je lui racontai comment j'avais été attaqué dans la rue.

Il finit par manifester de l'intérêt pour mon histoire.

— Est-ce que vous l'avez vu?

— C'est qu'il faisait fichtrement noir et j'ai été pris au dépourvu, ça je peux le dire.

Je poursuivis en le voyant ébaucher un sourire :

— J'avais une frousse bleue et si vous vous étiez trouvé dans la même situation vous auriez eu la trouille, vous aussi. Le type s'est jeté sur moi en brandissant quelque chose qui ressemblait à un cric et il avait bien visé pensant me démolir la cervelle. Il m'a été difficile de l'examiner dans l'obscurité, mais il m'a paru jeune, mince et il peut courir comme un dératé.

— Pour quelle raison croyez-vous qu'il ait cherché à vous assommer?

— Probablement le revolver; c'est pourquoi je vous demande de le faire examiner. Comme vous pouvez le constater, le canon a été éraflé et il est vraisemblable que le nom du propriétaire avait été gravé sur la crosse. Je crois que cette arme pourrait nous apprendre pas mal de choses.

— Vous avez lu trop de romans policiers, grogna Corridan, mais enfin la vérification de l'arme ne peut faire de mal à personne. (Il renifla.) Elle a servi il y a environ un mois, je pense. Et elle est parfumée au lilas, par-dessus le marché!

— C'était le parfum qu'elle préférait. En tout cas, voilà ce que j'avais à vous dire. Je suis déçu car je comptais bien vous faire une plus grande impression mais voilà, j'aurais dû être plus perspicace. Ce qui

vous perd, c'est votre manque d'imagination.

Il se caressa le nez qu'il avait long et charnu.

— Peut-être pas, mais ce que j'ai en tout cas, c'est une dose de gros bon sens, et je persiste à croire que Netta s'est supprimée.

Il ramassa l'enveloppe et la tapota du bout des doigts.

— Voulez-vous que nous examinions son contenu?

— En avons-nous le droit?

— La police a tous les droits, fit-il avec un clin d'œil significatif.

Il prit un crayon qu'il glissa sous le revers de l'enveloppe en le roulant doucement d'arrière en avant. Au bout de quelques minutes l'enveloppe s'ouvrit.

— Facile dès qu'on a pigé le truc, m'affirma-t-il avec un sourire forcé. Il faut avoir la main faite, naturellement.

— Vous pouvez être certain que je mettrai ma correspondance à l'abri de votre curiosité. Alors, qu'y a-t-il là-dedans?

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et siffla d'un air surpris. Du pouce et de l'index il extirpa une masse de papiers qui me parut énorme.

— Des titres au porteur, me dit-il.

Je m'approchai, ahuri :

— Et il y en a une belle collection.

Les doigts palpèrent la liasse avec dextérité :

— A peu près pour cinq mille livres. Je me demande où elle a pu dénicher tout cela? (Il examina l'intérieur de l'enveloppe.) Pas de lettre. Hem! voilà qui est un peu extraordinaire, je dois l'avouer.

Je lui ris au nez.

— Tout me paraît extraordinaire à moi. Alors, qu'est-ce que vous allez faire de tout cela?

— Je crois que je vais aller jusqu'à Lakeham et j'y verrai Miss Scott. J'aimerais bien savoir d'où viennent les titres. Si elle ne peut m'en indiquer la

provenance, je la ferai rechercher. Voilà qui prendra sans doute un bout de temps; mais je veux être renseigné!

— Est-ce qu'il serait possible de vous accompagner à Lakeham? lui demandai-je. Je ferai le personnage de Watson, tandis que vous serez le Sherlock Holmes. Et puis je serai heureux de faire la connaissance de la petite sœur. Elle ne sait peut-être pas que Netta est morte, et je voudrais être présent lorsqu'on lui annoncera la mauvaise nouvelle.

— Mais bien entendu, venez donc. (Et il se leva pour partir.) Voyons, irons-nous demain matin? En voiture, n'est-ce pas?

— Epatant. Mais n'allez pas croire que j'ai fini de vous harceler. Il y a encore une chose que je voudrais que vous fassiez pour moi. Est-ce que je puis voir Netta? Je voudrais la revoir une dernière fois.

— Non, mais c'est que vous avez des idées morbides, vous. Cela ne vous vaudra rien, vous savez?

— Oui, j'ai des idées pas ordinaires là-dessus, avouai-je en éteignant le mégot de mon cigare. Et si vous veniez avec moi, vous aussi? Je voudrais que vous l'ayez vue, ne serait-ce que pour vous faciliter les choses lorsqu'on aura découvert le pot aux roses.

Il nous fallut moins d'un quart d'heure pour arriver à la morgue et le fonctionnaire responsable, ahuri par la visite de Corridan vint nous saluer.

— Netta Scott, lui jeta Corridan avec hauteur.

Il parlait toujours sec à ses subordonnés.

— Elle est ici. Nous désirons la voir.

Le gardien, un type jeune, d'allure provinciale avec une figure rougeaude, hocha négativement la tête :

— Non, vous ne la verrez pas ici, monsieur l'inspecteur. On l'a transportée à Hammersmith, il y a une heure.

Corridan fronça les sourcils.

— Vraiment! et sur quels ordres?

— Je ne sais pas, monsieur l'inspecteur, répondit le gardien éberlué.

— Comment, vous ne savez pas? aboya Corridan. Mais vous avez sûrement dû recevoir un ordre officiel avant de laisser partir le cadavre?

Le fonctionnaire pâlit :

— Mais non, monsieur l'inspecteur. Je viens d'arriver. Je ne savais pas qu'il fallait un ordre écrit dans un cas de ce genre. Le chauffeur de l'ambulance a affirmé qu'on avait fait erreur et qu'il aurait dû emmener le cadavre à Hammersmith. Je lui ai laissé emporter le corps.

Corridan, noir de colère, le bouscula pour entrer dans le bureau dont il claqua la porte derrière lui.

Le gardien le suivit des yeux et, se grattant la tête, me demanda :

— Bon, qu'est-ce qui a bien pu arriver? Vous croyez que j'ai fait une gaffe, vous, monsieur?

Je haussai les épaules.

— Vous m'en demandez trop, mais vous le saurez bientôt, lui répondis-je très mal à mon aise.

Quelques minutes s'écoulèrent avant le retour de Corridan, qui passa devant le gardien et me fit un signe de tête. A la porte il s'arrêta et se retourna :

— Vous entendrez sûrement parler de cette histoire-là, mon garçon, et dans pas longtemps.

Puis il se dirigea vers la voiture de S.Y.

Je m'assis à côté de lui et, comme nous démarions, je risquai :

— Alors, nous sommes en route pour Hammersmith?

— Hammersmith n'a pas donné l'ordre de faire venir le cadavre, grommela Corridan, il fallait un triple idiot comme celui-ci pour ne pas voir que c'était une mise en scène. Il y a deux heures, à peu près, on a signalé le vol d'une ambulance. Quelqu'un, vous me croirez si vous voulez, a enlevé le

cadavre de Netta Scott. Absolument fantastique! Je me demande pour quelle raison, bon D... de bon D...?

Et il assena un violent coup de poing sur le dossier du siège de notre conducteur.

CHAPITRE IV

Le lendemain je fus réveillé en sursaut. La sonnerie du téléphone marchait sans arrêt; je me dressai sur mon lit et saisis l'écouteur en étouffant un bâillement. Je regardai le réveil et vis qu'il était huit heures dix; aussi demandai-je dans un grognement :

— Qui est-ce?

— C'est l'inspecteur Corridan qui vous demande, me répondit le portier.

— C'est bon, qu'il monte.

Corridan avait l'air fatigué et n'était pas rasé.

— Je vais voir le patron dans une demi-heure, dit-il. J'ai pensé à passer chez vous pour vous donner les dernières nouvelles. D'abord, le revolver. Il appartenait à un type appelé Pierre Utterly, un lieutenant de l'armée américaine. Il a déjà été rapatrié, mais nous avons demandé aux autorités de son pays de nous fournir sa déclaration. Il est probable qu'il connaissait Netta Scott, et lui a fait cadeau du Luger en souvenir de lui. En ce qui concerne l'ambulance, nous l'avons retrouvée. Nous avons un signalement du conducteur, mais n'importe quel type assez jeune pourrait y correspondre. On a récupéré l'ambulance à Hampstead Heath. Où a-t-on bien pu mettre ce cadavre et pourquoi l'a-t-on volé? Voilà ce que je ne peux absolument pas comprendre.

— Il doit bien y avoir une explication.

Et je fis un signe au garçon qui venait d'entrer pour qu'il déposât le petit déjeuner sur la table.

— A moins que ce ne soit une farce de mauvais goût.

Corridan haussa les épaules :

— Nous arriverons à connaître le fond de cette histoire. (Et il jeta un coup d'œil sur sa montre.) Prenons donc notre café, il faut que je m'en aille dans un instant.

Pendant que je versais le café il continua :

— J'ai fait vérifier les actions au porteur. Ce sont des faux. Voilà qui fera l'objet de plus amples investigations. Savez-vous pourquoi cette jeune femme cachait de faux titres dans son appartement?

— Non, je n'en ai aucune idée si ce n'est qu'on avait dû les lui donner et qu'elle les croyait sans doute bons, lui répondis-je; naturellement il y a longtemps que je n'ai pas revu Netta. Il est possible qu'elle ait frayé avec des gens douteux, mais cela m'étonne.

Il sirota son café et grogna :

— Je ne suis pas de votre avis, moi. La bague ornée d'un solitaire trouvée par vous a une histoire. Elle fait partie d'un lot important de bijoux volés il y a quelques semaines déjà. Le propriétaire de ces bijoux, Hervé Alleby, a reconnu cette bague pour une des siennes, hier dans la nuit. A votre idée, comment se fait-il que cette Netta ait pu en devenir propriétaire?

Je hochai la tête, perplexe :

— Peut-être qu'on lui en a fait cadeau.

— Alors, pourquoi donc l'aurait-elle cachée au fond d'un pot de cold-cream? me demanda Corridan, tandis qu'il finissait de boire son café. C'est un endroit bizarre pour y conserver la bague, à moins qu'on ait pas la conscience tranquille. Ne croyez-vous pas?

J'en convins.

— Allons, tout cela finira par être tiré au clair. Je ne crois pas encore que nous puissions nous baser là-dessus pour penser que la jeune femme ait été assassinée, Harmas.

— Eh bien! moi, je pense qu'on s'en est débarrassé. Si vous voulez bien vous donner la peine de vous servir de cette espèce de porte-chapeau que vous appelez votre tête, je vous expliquerai en deux minutes pourquoi il ne s'agit pas d'un suicide.

Il me jeta un regard glacial et alla vers la porte.

— Je crains de ne pas en avoir le temps, Harmas; j'ai beaucoup à faire et les hypothèses des journalistes ont peu d'intérêt pour moi. Je suis désolé, mais je pense que vous feriez mieux de confier cette affaire à ceux qui ont la compétence voulue pour la tirer au clair.

— Il doit y avoir des moments où Mme Corridan est très fière de vous, lui répondis-je d'un ton sarcastique; en voilà un, n'en doutez pas.

— Je suis célibataire.. Désolé de vous décevoir. Il faut absolument que je m'en aille. J'ai bien peur qu'il ne me soit impossible de vous emmener voir cette Anne Scott. Maintenant l'affaire a pris un caractère officiel. Impossible de laisser des journalistes yankees chasser sur nos terres.

Je hochai la tête :

— O.K., et si vous prenez la chose de cette façon-là, n'en parlons plus.

— Vous pouvez compter sur moi, me répondit-il avec un sourire amer.

Et il quitta la pièce sans bruit.

Pendant un petit moment je fus trop aveuglé par la colère pour pouvoir penser avec lucidité, puis je me ressaisis, m'habillai à la six-quatre-deux, attrapai le téléphone et demandai au bureau des renseignements de me louer une voiture. Ils me certifièrent qu'ils pourraient m'en avoir une en vingt minutes. Je fumai deux cigarettes, réfléchis un moment et descendis.

Ils m'avaient trouvé une Buick. Ayant pris à part le portier de l'hôtel je lui demandai de me renseigner sur la route à prendre pour aller à Lakeham. Il me dit qu'elle était à quelques kilomètres de Horsham et me conseilla de quitter Londres par le pont de Putney en prenant le raccourci de Kingston.

Malgré son grand âge, la Buick marchait bien et il me fallut moins d'un quart d'heure pour arriver à Fulham Road.

Comme je passais devant le terrain de sports de Stamford Bridge, un des points de repère qui m'avaient été donnés par le portier, je remarquai dans le rétroviseur qu'une vieille Standard me suivait. J'étais presque sûr de l'avoir vue derrière moi à Knights Bridge. Je ne m'en souciai pas, mais lorsque j'arrivai à Putney Bridge je la remarquai de nouveau. L'attaque de la nuit dernière m'avait rendu un peu nerveux et je commençais à me demander si je n'étais pas pris en filature.

J'essayai de distinguer le conducteur, mais la voiture ayant un pare-brise anti-halo bleu, je pus seulement distinguer la silhouette d'une tête d'homme.

J'allai jusqu'à Putney High Street et, m'arrêtant, à cause des signaux qui venaient juste de tourner au rouge, je vis la Standard faire halte derrière moi.

Je voulus vérifier si l'homme de la vieille voiture me filait. Si oui, il faudrait que je lui en fasse passer l'envie. Je me demandai si Corridan n'avait pas envoyé un de ses flics pour me pister, mais, en fin de compte, j'estimai la chose improbable.

C'est alors que je fus bien heureux d'avoir une Buick parce que, naturellement, elle était plus puissante que la Standard qui me semblait n'être qu'une quatorze chevaux, en face de mes trente et un. Dès que les signaux tournèrent au jaune, j'appuyai sur l'accélérateur et démarrai en bolide. Je grimpai la colline menant à Putney à toute vitesse. Passant directement en prise je continuai

ma course folle; mon compteur marquait près de cent vingt kilomètres à l'heure.

J'eus l'impression que les gens me regardaient, éberlués, mais comme il n'y avait pas d'agent en vue je m'en fichais éperdument. Je donnai à ma Buick toute l'essence qu'elle voulait, jusqu'en haut de la côte. Ensuite je ralentis légèrement et regardai dans le rétroviseur, d'un air assez satisfait; mais je reçus le choc de ma vie: la Standard était à environ cinquante mètres derrière moi.

Je n'étais pas encore sûr qu'elle me filait. Il était très possible que le type ait simplement voulu me démontrer que je n'étais pas le seul à avoir un moteur puissant. Du coup je respectai profondément la vieille Standard dont la carrosserie minable cachait évidemment un moteur de premier ordre et mis au point pour la grande vitesse.

Je continuai, la Standard aussi. Lorsque j'eus atteint l'entrée du raccourci et vu qu'elle était à peu près à cent mètres derrière moi, je décidai de finasser.

J'agitai la main hors de la portière, m'arrêtai sur le côté de la route et contemplai la Standard qui me dépassa comme un bolide. C'est alors que je pus distinguer le chauffeur. Il semblait jeune. Il était brun, avait un feutre mou et graisseux rabattu sur le visage, mais je pus distinguer ce dernier avec assez de précision pour le reconnaître. C'était celui de la brute qui avait essayé de me mettre la cervelle en bouillie la veille au soir.

Avec la certitude qu'il me filait, je regardai la Standard continuer son chemin et me mis à fumer une cigarette. J'avais idée qu'il commençait à être furieux, ne sachant que faire. Il ne pouvait guère s'arrêter — et pourquoi pas? J'eus une grimace. Deux cents mètres plus loin la Standard stoppa brusquement. Voilà donc un fait certain: on me filait. Je sortis un crayon de ma poche et pris le numéro de la voiture sur un vieux bout d'enveloppe.

A moi maintenant de lui donner du fil à retordre. Je n'eus pas une minute d'hésitation. J'avais un compte à régler avec lui pour la frousse qu'il m'avait donnée la veille. Je lançai la Buick, allai vers la Standard, freinai sec et, avant que le salaud ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, j'étais sorti de la voiture.

— Dis donc, vieux, lui fis-je en souriant, il y a un petit oiseau qui m'a raconté que tu me suivais. Ça ne me dit rien du tout.

Tout en parlant je sortis un canif de poche et l'ouvris.

— Désolé de te donner un petit boulot, mon fils, mais ça va te faire un bien formidable.

Il était assis là à me dévisager, ses lèvres découvrant ses dents jaunes; il ressemblait à un furet enragé.

Je me penchai et enfonçai mon canif dans l'un des pneus. L'air sortit en sifflant; le pneu creva.

— Ah! voilà des pneus qui ne sont pas aussi bons qu'ils étaient, hein, mon vieux? Je rentrai la lame et remis le canif dans ma poche. Je te laisse pour changer ta roue. J'ai un rendez-vous urgent.

Il me traita d'un nom qui, en toute autre circonstance m'aurait rendu furieux, mais je dois reconnaître qu'il avait de bonnes raisons pour cela.

— Et si tu veux bien chercher un autre cric, nous pourrons faire un petit duel, proposai-je avec amabilité.

Et je le laissai tandis qu'il répétait son injure.

Quand je le dépassai il était encore assis à la même place et en tournant sur la route à quelque six cents mètres de là, je vis qu'il était toujours assis.

J'atteignis Horsham au bout d'une demi-heure et j'étais sûr maintenant de ne pas être suivi.

De Horsham je bifurquai sur la route de Worthing et tournai encore une fois au bout de quelques kilomètres.

Un poteau indicateur m'annonça que j'étais à un

kilomètre de Lakeham, et je ralentis pour suivre un chemin étroit jusqu'au moment où j'arrivai à quelques cottages, un café et un bureau de poste. Je me dis alors que ce devait être là.

A la porte du café je m'arrêtai et entrai.

C'était un endroit étrange : on aurait dit une maison de poupée. La femme qui me servit un double whisky semblait toute disposée à parler, surtout après avoir entendu mon accent.

Après avoir bavardé du pays environnant, de choses et d'autres, je lui demandai si elle connaissait un cottage appelé Beverley.

— Oh! vous voulez dire Miss Scott? me répondit-elle (et tout de suite un air désapprobateur se peignit sur son visage). Sa maison est à environ un mille de là. Vous prenez la première route à gauche et le cottage est en retrait. Il a un toit de chaume et une barrière peinte en jaune. Vous ne pouvez pas ne pas le voir.

— Ça, c'est épatant! Je connais un de ses amis. Peut-être que je vais m'y arrêter. Est-ce que vous la connaissez? Je me demandais comment elle pouvait être. Est-ce que vous croyez que je serai bien reçu?

— Si j'en crois ce qu'on dit, les hommes sont toujours bien reçus là-bas, me répondit-elle avec dédain, mais je ne l'ai jamais vue. Personne ne la voit dans le village. Elle vient seulement passer le week-end.

— Il y a peut-être quelqu'un qui s'occupe du cottage? dis-je en me demandant si je n'avais pas fait tout ce trajet pour rien.

— C'est Mme Brambee qui fait son ménage, fit la femme. Elle ne vaut pas grand-chose, elle non plus.

Je réglai mon whisky, remerciai la femme et retournai à ma Buick.

En quelques minutes je fus à Beverley. C'était un bâtiment à deux étages, au toit de chaume, en pierres de taille, des plus attrayants.

J'allai à la porte d'entrée, en chêne garni de

clous, frappai le heurtoir de cuivre bien astiqué et, tandis que j'attendais, une sensation désagréable et curieuse d'énervement s'empara de moi. Je n'étais pas à mon aise parce que je ne savais pas si la sœur de Netta avait appris la mauvaise nouvelle et je me demandais comment faire. J'étais agacé à l'idée qu'Anne serait peut-être pareille à sa sœur et anxieux de connaître quelles seraient nos relations.

Au bout de quelques instants je me rendis compte, à ma grande déception, qu'il n'y avait personne ou, du moins, que personne ne viendrait m'ouvrir. Je me reculai pour examiner les fenêtres du premier étage; ensuite je jetai un coup d'œil par la première fenêtre accessible du rez-de-chaussée. Je pouvais voir la pièce, occupant toute la profondeur de la maison, et distinguer le grand jardin par les fenêtres donnant sur l'autre façade. Il y avait de beaux meubles confortables. Je fis le tour de la maison. Il n'y avait personne. En passant devant la porte de derrière j'hésitai, tournai la poignée; mais la porte était verrouillée. Je continuai jusqu'à une autre fenêtre et m'arrêtai, car les rideaux en avaient été tirés.

Je fixai la fenêtre close et, sans aucune raison valable, je me sentis intrigué. J'avançai, essayant de voir à l'intérieur de la pièce par un intervalle entre les rideaux. Je pus voir que c'était la cuisine, mais il me fut impossible de distinguer autre chose qu'un buffet où étaient suspendues des tasses de porcelaine et des piles d'assiettes bien rangées.

C'est alors que je sentis l'odeur du gaz.

Des pas crissèrent sur le gravier. Je me retournai brusquement : Corridan et deux agents en uniforme avançaient vers moi à grandes enjambées. Le visage fermé, Corridan me regarda d'un air méchant.

— Vous ferez bien de rentrer là-dedans en vitesse, lui dis-je avant qu'il ait le temps de parler, je sens le gaz.

CHAPITRE V

Corridan avait été d'une parfaite courtoisie et son ton avait été tout ce qu'il y a de plus officiel dès qu'il fut revenu de son étonnement en me voyant sur les lieux.

— Qu'est-ce que vous fichez ici? avait-il demandé.

C'est alors qu'il sentit l'odeur du gaz à son tour.

— Ce n'est pas votre place. Inutile de me fixer comme ça. Cette affaire concerne la police et nous ne voulons pas de journalistes.

J'allais commencer à discuter mais il me bouscula et ordonna à un des agents :

— Voulez-vous reconduire M. Harmas à la porte, s'il vous plaît, et veiller à ce qu'il y reste.

Je retournai à la voiture, m'y assis, allumai une cigarette et surveillai les lieux.

Corridan et le second policier arrivèrent à forcer la porte d'entrée. Ils pénétrèrent dans le cottage tandis que le premier policier restait près de la barrière. Au bout de quelques instants je vis Corridan ouvrir les fenêtres et disparaître. L'odeur écœurante du gaz m'arrivait par bouffées, par-dessus le gazon. J'attendis un quart d'heure avant qu'il se passât autre chose. Puis une voiture arriva et un grand type dégingandé, un sac noir à la main en sortit, échangea quelques mots avec le policier posté à la barrière et ils entrèrent ensemble dans la maison.

Je n'avais pas besoin d'être extra-lucide pour deviner que ce type était le toubib du village. Au bout de dix minutes le grand dégingandé sortit. Je l'attendais près de sa propre voiture et il me jeta un regard perçant et hostile en ouvrant la portière.

— Pardonnez-moi, docteur, je suis un journaliste. Est-ce que vous pouvez me donner des détails sur ce qui se passe là-dedans?

— Vous demanderez à l'inspecteur Corridan, répondit-il sèchement tandis qu'il entra dans sa voiture.

Et il démarra tout de suite.

L'agent posté à la barrière me fit un pied de nez ironique.

Un moment après, l'autre sortit du cottage, lui dit quelques mots à voix basse et descendit le sentier précipitamment.

— L'est allé chez Mme Brambee qui est femme de ménage au cottage, me confia-t-il, après avoir jeté un coup d'œil rapide autour de lui pour s'assurer qu'il ne serait entendu de personne d'autre que moi.

— Alors il y a quelqu'un de mort ici? lui demandai-je en montrant le cottage du doigt.

Il hocha la tête affirmativement.

— Une jeune dame, me répondit-il en se rapprochant de la Buick. Jolie fille. C'est un suicide naturellement. L'a mis sa tête dans le four à gaz. A mon idée, il y a bien trois ou quatre jours qu'elle est morte.

— C'est pas à votre idée qu'il faut se fier, lui répondis-je. Qu'en pense le docteur?

Le flic eut une autre grimace bête.

— C'est c'qu'il a dit le docteur, justement.

J'eus un grognement :

— Est-ce qu'elle s'appelle Anne Scott?

— Sais pas. Le docteur n'a pas pu la reconnaître. C'est pourquoi Bébert est allé chercher cette dame Brambee.

— Mais qu'est-ce que l'ami Corridan peut bien faire là-dedans? lui demandai-je.

— Il flaire la maison, répondit-il en haussant les épaules.

Je me retournai alors pour regarder deux silhouettes au bas du sentier. L'une était celle de Bébert, le flic, et l'autre, celle d'une grosse bonne femme trapue, vêtue d'une robe rose qui ressemblait à un sac.

— Les voilà, lui fis-je en inclinant la tête vers eux.

La femme marchait vite. Elle faisait de grandes enjambées et le flic avait du mal à la suivre.

Elle courut le long du chemin dallé. Elle avait un regard égaré; ses dents claquaient. Elle semblait avoir reçu un choc et être au comble du désespoir.

Bébert cligna de l'œil en passant près de son camarade et suivit la femme qui venait d'entrer dans le cottage.

J'allumai une autre cigarette, m'installai dans la voiture et commençai à attendre non sans inquiétude.

Par les croisées ouvertes, tout à coup, un cri de bête se fit entendre, suivi de sanglots hystériques.

— Alors, c'est que c'est bien Anne Scott, dis-je un peu impressionné.

— Ça m'en a tout l'air, reprit le flic en fixant la maison.

Après quelques instants les sanglots désespérés s'atténuèrent. Nous attendîmes encore une demi-heure avant que la femme ne sorte. Elle marchait à pas lents, le visage caché derrière un mouchoir sale, les épaules affaissées.

L'agent lui ouvrit la porte de la barrière et lui prit le bras. C'était avec la meilleure intention du monde, mais elle se dégagea brusquement :

— Ne me touchez pas avec vos mains sanglantes, lui dit-elle d'une voix étouffée.

Et elle redescendit le sentier.

— Pour une femme du monde, c'est la crème, fit

l'agent en mâchonnant sa jugulaire et en rougissant de colère.

— Peut-être vient-elle de lire Macbeth, suggérerais-je en essayant, mais en vain, de le consoler.

Il y avait plus d'une heure et demie que je n'avais vu Corridan. J'étais affamé. Il était une heure et demie; mais j'étais décidé à attendre, avec l'espoir d'en voir un peu plus ou de pouvoir dire à Corridan ma façon de penser.

Dix minutes plus tard il vint jusqu'à la porte et me fit signe de la main. En moins d'une seconde j'étais hors de la voiture et passai devant l'agent comme un bolide.

— C'est bon, me dit-il sèchement lorsque je me précipitai vers lui; je présume que vous avez envie d'inspecter les lieux, mais pour l'amour du ciel que personne ne sache que c'est moi qui vous ai autorisé à rentrer ici.

— Merci bien, je n'en parlerai à âme qui vive.

Cela sentait encore terriblement le gaz dans le cottage et l'odeur devint plus forte quand nous fûmes près de la cuisine.

— C'est bien Anne Scott, fit tristement Corridan avec un geste vers la forme recroquevillée qui gisait sur le sol.

Elle était vêtue d'un peignoir rose et d'un pyjama blanc; elle avait les pieds nus; ses poings étaient serrés et sa tête cachée dans le four à gaz. En la contournant et enjambant la partie inférieure de son corps je pouvais distinguer l'intérieur du four. Elle avait des cheveux blonds et paraissait âgée de vingt-cinq ans à peu près; même dans la mort elle était jolie mais je ne trouvai pas la moindre ressemblance avec Netta dans ce visage serein et presque beau.

Je fis un pas en arrière et regardai Corridan :

— Vous êtes bien sûr que c'est Anne Scott?

Il eut un geste irrité.

— Mais oui, cette femme vient de l'identifier.

Vous n'allez pas encore me démontrer qu'il y a un mystère là-dedans?

— C'est tout de même bizarre qu'elles se suicident en série; vous ne trouvez pas cela étrange, vous?

Je fis cette remarque, intimement persuadé qu'il y avait quelque chose de tout à fait suspect dans ce double suicide.

Il eut un brusque mouvement de tête et se dirigea vers le salon.

— Lisez cela, on a trouvé ce mot près d'elle.

Il me tendit une feuille de papier à lettres.

Je la pris et lus :

*Sans Netta la vie n'a plus de sens pour moi.
Excusez-moi, s'il vous plaît, d'en finir ainsi.*

Anne.

— Et à qui pensez-vous qu'elle ait adressé ceci? demandai-je.

Il hocha la tête :

— Je n'en sais rien. Mme Brambee affirme que beaucoup d'hommes venaient ici. Il y en avait un

— Peter — dont Anne parlait très souvent. Peut-être le mot était-il pour lui.

— Est-ce que ce serait Peter Utterly? lui demandai-je. Le type qui avait donné son revolver à Netta?

Corridan se frotta le menton.

— Je ne crois pas, Utterly est rentré en Amérique il y a un mois ou deux.

— C'est vrai, j'avais oublié (et je me dirigeai vers le secrétaire placé dans une encoignure près de la fenêtre). Enfin, je présume qu'on va le retrouver, ce type?

J'ouvris le secrétaire et examinai son contenu : pas de papiers, pas de correspondance. Tous les casiers avaient été vidés avec soin.

— Elle a tout rangé avant d'en finir, lui fis-je remarquer. Avez-vous trouvé des papiers ou des lettres ailleurs?

Il hocha négativement la tête.

— Avez-vous un moyen de vérifier si l'écriture de cette note d'adieu est bien celle d'Anne?

— Mon cher ami... fit-il avec un peu d'aigreur.

— Ça va, n'en parlons plus. Je suis d'un naturel soupçonneux. Est-ce que vous avez fait une trouvaille intéressante?

— Non, rien, répondit-il (et il me regarda de près); j'ai examiné la maison avec le plus grand soin; rien ne peut relier le suicide à des faux papiers ou à des bagues ornées de solitaire ou toute autre histoire de ce genre. Désolé de vous décevoir, mon cher!

— Je m'en remettrai (et je fis la grimace); laissez-moi le temps. Au fait, est-ce qu'il y a des bas de soie dans la maison?

Il rétorqua brutalement :

— Je ne suis pas spécialisé dans la recherche des bas de soie. J'ai autre chose à faire.

— Il faut nous en assurer. J'ai une marotte pour tout ce qui concerne les bas de soie. Où est la chambre à coucher?

— Non, mais dites-moi, Harmas, vous avez dépassé les bornes. Je vous ai laissé entrer...

— Pour l'amour de votre tension artérielle, sinon pour moi, du calme (et je lui tapotai gentiment le bras). Est-ce que cela vous gêne de jeter un coup d'œil? Netta avait des bas de soie, ils ont disparu. Anne pourrait bien, elle aussi, avoir des bas de soie et ils sont peut-être encore là. Allons-y voir!

Après m'avoir jeté un regard furibond, il se dirigea vers la porte :

— Attendez-moi ici.

Et il commença à monter l'escalier. Je marchais sur ses talons.

— Vous pourriez avoir besoin de moi. Il vaut toujours mieux être accompagné d'un témoin.

Il me précéda dans une petite chambre à coucher somptueusement meublée, il se dirigea tout de suite

vers un chiffonnier et commença à remuer une quantité de lingerie de soie, de chandails et d'écharpes.

— Ma parole, vous jouez avec cela comme un homme marié.

Ce disant j'ouvris l'armoire et l'inspectai. Il n'y avait que deux robes et un deux-pièces aux portemanteaux.

— Elle n'avait pas grand-chose à se mettre, la pauvre gosse (et je continuai), elle n'a peut-être pas eu le moyen d'avoir des bons au marché noir, à moins que ce ne soit une nudiste. Qu'en pensez-vous, Corridan?

Il grommela :

— Pas de bas de soie là-dedans.

— Pas de bas du tout?

— Non.

— Bon, quel est notre programme à partir de maintenant?

— J'attends l'ambulance. Le corps va être transporté à la morgue de Horhsam et c'est là que se terminera l'enquête. Je ne pense pas qu'il en résulte quelque chose d'intéressant. L'affaire me semble assez claire.

Il me donnait ces explications en descendant avec moi l'escalier et je trouvais que le ton de sa voix démentait ses paroles.

— Non, mais vous êtes convaincu, lui demandai-je, qu'elle a appris le suicide de Netta et a fait comme sa sœur?

— Pourquoi pas? Vous seriez ahuri de voir combien il y a de suicides familiaux!

— Pourquoi m'avez-vous donc empêché d'entrer pendant que vous flairiez dans tous les coins?

— Non, mais, Harmas, vous êtes insupportable! Votre présence ici n'a aucune raison d'être. On vous y supporte; il s'agit d'une affaire sérieuse et je ne peux pas accepter de me voir surveillé pendant mon travail.

— Ça va, je m'en vais. (Et je me dirigeai vers la

porte d'entrée.) Au fait, vous n'aimeriez pas connaître mon hypothèse sur la cause de cette deuxième mort, je présume?

— Cela ne m'intéresse pas le moins du monde, affirma-t-il.

— C'est bien ce que je craignais. Regrettable d'ailleurs car j'aurais pu vous diriger vers la bonne piste. Je pense que vous ferez surveiller le corps cette fois-ci? Vous n'avez pas envie qu'il soit volé comme le précédent, n'est-ce pas?

— Quelle idiotie! Rien de tout cela n'arrivera... Mais je prends mes précautions, c'est bien ce que vous cherchez à savoir? me répondit-il d'un ton excédé.

— Chose extraordinaire, vous avez raison. C'est bien cela que je désirais savoir. (Et souriant, j'ouvris la porte.) A bientôt, mon vieux.

Et je le quittai.

J'eus un clin d'œil pour le flic posté à la barrière, puis repris le volant de ma Buick à qui je fis descendre le chemin au ralenti. J'avais à méditer sur des tas de questions et ne savais par où commencer. Je pensais que ce serait une bonne idée de dire un mot à Mme Brambee. Oui, évidemment, il fallait commencer par là.

J'eus la chance de rencontrer un journalier qui m'indiqua le cottage de Mme Brambee. Il était tout petit, en ruine, et le jardin qui l'entourait était abandonné; tout y poussait à l'état sauvage.

Je suivis l'allée remplie de mauvaises herbes et cognai à la porte. Un instant après la porte s'ouvrit brusquement et Mme Brambee me fit face.

— Qu'est-ce que vous voulez? fit-elle d'une voix rauque qui me rappela un peu le cri de la corneille.

— Je suis journaliste, madame Brambee (et je retirai poliment mon chapeau espérant qu'elle serait sensible à cette preuve de bonne éducation). J'aimerais vous poser quelques questions sur Miss Scott.

Vous venez de voir son cadavre. Etes-vous bien certaine que c'est le cadavre de Miss Scott?

Un éclair inattendu passa dans ses yeux.

— Bien sûr que c'était Miss Scott. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Et puis, je ne veux pas répondre à des questions. Fichez le camp d'ici!

Et elle commença à refermer la porte.

— Allons, soyez plus gentille, lui demandai-je en souriant par les quelques centimètres d'entrebâillement entre le chambranle et la porte. Qui est donc ce type, ce Pierre dont vous parliez à l'inspecteur? Où puis-je le trouver?

Elle rouvrit brutalement la porte, posa une main sur ma poitrine et prit son élan. Je ne m'attendais pas à cela et je trébuchai en arrière, perdis l'équilibre et tombai tout de mon long. Son coup de pied valait bien celui d'un cheval.

La porte claqua et j'entendis qu'elle poussait le verrou.

Lentement je me relevai, secouai la poussière de mes vêtements et me mis à siffloter. Puis je jetai un regard vers les fenêtres du premier étage et j'eus un sursaut.

En un éclair j'avais pu distinguer une femme occupée à me dévisager. Juste au moment où je levai les yeux, elle eut un brusque mouvement de recul et disparut. Impossible de jurer qu'il y avait une femme là-haut : ç'aurait pu être un homme — encore même une illusion d'optique. Mais si ce n'était pas le cas, si je pouvais en croire mes yeux, c'était Netta Scott qui m'avait regardé de là-haut.

CHAPITRE VI

J'étais en train de parcourir le journal, mon café sur la table de nuit à côté de moi, lorsqu'un petit alinéa attira mon attention. Je me redressai et faillis renverser le plateau :

Incendie mystérieux à la morgue de Horsham

Tel était le titre de l'article. Dans les lignes qui suivaient, on indiquait qu'à minuit, la veille, un incendie avait éclaté à la morgue de Horsham et les efforts des pompiers avaient été impuissants à enrayer le sinistre. Le bâtiment était en cendres et les trois agents de police se trouvant sur les lieux avaient échappé de justesse.

Je jetai mon journal à terre, saisis le téléphone et appelai Corridan. On me répondit qu'il avait quitté Londres. Je sautai du lit et allai prendre une douche froide dans la salle de bains. Une fois rasé je revins dans ma chambre pour m'habiller. Et pendant tout ce temps-là, je ne cessai de ruminer les événements.

Il y avait certainement quelqu'un derrière toute cette mise en scène. Quel qu'il fût, il fallait mettre fin à de telles activités. Si Corridan n'était pas assez

malin pour y arriver, eh bien! moi j'étais décidé à tenter ma chance.

Je voulais d'abord donner à Corridan une dernière possibilité. Je demandai à la standardiste de m'appeler le commissariat de police de Horsham. Après une attente inévitable, on me donna la communication.

— Est-ce que vous avez l'inspecteur Corridan chez vous, s'il vous plaît? demandai-je.

Une voix me répondit :

— Ne quittez pas, s'il vous plaît, monsieur.

Puis ce fut Corridan au bout du fil.

— Oui, que voulez-vous? fit-il d'un ton rêche.

— Allô! ici votre conscience; elle vous parle du Savoy Hôtel. Alors, par quoi votre esprit est-il troublé ce matin?

— Pour l'amour du ciel, Harmas, ne venez pas m'embêter; je suis occupé, reprit Corridan.

— Mais quand donc ne l'êtes-vous pas? En voilà une bonne petite nouvelle dans le journal de ce matin! Quelle est l'allure d'Anne Scott maintenant? Semble-t-elle juste à point ou entièrement calcinée?

— Ah! je sais bien ce que vous pensez, reprit-il d'un ton furieux. Ça n'a aucun rapport du tout. Ces idiots avaient leur réserve d'essence dans la morgue. Pour un endroit choisi, c'est choisi, et par-dessus le marché l'installation électrique qui ne vaut rien a fait flamber le tout. Nous sommes absolument certains qu'il ne s'agit pas d'un incendie provoqué volontairement, mais je dois reconnaître que la coïncidence est vraiment extraordinaire. Le corps de la victime a été réduit en cendres. Heureusement, bien sûr, qu'une identification officielle a été faite; de cette façon l'enquête ne présentera aucune difficulté. Vous voilà en possession des détails maintenant; je vous en supplie, libérez la ligne et laissez-moi continuer mon travail.

— Pas si vite, repris-je promptement. C'est que moi je ne suis pas du tout satisfait par cette version,

Corridan. L'histoire de coïncidence, je vous en fiche... écoutez-moi, je pense que...

— Au revoir Harmas, il y a quelqu'un ici qui veut me parler.

Et il raccrocha.

Je reposai le récepteur sans aucun ménagement et, après avoir choisi les quatre mots les plus corsés de mon vocabulaire d'injures, je les débitai. Ce fut un véritable soulagement. Voilà qui était réglé, pensai-je. J'étais décidé à m'occuper de cette affaire moi-même et Corridan pouvait bien aller au diable.

Je descendis dans le hall et pris le portier par le bouton de son gilet :

— Mon vieux, est-ce que vous pouvez m'indiquer un endroit où je puisse louer les services d'un détective privé vraiment sérieux?

L'espace d'un instant je pus voir une vague expression ahurie dans ses yeux, puis il se ressaisit et redevint le parfait domestique.

— Mais certainement, monsieur, me répondit-il, j'ai même une adresse ici : J.B. Merryweather, Thames House, Millbank. M. Merryweather a été, je crois, inspecteur principal à Scotland Yard.

— C'est parfait!

Et je me séparai de deux pièces d'une demi-couronne, tout en lui demandant de me faire venir un taxi.

Le bureau de M. J.B. Merryweather se trouvait au dernier étage d'un grand bâtiment en ciment armé qui donnait sur une partie peu intéressante de la Tamise.

Merryweather était petit et grassouillet, avec un visage couleur de mûre et littéralement couvert d'un réseau de petites veines bleuâtres.

Il m'examina rapidement tandis que j'entrais dans son bureau minuscule et légèrement poussiéreux; il eut une poignée de main molle et me désigna une chaise inconfortable.

— J'aimerais bien avoir votre nom pour mon fichier, ainsi que votre adresse, s'il vous plaît.

Ce faisant, il sortit du tiroir de son bureau un calepin et un crayon.

Le lui dis qui j'étais et l'informai que je résidais au Savoy Hôtel.

Il eut un hochement de tête approbateur, nota ces détails sur son bloc et me dit qu'il était très agréable de vivre au Savoy.

Je tombai d'accord sur ce point et attendis.

— Il s'agit de votre femme, je présume? me demanda-t-il d'une voix de basse languissante.

— Ah! mais non, je ne suis pas marié, lui fis-je remarquer.

— Voyons, il s'agit d'une calomnie sans doute?

— C'est un peu plus compliqué que cela, lui répondis-je; je ferais mieux sans doute de commencer par le commencement?

Je lui parlai de Netta, de la façon dont nous avions fait connaissance, de la vie que nous avions menée, puis de mon arrivée dans son appartement où j'avais appris qu'elle s'était suicidée.

Il s'effondra encore plus dans son fauteuil tandis que je parlais et l'expression de son visage était ahurie, un peu craintive même.

Je lui racontai comment le cadavre avait été volé à la morgue, ce qui le fit sursauter. Puis je lui parlai d'Anne, de ma visite à son cottage, de ce qui était arrivé là-bas.

— La police avait mené le cadavre à la morgue de Horsham hier soir, dis-je pour conclure, car je commençais à m'amuser sérieusement.

Je lui offris ensuite ma pièce de résistance, la coupure du journal de ce matin même.

Il lui fallut trouver ses lunettes avant de pouvoir la lire, et quand il eut terminé, je pus me rendre compte qu'il aurait préféré ne pas être mis au courant et qu'il aurait aussi bien aimé ne pas recevoir ma visite ennuyeuse.

— Le cadavre a été réduit en cendres, me dit-on. Et je continuai.

— Je voudrais avoir quelqu'un à Lakeham pour y faire des recherches, je voudrais savoir tout ce qu'il est possible d'apprendre sur le compte de cette femme Brambee et aussi connaître le milieu et la vie d'Anne Scott.

— Oui, je pense que nous pourrions vous aider pour cela; j'ai un homme excellent et d'une discrétion parfaite à qui je pourrais confier ce travail.

Il aspirait la fumée à pleins poumons, il ferma les yeux un instant, puis les rouvrit brusquement:

— Ce n'est pas, bien entendu, notre genre habituel de recherches. Il se pourrait — hem — que cela vous revienne un peu plus cher.

Je le rassurai:

— Je suis prêt à payer largement si j'obtiens des résultats. Quelles sont vos conditions?

— Heu... Si nous disions dix livres par semaine et trois livres par jour comme indemnité de déplacements?

Il me regarda avec convoitise puis détourna les yeux.

— A ce prix-là, je pourrais me payer les services de Sherlock Holmes en personne, lui répondis-je avec conviction.

M. Merryweather eut un petit gloussement puis il mit la main devant sa bouche et prit un air gêné.

— Nous vivons des temps difficiles et onéreux, soupira-t-il en secouant la tête.

Heureusement je ne lui avais pas parlé de l'attaque dont j'avais été l'objet, ni du type qui m'avait suivi dans la Standard et je m'en félicitai. Sans aucun doute il aurait ajouté à la note une indemnité spéciale pour les risques possibles.

— Allons, c'est chose convenue, mais je désire des résultats. (Je haussai les épaules puis me mis à compter trente et une livres que je déposai sur son bureau.) Voilà qui fera l'affaire pour une

semaine. Trouvez-moi tous les détails intéressants sur Anne Scott et faites surveiller le cottage de la femme Brambee. Je veux savoir qui y va, qui en sort, ce qu'elle fait et pourquoi elle le fait.

— C'est vraiment le travail de la police, cela, affirma-t-il en faisant disparaître l'argent en un clin d'œil dans son tiroir qu'il referma à clé. Mais qui est chargé de l'affaire?

— C'est l'inspecteur Corridan.

Son visage s'assombrit. Il grommela :

— Oh! celui-là, une des lumières de la ville. Il ne serait pas resté huit jours de mon temps. Je le connais bien — c'est le chouchou du patron.

A cet instant précis la porte s'ouvrit et un petit bonhomme se faufila dans la pièce. L'air miteux, âgé à peu près de la cinquantaine, il avait des moustaches pendantes et des yeux larmoyants pareils à ceux d'un lapin aux abois.

— Ah! bien, vous arrivez juste à point, lui dit Merryweather en se frottant les mains. (Il se tourna vers moi.) Voici Henri Littlejohns, qui s'occupera personnellement du cas en question... Et voici M. Harmas qui vient nous apporter une affaire du plus haut intérêt.

Aucune lueur d'enthousiasme n'éclaira les yeux ternis de M. Littlejohns.

Je dis à Merryweather :

— J'aimerais parler à M. Littlejohns. Est-ce qu'il peut venir avec moi?

— Mais naturellement, répondit M. Merryweather d'un air épanoui; bien entendu, qu'il aille avec vous.

— Nous allons revenir à mon hôtel; j'aimerais vous donner des détails sur cette affaire.

Littlejohns hocha la tête en signe d'assentiment, étouffa un autre balbutiement et m'ouvrit la porte.

Notre descente dans l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée se passa dans le plus grand silence.

Je fis signe à un taxi dans lequel je poussai M. Littlejohns et, comme j'allais suivre, quelque

chose — de l'intuition, de l'instinct, enfin quelque chose — me poussa à me retourner vivement et à regarder derrière moi.

Le jeune avorton qui avait tenté de me fendre le crâne et qui m'avait suivi dans la Standard était installé sous une porte cochère et me surveillait. L'espace d'un éclair nos yeux se rencontrèrent, puis il cracha sur la chaussée et partit en sautillant dans la direction opposée à la nôtre.

CHAPITRE VII

Henri Littlejohns avait l'air aussi déplacé au Savoy Hôtel qu'un bonhomme de neige en plein mois d'août. Il était assis sur le rebord de sa chaise, son chapeau melon posé sur les genoux. Je lui parlai de Netta, lui donnai tous les moindres détails de l'aventure et conclus par l'incinération du cadavre d'Anne. Pendant toute ma dissertation il demeura immobile. Son visage gardait son expression mélancolique, mais l'intensité du regard permettait de voir que mon interlocuteur me suivait très attentivement.

— Voilà une histoire des plus intéressantes, me dit-il lorsque j'eus terminé; elle nécessitera une enquête des plus minutieuses.

Je lui affirmai que j'étais de son avis et désirais savoir ce qu'il pensait de cette machination, maintenant qu'il était en possession des faits.

Pendant quelques instants il resta là, mâchonnant sa moustache, puis il leva les yeux :

— Je présume que Miss Scott est vivante; le fait que ses vêtements ne soient pas restés là, le vol du cadavre interdisant l'identification et aussi l'impression que vous avez eue de la revoir hier me paraissent des preuves suffisantes. Si elle est vivante, nous aurons à découvrir l'identité de la morte qui se trouvait dans son appartement. Il faudra chercher aussi en quoi Miss Scott est liée à sa

mort; s'il s'agit d'un assassinat ou d'un suicide, ou encore si une autre personne intervient dans l'affaire. Il me semble que si Miss Scott avait voulu que la morte soit prise pour elle, elle devait avoir un motif important de se cacher. C'est donc une autre chose qu'il nous faudra découvrir. Le fait qu'elle n'ait pas emporté l'argent et la bague ornée du solitaire, bien qu'elle ait pris le temps d'emballer ses vêtements, ferait ressortir qu'une troisième personne était présente. Cette dernière, apparemment, n'avait pas sa confiance et elle voulait cacher le fait qu'elle possédait ces objets de valeur. Nous aurons à retrouver qui est la troisième personne.

— Eh bien! mais vous avez trouvé tout cela en moins de quelques minutes, repris-je en le considérant avec attention; j'en suis arrivé aux mêmes conclusions, mais j'ai mis un peu plus de temps; quant à Corridan, il n'a pas encore pigé cela. Et pourquoi donc? Pourquoi Corridan s'obstinerait-il à croire au suicide de Netta?

Littlejohns se permit d'ébaucher un vague sourire :

— C'est un homme très déroutant. D'après mon expérience de ses méthodes, je me permets de suggérer qu'il en est arrivé à la même conclusion, mais qu'il ne veut pas vous en faire part. Il se peut aussi, monsieur, qu'il vous considère comme impliqué dans cette affaire et qu'il vous laisse présumer qu'il n'y comprend rien, avec l'espoir que vous vous laisserez aller et dévoilerez votre jeu. L'inspecteur est un homme très réfléchi et il ne me viendrait pas à l'idée de sous-estimer ses possibilités.

Je le regardai d'un air ahuri et m'écriai :

— En voilà une bonne! cette idée-là ne m'était jamais venue à l'esprit.

Littlejohns à ce moment sembla presque humain et se laissa aller presque complètement.

— En dépit des affirmations de M. Merryweather, l'inspecteur est un enquêteur de premier ordre. Il a

découvert plus de criminels, avec son air de n'y rien comprendre (alors qu'il connaissait tous les détails les concernant) que n'importe qui à Scotland Yard. Je ferai très attention à mes paroles et à mes actes, si j'étais à votre place.

— O.K. Je m'en souviendrai, et maintenant il ne nous reste qu'à piocher jusqu'à ce que nous ayons découvert un filon qui en vaille la peine. Je partage votre avis en ce qui concerne Netta. Elle est vivante et elle s'est mise d'accord avec Cole pour qu'il identifie la morte sous son nom, ce qui explique l'enlèvement du cadavre. Ils ont voulu que l'on ne puisse voir le corps. Si vous voulez bien vous rendre tout de suite à Lakeham, veillez sur le cottage de Mme Brambee et cherchez Netta. Je crois qu'elle s'y cache. Je ferai ce que je peux ici de mon côté. D'ici deux jours à peu près nous nous rencontrerons pour voir à quel point nous en sommes.

Littlejohns me dit qu'il partait tout de suite pour Lakeham et, en me quittant, sa démarche avait bien plus de vivacité qu'à son arrivée.

Je passai le reste de la journée à faire mon premier article sur la Grande-Bretagne d'après guerre pour l'*United News*. Vers six heures et demie, le bouillon terminé, je décidai de le laisser tel quel jusqu'au lendemain. Maintenant que j'avais recouvert la machine à écrire, ce fut Netta qui reprit possession de mes pensées.

Que vais-je faire maintenant, me demandai-je, pour aider à résoudre l'énigme du cadavre disparu? D'après ce dont j'avais pu me rendre compte, je pouvais essayer trois choses susceptibles de nous faire découvrir une piste : *primo*, je pouvais enquêter afin de connaître tout ce qu'il était possible de savoir sur Jules Cole. Si la jeune femme qui était morte dans l'appartement de Netta n'était pas Netta, alors Jules Cole était compromis dans les grandes largeurs. Evidemment cela vaudrait la peine de ne pas le perdre de vue. Ensuite, il y avait Madge

Kennitt, la locataire du premier étage. Peut-être avait-elle vu quelque chose. Il faudrait que je sache si l'on avait rendu visite à Netta la nuit de la mort de la jeune femme. J'avais idée que Netta elle-même n'avait rien à voir dans cette affaire et qu'en somme elle y était mêlée contre son gré. S'il en était ainsi une troisième personne s'était trouvée dans son appartement la nuit du crime. Madge Kennitt avait peut-être vu cet homme ou cette femme. En fin de compte, je pouvais aller faire une visite au Club Azur et essayer de découvrir si, parmi les taxi-girls, Netta n'avait pas d'amie intime et, dans ce cas, si je pouvais lui être présenté, savoir par elle tout ce qui pourrait me mettre sur la piste.

Je fus au Club Azur quelques minutes avant neuf heures. Il était encore trop tôt pour qu'il y eût foule, mais assez tard cependant pour que le bar soit déjà plein.

Le bar et le dancing étaient au même étage. J'entrai et jetant un coup d'œil circulaire, ne trouvai pas de place vacante; je me dirigeai donc tout de suite vers le bar et m'installai sur un tabouret.

Je fus reconnu immédiatement par Sam, le barman, qui me fit un large sourire de bienvenue.

— Eh! Sam, comment allez-vous?

— Très bien, monsieur Harmas; cela fait plaisir de vous revoir. Et vous, ça va?

Il mit devant moi un verre qu'il avait essuyé avec le plus grand soin.

— Que voulez-vous boire, monsieur?

— Oh! un scotch, lui répondis-je en regardant autour de moi.

Après avoir échangé pendant quelques minutes nos regrets du bon vieux temps, je lui dis ce que j'étais venu faire à Londres et conclus :

— Je suis bien triste pour Netta. Vous avez vu le journal, n'est-ce pas?

Le visage de Sam devint triste :

— En effet, j'ai lu le journal. Impossible de

comprendre pourquoi elle a fait une chose pareille. Ici elle avait l'air heureuse, elle réussissait épatamment. Bradley faisait absolument tout ce qu'elle voulait. Enfin vous y comprenez quelque chose, vous? Pourquoi aurait-elle fait cela, à votre idée?

Je secouai négativement la tête.

— Mais non, Sam, je débarque, moi. J'ai vu la nouvelle dans les journaux, mais j'espérais que vous pourriez me dire la raison de son geste. Pauvre chou! Elle va me manquer. A quoi ressemblent les autres poules ici maintenant?

Sam fit une grimace :

— Elles vous dépèceraient vif si elles étaient sûres de pouvoir vous transformer en une paire de gants, remarqua-t-il d'un ton lugubre; elles ont l'esprit très borné et encore, si vous appelez cela de l'esprit... A votre place je les craindrais comme la peste, à part Crystal, naturellement. Il faut que vous rencontriez Crystal. C'est un phénomène unique. Je vous présenterai, si vous désirez un peu de compagnie féminine.

Ce nom m'était inconnu et je demandai à Sam :

— Alors, c'est une nouvelle recrue dont vous me parlez?

Il eut une grimace :

— Nouvelle et piquante. Elle est là depuis un an à peu près. Encore un verre?

— Allez-y (et je poussai mon verre dans sa direction) et pour vous aussi, n'est-ce pas, Sam? Mais ce n'était pas une amie de Netta, cette Crystal?

— Voilà! je ne peux pas savoir si elles étaient amies; en tout cas elles étaient bien d'accord toutes les deux. Je vais vous la chercher.

J'avais fini mon deuxième whisky lorsqu'il revint. Il me fit un signe de la tête et un clin d'œil.

— Dans deux minutes, me dit-il.

Et il se mit à préparer une quantité industrielle de Martinis.

Elle arriva une bonne dizaine de minutes plus

tard. Je la remarquai avant qu'elle ne me vît. Il y avait en elle quelque chose de particulièrement amusant. Peut-être ses grands yeux d'un ton de bleuet, ou son petit nez court.

Sam lui fit un signe de main et elle s'avança, me regardant avec un petit clignotement de cils.

— Oh! s'exclama-t-elle. Oh, mes amis!

— Crystal, voici M. Stephane Harmas (et Sam me fit un clin d'œil); il est obligé de couper les poils de sa poitrine avec une tondeuse à gazon.

Elle mit sa main dans la mienne, qu'elle serra.

— J'ai trouvé une feuille de thé au fond de ma tasse. Elle vous ressemblait tout à fait, me confia-t-elle; je savais bien que j'allais me distraire ce soir.

— Mais quel genre d'amusement peut-on trouver ici? lui demandai-je. Il y a beaucoup trop de monde pour répondre à l'idée que je me fais d'un endroit gai.

Ses yeux bleus s'écarquillèrent :

— Oh! mais j'aime voir des tas de gens. Mon père assure qu'une jeune fille ne risque jamais rien tant qu'elle reste au milieu d'une foule.

— Votre père est maboul, lui répondis-je avec une grimace. Imaginez que vous soyez tombée au milieu d'une foule de marins.

Elle réfléchit à ma question en fronçant les sourcils :

— Je ne crois pas que mon père ait des connaissances spéciales sur les marins, dit-elle avec sérieux; il empaille des oiseaux et d'autres choses.

— Vous voulez dire que c'est un taxidermiste?

— Oh! non, dit-elle en secouant ses boucles blondes, il ne sait pas conduire.

— Ah! laissons votre père où il est, répondis-je vivement, parlons un peu de vous. Est-ce que vous avez soif?

— Oh! je me laisserais bien tenter par un double gin avec un tout petit peu de citron, si le gin était

vraiment double, répondit-elle en s'animant. Est-ce que vous pensez que c'est une chose possible?

Je fis un signe de tête à Sam, attirai un tabouret du bar que je tapotai.

— Hissez-vous là-dessus, lui dis-je. Est-ce que ça vous plaît ici?

Elle grimpa sur le tabouret, s'assit et posa sa toute petite main sur le comptoir.

— Oh! mais j'adore cet endroit, me confia-t-elle; c'est plein de vice et de charme. Vous n'avez pas idée de ce que je m'ennuie à la maison : il n'y a que papa et moi et tous les animaux à empailler. Vous seriez ahuri de voir tous les animaux qu'on apporte à papa. En ce moment, il est en train de travailler à un cerf qu'un snob quelconque désire garder dans son hall. Non, mais est-ce que vous imaginez un cerf empaillé dans votre hall?

Elle eut une idée soudaine et m'attrapa par le bras :

— Est-ce que vous avez rapporté des bas de soie, par hasard?

— Mais naturellement, j'ai une demi-douzaine de paires de nylons à l'hôtel.

Elle serra les poings et ferma les yeux.

— Six paires, répéta-t-elle dans un murmure échappé du fond de sa gorge.

— Je les avais apportés pour Netta Scott, qui était une de mes amies, lui expliquai-je.

Crystal se retourna d'un bond, les yeux remplis de surprise.

— Netta? Vous connaissiez Netta?

— Mais bien sûr.

— Et vous avez apporté les bas... mais elle est morte. Vous ne saviez pas?

— Oui, je le sais.

— Alors vous n'avez personne à qui les donner...

Elle s'arrêta à temps et même se mit à rougir.

— Oh! mais je suis écoeurante! Pauvre Netta! J'ai toujours le cafard quand je pense à elle. Je sens

que je pourrais me mettre à pleurer tout de suite.

— Si vous désirez avoir ces bas, ils sont à vous. Netta ne pourra pas s'en servir, ils n'ont donc pas de propriétaire, comme vous le dites si bien.

Ses yeux s'éclairèrent.

— Je ne sais pas quoi vous dire; cela me ferait un plaisir fou, ça me sauverait la vie; mais maintenant que je sais qu'ils étaient pour Netta..., enfin, vous comprenez, n'est-ce pas, ça me fait tout de même quelque chose.

— Vraiment?

Elle réfléchit, les sourcils froncés. Je pouvais me rendre compte que la réflexion lui était chose difficile : ce n'était vraiment pas un type d'intellectuelle.

— Je ne sais pas. Je ne pense pas. Je veux dire... mais, où sont-ils?

— A l'hôtel. Voulez-vous que nous y allions et je vous les donnerai?

En un clin d'œil elle fut en bas de son tabouret :

— Vous voulez dire tout de suite, à cet instant précis?

— Mais pourquoi pas? Est-ce que vous pouvez sortir?

— Oh! oui, nous sommes toutes libres ici. Nous gagnons ce qui nous tombe; vous ne trouvez pas ça sordide, vous? (Elle eut un rire nerveux.) Je présume qu'il me faudra aller jusque dans votre chambre et qu'il n'y aura pas de foule là-bas?

Je secouai la tête négativement :

— Non, pas de foule, rien que vous et moi.

Je vidai mon verre.

— Est-ce qu'il y a un garage derrière cette boutique?

Elle fit un signe affirmatif.

— Oui, un grand garage, mais pourquoi?

Je lui tapotai la main.

— Figurez-vous, lui dis-je en souriant, qu'il y a des Américains passionnés de vieilles églises; moi, je suis fou de garages. Vous seriez ahurie si vous

connaissiez le nombre de garages qu'il peut y avoir à visiter. Ils débordent d'essence et d'intérêt passionnant.

— Mais pourquoi des garages? demanda-t-elle ahurie.

— Mais pourquoi les vieilles églises? repris-je.

Elle hocha la tête :

— Ah! je présume que vous avez des raisons. J'avais un oncle qui adorait aller dans les cafés. C'est probablement le même genre de lubie.

— Ma foi, oui.

Et je l'accompagnai vers la porte.

Comme nous arrivions sur le palier, j'aperçus une femme immense qui montait l'escalier. Elle portait une robe de soirée noire et un lourd collier d'or entourait son cou épais. Sa chevelure noire était tirée en arrière et son visage large et assez maussade était couvert de peinture. Je m'effaçai pour la laisser passer. Elle avança, regardant Crystal sans aménité et poursuivit son chemin sans faire attention à moi.

Je continuai à la regarder fixement; j'en avais froid dans le dos.

La femme qui venait de passer était Mme Brambee.

CHAPITRE VIII

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que c'est pour une jeune femme qu'une réputation perdue? me demanda Crystal assise sur mon lit et jetant autour d'elle un regard approbateur.

Je rangeai mon chapeau dans l'armoire et m'assis dans le fauteuil.

— J'en ai une idée très vague, lui répondis-je en souriant; mais c'est une question un peu trop technique pour que nous la traitions au moment où nous venons juste de faire connaissance.

Elle fit bouffer ses boucles blondes.

— Est-ce que vous croyez que je pourrais voir les bas de soie ou bien dois-je les attendre comme le Prince Charmant?

— Non seulement vous pouvez les voir, mais encore vous pouvez les prendre, lui dis-je en les sortant de mon placard. Attrapez!

Et je lançai les bas sur ses genoux.

Tandis qu'elle s'amusait à palper les bas, je sonnai le garçon et allumai une cigarette. Ma visite au Club Azur n'avait pas été faite pour rien. Le fait d'y rencontrer Mme Brambee était un véritable coup de chance, surtout si elle ne m'avait pas reconnu. Crystal venait de m'assurer qu'elle l'avait vue au club où elle venait régulièrement tous les jeudis soir. D'après ce qu'elle avait compris, elle parlait

affaires avec Jack Bradley et ensuite elle dînait et repartait. Personne ne la connaissait; elle soupait toujours seule et, une fois son repas terminé, quittait le club immédiatement.

Ce renseignement excitait ma curiosité. Lorsque j'avais vu Mme Brambee pour la première fois, elle présentait tellement l'aspect d'une femme de ménage de campagne que, de la voir mise sur son trente et un, m'avait complètement ahuri. Je décidai de communiquer le renseignement à Littlejohns. Cela pourrait l'aider à trouver quel était le jeu de cette Mme Brambee.

La visite faite au garage du club avait, elle aussi, porté ses fruits. La première voiture que j'avais vue dans le vaste sous-sol du club était la vieille quatorze chevaux Standard qui m'avait suivi durant ma promenade à Lakeham.

Petit à petit les morceaux du jeu de patience s'ajoutaient les uns aux autres. Pour une raison que j'ignorais, Jack Bradley s'intéressait à mes mouvements. J'avais presque la certitude que le jeune homme qui m'avait suivi le faisait pour le compte de Bradley. Il me sembla que Crystal pourrait m'éclairer sur ce point et je quittai la fenêtre pour le lui demander. Je la trouvai en train de changer ses bas.

— Ne regardez pas, surtout, me demanda-t-elle en riant sottement tandis qu'elle roulait les bas nylon sur ses belles jambes. Je suis dans une situation un peu délicate.

— Hé là! cachez-moi ces jambes-là, dis-je, car j'entendais frapper à la porte et la poignée tournait.

Le garçon arriva juste au moment où Crystal rabattait promptement sa robe. Ses yeux eurent un léger battement puis il me regarda froidement, attendant mes ordres.

— Un double whisky et un double gin avec du citron, lui demandai-je en m'efforçant de ressembler au frère de Crystal.

Il hocha la tête, ressortit; son dos raidi exprimait toute sa désapprobation.

— Je parie que c'est moi qui vais perdre ma réputation, dis-je en soupirant et en me rasseyant dans le fauteuil; voulez-vous vous dépêcher de finir votre exhibition de jambes avant qu'il revienne.

— Mais ça ne vous dit rien? me demanda Crystal froissée. Je pensais que vous alliez ouvrir vos yeux tout grands et vous trouver tout intimidé.

Elle remit ses chaussures, contempla ses jambes avec une joie sans mélange.

— N'est-ce pas qu'ils sont magnifiques? Je ne sais pas comment vous remercier.

Elle se précipita sur moi, s'assit sur mes genoux et mit ses deux bras autour de mon cou :

— Vous êtes un chou épatant et je vous adore, continua-t-elle en me mordillant le lobe de l'oreille de ses petites dents pointues.

Je me levai, la repoussai et la rassis brutalement sur la chaise.

— Voulez-vous vous tenir tranquille et comme il faut. J'ai à vous parler.

— Allez-y, je vous écouterai.

Elle se pelotonna et me regarda, par-dessus ses genoux repliés, avec ses grands yeux bleus qui me donnaient le vertige.

— Avez-vous jamais rencontré au club un type jeune et mince, brun, au teint mat, qui porte toujours un chapeau gris pas très propre; il est bien rasé, il a environ vingt ans et il conduit la Standard que je vous ai montrée, lui demandai-je.

— Oh! vous voulez parler de Frankie! répondit Crystal tout de suite. C'est un sale bonhomme. Aucune de nous ne peut le souffrir.

— Ça ne me surprend pas du tout.

Je répondis « entrez », tandis que le garçon cognait à la porte et je reçus les apéritifs avec l'air le plus détaché que je pus prendre. Une fois qu'il fut sorti, je continuai.

— Mais que fait-il?

Crystal haussa ses belles épaules.

— Il se balade. Je pense que c'est lui qui fait tout le sale boulot de Bradley. Il conduit la voiture, fait des courses, enfin toutes sortes de choses comme cela. Mais pourquoi est-ce que cela vous intéresse?

— Ça me prendrait bien trop de temps de vous raconter ça. Vous aimiez bien Netta Scott, n'est-ce pas?

— Oui, je pense que oui, reprit-elle avec indifférence, elle était un peu bizarre, mais enfin elle n'essayait pas de me faucher mes types et comme je n'avais pas envie de Jack Bradley ou de ses autres copains, nous ne nous sommes jamais crêpé le chignon.

— Est-ce que cela vous a étonnée quand on vous a dit ce qui lui était arrivé?

— Ah! ça m'a fait un coup formidable. J'aurais juré que jamais elle ne ferait une chose aussi terrible. C'est pour vous dire comme on se trompe! Mon père m'assure toujours que...

— S'il vous plaît, nous allons laisser votre père en dehors de cette conversation. Parlez-moi un peu de Netta. Est-ce que vous avez jamais fait la connaissance de sa sœur?

Crystal fronça les sourcils.

— Elle ne vous en a jamais parlé?

— Oh! non. Mais, au fait, peut-être qu'elle m'en a parlé et je n'y ai pas fait attention. Vous comprenez, si elle m'avait dit qu'elle avait un frère...

— Oui, oui, je comprends ça très bien, mais en ce moment nous parlons de sa sœur. Bon! Vous ne saviez pas qu'elle avait une sœur. Elle ne vous a jamais parlé d'un village dans le Sussex, appelé Lakeham, où elle avait l'habitude de se rendre?

— Non. Lakeham, c'est la première fois que j'entends ce nom-là.

— Oh! ça n'a pas d'importance, lui assurai-je avec douceur, il doit bien y avoir une grande quan-

tité d'autres endroits que vous ne connaissez pas non plus. Voyons : avait-elle un ami attiré pendant le temps que vous l'avez connue?

— Oh! oui, dit Crystal soudainement intéressée, elle avait certainement un ami attiré mais elle n'en parlait jamais. Même elle était très réservée à son sujet. Je l'ai vu deux fois, mais Netta n'en savait rien. Je me demandais l'allure qu'il pouvait avoir. La première fois que je l'ai vu, il conduisait une Bentley noire et jaune, formidable. Il était venu chercher Netta à la porte du club. (Elle eut un soupir.) Je voudrais bien qu'un de mes amis ait une Bentley, lui aussi.

— A quoi ressemblait-il ce type-là? dis-je, intéressé.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu sa figure. Il avait l'air grand et bien bâti. Les deux fois où je l'ai aperçu, il faisait sombre et il était dans la voiture.

— Croyez-vous que c'était quelqu'un du club?

Elle hocha la tête négativement.

— Oh! ça non, je suis certaine que non.

Soudain je pensai à Jules Cole. Il était grand et bien bâti. C'est lui qui avait identifié la femme morte comme étant Netta. Son appartement était au-dessous de celui de Netta. Il aurait très bien pu faire l'affaire.

— Est-ce que vous avez jamais entendu parler d'un homme qui s'appelle Jules Cole?

Elle hocha négativement la tête :

— Vous savez, je ne m'attendais pas à celle-là, affirma-t-elle un peu à regret, je pensais que nous allions nous amuser drôlement. Je commence à me persuader que vous vous intéressez beaucoup plus à vos questions stupides qu'à perdre ma réputation.

— Ça, vous êtes maligne (et je lui fis un sourire). Je vous pose toutes ces questions avec une idée derrière la tête. Je ne crois pas que Netta soit

morte. Et si elle est morte, elle ne s'est pas suicidée, mais on l'a assassinée.

Crystal me regardait fixement.

— Je sais bien que je suis un peu gourde, assurément-elle après un moment d'hésitation, mais vous ne pouvez tout de même pas vous attendre à ce que je comprenne ce que vous venez de me dire, n'est-ce pas?

Je me dis que si je pouvais lui faire comprendre cette histoire, elle me serait utile pour surveiller le club et me rapporter tout ce qui s'y passait. Elle pourrait m'avoir des renseignements utiles qui me guideraient vers le filon que je cherchais. J'étais maintenant persuadé que le Club Azur avait un lien quelconque avec l'énigme des cadavres disparus.

Alors, avec une patience infinie, je lui racontai toute l'histoire. Elle était assise et me regardait fixement, la bouche entrouverte et les yeux écarquillés par l'étonnement.

— Alors maintenant, dis-je pour conclure, vous en savez autant sur cette histoire que moi-même. Bradley a quelque chose à y voir. Ce type, Frankie, est dans l'histoire, lui aussi. Jules Cole était peut-être l'ami de Netta avec la Bentley. Mme Brambee n'est peut-être pas ce que l'on croit. Alors est-ce que vous ne croyez pas qu'il y a toutes sortes d'angles sous lesquels on peut voir tout ça? Quelques-uns pourraient être définis si vous ouvriez bien les yeux et les oreilles. Tout ce que vous avez à faire est d'écouter et de surveiller ce qui se passe. Tâchez donc de savoir pourquoi Mme Brambee voit Bradley toutes les semaines. Si je savais la raison de ses visites, je pourrais résoudre un de mes problèmes. Est-ce que vous voulez faire cela pour moi?

Elle eut un soupir :

— Oh! mon Dieu, oui, je pense. Et puis si je vous dis non, vous parlerez tellement que je finirai par céder. Alors ça va, je ferai ce que vous voudrez,

mais ne vous attendez pas à grand-chose, s'il vous plaît.

Je lui tapotai la main :

— Faites de votre mieux, mon petit, et je ne vous en demande pas plus.

Le téléphone fit entendre sa sonnerie aiguë. J'allai répondre. On m'informait de la réception que l'inspecteur Corridan me demandait.

— Dites-lui que je descends tout de suite, répondis-je en raccrochant.

— Et alors, s'exclama Crystal, je présume que maintenant vous allez vous débarrasser de moi. Et moi qui pensais que vous alliez me montrer votre collection de gravures sur bois.

— Vous n'êtes pas la première femme que j'ai déçue, lui affirmai-je. Maintenant vous allez disparaître en vitesse. Scotland Yard est au bas de l'escalier et je n'ai pas envie du tout qu'il vous rencontre.

— Oh! mon Dieu, cria-t-elle en se levant d'un bond, je n'ai pas envie de le voir non plus.

Elle saisit vivement ses précieux nylons, enfila sa fourrure et courut vers la porte. Là elle s'arrêta, revint vers moi en courant et, passant ses bras autour de mon cou, m'embrassa.

— Et encore merci pour ces bas merveilleux. Vous me plaisez vraiment. La prochaine fois que nous nous verrons, j'espère que nous serons moins gelés.

Je lui promis de la revoir dans un jour ou deux et l'orientai vers la porte que j'ouvris.

Corridan était à la porte, il allait frapper. Il regarda Crystal d'un air étonné et un peu choqué et s'effaça pour la laisser passer. Crystal partit vivement le long du couloir, sans se retourner.

— Hello! je croyais que j'avais prévenu à la réception que je descendais vous retrouver.

Il entra et referma la porte :

— Oh! je ne voulais pas vous causer cet ennui. J'espère que je ne vous dérange pas.

Il me regarda avec l'air le plus vicieux qu'il put trouver.

— C'est une de vos amies?

— Oh! pas du tout, c'est la fille du garçon d'étage. Elle était en train de nettoyer la baignoire.

Il hocha la tête d'un air entendu et se promena dans la pièce.

— Je l'ai rencontrée au Club Azur au cours de mon unique visite officielle dans cet endroit, il me semble, mais je peux me tromper?

Je répondis avec aigreur :

— Il y a des moments où vous avez vraiment un don d'observation!

Il n'avait pas l'air de m'écouter.

— Je suis passé par ici et j'ai tenu à vous voir un instant pour vous dire quelle avait été la conclusion du magistrat sur Anne Scott. Je présume que cela vous intéresse.

Et il s'arrêta pour regarder par la fenêtre dont les rideaux n'étaient pas tirés.

— J'ai une vague idée de ce qu'elle a été, cette conclusion : suicide au cours d'un instant de folie. Dites-moi : est-ce que vous êtes vous-même convaincu que Netta avait une sœur?

Il se retourna pour me regarder; ses paupières s'abaissèrent :

— Vous en êtes, un type formidable. Mais naturellement je sais très bien qu'il existait une Anne Scott et que cette jeune femme était la sœur de Netta. Est-ce que vous croyez que je suis un policier, oui ou non? Vous trouverez tout le rapport dans les dossiers de Somerset House, si cela vous plaît de faire une vérification.

— C'est bon.

Et je haussai les épaules.

— Je voulais me rendre compte de la minutie que vous apportiez à votre travail. Et quelles sont les conclusions au sujet de Netta?

Il haussa les épaules :

— D'abord il faudra retrouver son cadavre. Nous sommes en train de le chercher. (Il se dirigea vers la porte.) Descendez donc avec moi prendre un verre.

— Oui, je descends, mais je ne peux pas m'arrêter pour prendre un verre parce que j'ai quelque chose de très important à faire.

— Il est presque onze heures, reprit Corridan en levant les sourcils; mais venez donc, et ne soyez pas aussi ours.

— Je suis désolé, mais j'ai du travail urgent.

Et je l'accompagnerai jusqu'à l'ascenseur.

— Au fait, remarqua-t-il d'un air négligent, tandis que nous attendions la montée de l'ascenseur, vous étiez bien l'amant de Netta, n'est-ce pas, autrefois?

Je me souvins des remarques de Littlejohns et me souris intérieurement.

— Oh! pas précisément; ça n'était qu'une petite histoire d'amour un peu enfantine.

Il fit un signe de tête et entra dans l'ascenseur; pendant la descente nous restâmes tous deux silencieux. En arrivant dans le couloir, il me pria de nouveau :

— Allons, changez d'avis.

— Non, je suis désolé, dis-je en lui serrant la main, mais il faut que je m'en aille. A bientôt, je vous offre votre apéritif.

Il me remercia d'un signe.

— Au revoir, Harmas.

Il s'en alla, puis se détournant tout à coup :

— Oh! à propos, encore un petit détail : ne vous occupez pas de cette affaire, n'est-ce pas? Je crois vous l'avoir déjà dit. Ça n'est pas du tout facile pour mes types de suivre des pistes quand elles ont déjà été bousculées par des journalistes enthousiastes. C'est peut-être une chose tout à fait naturelle dans votre pays, mais certainement pas chez nous. Vous feriez bien de vous en souvenir.

Les regards que nous échangeâmes n'avaient rien d'amène.

— Qui donc a jamais entendu parler d'un journaliste enthousiaste? lui demandai-je.

Et je me précipitai chez Jules Cole pour bavarder un moment avec lui.

CHAPITRE IX

Je payai le taxi à la porte de la maison de Mme Crockett, puis examinai le bâtiment. On voyait une lumière au premier et au deuxième étage. L'appartement du haut était dans l'obscurité.

Mon intention première avait été de me renseigner un peu plus sur Jules Cole, mais en voyant de la lumière aux fenêtres de l'appartement du premier étage, je changeai d'avis et décidai de faire une visite à Madge Kennitt.

Sur le premier palier la porte de Madge Kennitt se trouvait en face de moi. En cherchant le heurtoir j'entendis un bruit étouffé venant de l'étage supérieur et j'y jetai un rapide coup d'œil, juste à temps pour voir Jules Cole se dissimuler à ma vue. J'eus un sourire. Vraiment ce type-là ne laissait rien passer. Je tapotai à la porte et attendis.

Il y eut un long silence puis un bruit de pas pesants et la porte s'ouvrit d'un seul coup.

Une femme petite et grosse était plantée sur le seuil. Elle pouvait avoir quarante-cinq ans et semblait avantageusement servie en fait de menton et de figure.

— Bonsoir, Miss Kennitt.

— Qui êtes-vous? entrez. Je ne peux pas vous voir dans l'obscurité.

Elle retourna vers l'éclairage brutal du petit salon.

Je l'y suivis. C'était une pièce pas ordinaire. Le meuble principal était une chaise longue en rotin placée auprès de la fenêtre. Un côté tout entier de cette pièce était consacré au stockage de douzaines de bouteilles de whisky vides.

Près de la chaise longue, un seau aux trois quarts rempli de mégots. L'odeur de whisky évaporé, de nicotine et de parfum à bon marché était insupportable. Près de l'âtre vide, un énorme chat noir se prélassait tout de son long.

Madge Kennitt me regardait avec cet air préoccupé caractérisant ceux qui ont déjà vu leur interlocuteur mais ne savent ni où ni quand. Puis elle cligna des yeux tout à coup et un sourire narquois parut sur ses lèvres.

— Mais je vous connais; je vous ai vu rentrer et sortir d'ici. Il y a bien deux ans que vous êtes venu pour la dernière fois. Ce n'est pas vous l'ami de la fille Scott?

— Mais oui, je voulais vous parler d'elle.

— Oh! vraiment.

Elle se traîna jusqu'à sa chaise longue, s'y installa avec les manières d'un éléphant prêt à se rouler dans la poussière.

— Alors, je voudrais bien savoir pourquoi vous voulez me parler d'elle.

— Miss Kennitt, Netta Scott était de mes amies. Sa mort a été pour moi un choc terrible. Je me demande si vous savez quelque chose à ce sujet. J'essaye de savoir quelle raison l'a poussée au suicide.

La grosse bonne femme s'installa plus confortablement, tapota sa poitrine débordante et eut un renvoi discret.

— C'était votre maîtresse, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Un éclair de vice passa sur son visage couperosé.

— Est-ce que cela a une importance?

— Oui, pour moi, oui. (Et elle sirota son whisky.)

Deux jeunes amoureux, cela me rappelle ma propre jeunesse.

Je ne pouvais l'imaginer ni jeune ni amoureuse.

— Non, Netta n'était pas le type de femme amoureuse, continuai-je après un moment d'hésitation, ne sachant comment faire dévier la conversation.

— C'était une petite garce avec un sacré tempérament, m'affirma-t-elle en clignant de l'œil vers le plafond. Ce n'est pas vous qui m'apprendrez quelque chose sur cette question-là.

— Vous m'avez l'air d'en savoir à peu près autant que moi.

— J'en sais peut-être plus long, reprit-elle d'un air narquois; vous venez de rentrer, vous, n'est-ce pas? Vous ne savez pas ce qui s'est passé ici durant les deux dernières années. M. Cole et moi, nous sommes très au courant.

— Pour ça, oui, il ne laisse pas passer grand-chose.

J'espérais ainsi la faire parler.

— C'est un vieux salaud. (Elle ferma les yeux.) Il est toujours en train de regarder et de se faufiler partout toute la journée. Je vous parie qu'il sait que vous êtes en ce moment avec moi.

Je fis un signe d'assentiment.

— Naturellement, il m'a vu entrer ici.

— Cela ne lui fera pas de bien, allez. Un de ces jours je vais lui dire ma façon de penser. C'est ça qui me fera plaisir, alors.

— Est-ce que la police vous a questionnée au sujet de Netta?

Je posais la question d'une façon très indifférente.

Elle sourit :

— Oh! oui, ils en ont posé des questions! Naturellement je ne leur ai rien dit. Non, je ne suis pas bonne pour aider la police. Je ne les aime pas.

Elle se versa du whisky et grogna :

— Vous êtes Américain, n'est-ce pas?

Je lui répondis que oui.

— C'est bien ce que je pensais. Moi, j'aime les Américains. M. Churchill aime les Américains, j'aime M. Churchill. Tout ce que M. Churchill aime, je l'aime aussi. J'ai remarqué ça à maintes reprises.

Elle agita sa timbale nerveusement, renversa du whisky sur son corsage.

— Qu'est-ce que vous faites pour vivre?

— Oh! moi, j'écris, je suis journaliste.

Elle fit un signe d'approbation.

— J'en étais certaine. Je suis très calée pour deviner les professions des gens. La première fois que je vous ai vu, vous rentriez avec cette petite peau et je me suis dit à moi-même que vous deviez être écrivain. Est-ce qu'elle savait faire l'amour, au moins? Ah! moi je savais bien, allez. Les hommes m'aimaient. Ils revenaient toujours me voir.

— Est-ce que vous êtes persuadée que Netta s'est suicidée, lui demandai-je brutalement, car elle me dégoûtait tout à fait.

Elle resta immobile en fixant le plafond.

— C'est ce qu'ils ont dit, me répondit-elle avec méfiance. En voilà, une drôle de question!

— Moi, je ne crois pas (et j'allumai une autre cigarette); c'est pourquoi j'ai eu l'idée de venir vous en parler.

— Je n'en sais rien du tout, me répondit-elle en se souriant à elle-même.

— C'est malheureux, je pensais que vous sauriez quelque chose. Je ferais peut-être mieux d'en parler à M. Cole.

Elle fronça les sourcils.

— Ce n'est pas lui qui vous dira quelque chose. Il en sait bien trop long. Est-ce qu'il avait besoin de dire à la police que Netta était revenue chez elle toute seule? Cela, je l'ai entendu le dire. Pourquoi est-ce qu'il a menti?

— Mais qui était avec Netta, alors, répétais-je, en la regardant fixement; c'était une autre femme?

Elle eut un air ahuri :

— Mais comment le savez-vous? me demanda-t-elle en levant la tête afin de pouvoir mieux me distinguer. Vous n'étiez pas là, vous, n'est-ce pas?

« Alors c'était une autre femme », me dis-je et un frisson soudain me parcourut le dos.

Elle ajouta, avec un signe d'acquiescement :

— Et un homme.

Enfin, j'étais arrivé à quelque chose.

— Qui était-ce?

Les yeux vitreux eurent un air malicieux.

— Mais pourquoi vous le dirais-je? Demandez à Cole si cela vous intéresse tellement. Il les a vus. Il voit tout.

Je retournai à ma chaise et me rassisi.

— Je vous le demande à vous. Ecoutez-moi, je ne crois pas qu'il y ait eu de suicide. Je crois que c'était un meurtre.

Elle avait dévissé la capsule du whisky et le versait dans sa timbale. La bouteille et la timbale lui tombèrent des mains et roulèrent sur le tapis. Elle eut une exclamation étouffée; son visage devint gris, livide.

— Un assassinat? (Elle hoqueta.) Un assassinat!

Je ne fis qu'un bond vers la bouteille, mais il était trop tard, le whisky se répandait sur le tapis. Je me penchai sur elle.

— Oui, repris-je, un assassinat.

— Oh! je ne veux pas qu'on me fasse peur, s'écria-t-elle en essayant de se redresser. C'est mauvais pour mon cœur. Allons, donnez-moi ce whisky. Ah! j'ai besoin de boire un coup.

— Alors pour cela, vous feriez bien d'ouvrir une nouvelle bouteille (et je la surveillai de près) il n'y a plus rien dans celle-ci.

— Mais je n'ai pas d'autre bouteille, gémit-elle en se rejetant en arrière; ô mon Dieu, mais qu'est-ce que je vais faire maintenant?

— Eh bien! oubliez-le, lui conseillai-je désirant l'impressionner. Qui étaient cet homme et cette fem-

me accompagnant Netta? Quand sont-ils partis? Allons, vite, cette question est importante. Ils peuvent savoir quelque chose.

— Quelle importance cela a-t-il pour vous? insista-t-elle. Je peux vous dire qui étaient cette femme et cet homme. Je les connais. Je peux vous dire à quelle heure cet homme est parti. Je l'ai vu. Mais je vous dirai tout cela si vous me procurez une bouteille de whisky.

— Vous en aurez une, je vous en apporterai une demain. Allons, vite. Qui étaient ces gens?

— J'en veux une tout de suite, ce soir. (Elle serra les poings de ses mains grasses.) Vous pouvez m'en trouver une, les Américains peuvent trouver tout ce qu'ils veulent.

Je me levai, traversai la pièce et revins. Ensuite je me souvins que Sam, le barman du Club Azur me vendrait une bouteille de whisky s'il y trouvait son bénéfice.

— O.K., dis-je (et je me dirigeai de nouveau vers la porte). Je vais voir ce que je peux faire. Mais pas d'histoires, sans quoi c'est moi qui le boirai.

Elle acquiesça et fit un geste pour me renvoyer.

— Vite, je vous dirai ce que vous voulez savoir si vous pouvez m'en trouver. Vite, dépêchez-vous!

Je descendis les étages en courant et, une fois dans la rue, regardai de tous côtés pour trouver un taxi. Il n'y en avait pas en vue. Je décidai qu'il vaudrait mieux attendre, aussi je restai sur le bord de la chaussée en surveillant la rue. Il me semblait maintenant que j'étais sur la bonne piste. Netta était revenue avec une autre femme et j'étais prêt à parier n'importe quoi que c'était cette femme-là qui était morte dans l'appartement de Netta. Mais qui donc pouvait être cet homme? Un amant de Netta? Un autre? Peut-être Jules Cole? Et qui était cette femme?

J'eus tout à coup l'impression d'être surveillé. Je ne me retournai pas tout de suite, mais allumai une

cigarette, lançai l'allumette dans le ruisseau et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. On aurait cru qu'il n'y avait personne, mais cependant j'étais presque certain d'être filé. Je pensai à Frankie et me demandai s'il allait essayer encore une fois de me fendre le crâne. Pendant dix minutes à peu près, je dus attendre avant qu'un taxi, revenant vers le West End, s'arrêtât. Je lui demandai de m'emmener au Club Azur et, comme nous démarrions, je regardai par la vitre du fond. Je pus discerner un mouvement soudain.

L'inspecteur Corridan sortit d'une porte cochère sombre, s'arrêta au milieu de la chaussée, me suivant des yeux. Puis il jeta un coup d'œil des deux côtés de la rue, comme s'il espérait trouver un autre taxi pour me suivre; mais il fut malchanceux.

J'eus une grimace intérieure. Alors c'était Corridan qui m'avait suivi chez Madge Kennitt. Il ne saurait pas que j'étais allé la voir. Il avait probablement pensé que j'étais chez Jules Cole. Il me paraissait certain maintenant que Corridan me surveillait, et qu'il avait dans l'idée que je pourrais bien être pour quelque chose dans ce suicide.

Un quart d'heure après j'arrivais au Club Azur et, en moins de dix minutes j'étais à la recherche d'un autre taxi me ramenant à Cromwell Road avec une précieuse bouteille de whisky écossais sous le bras. Elle m'avait coûté cinq livres sterling, mais j'espérais bien que le renseignement qu'on allait me donner vaudrait les cinq livres et bien d'autres encore.

Finalement lorsqu'un taxi arriva, il était onze heures quarante-cinq à ma montre-bracelet.

La course jusqu'à Cromwell Road me parut interminable, mais en fait, elle ne dura pas plus de dix minutes. Ayant payé mon taxi et remarqué qu'il y avait encore de la lumière chez Madge Kennitt, j'eus l'impression que tout allait bien.

Je poussai la porte d'entrée en pensant que la

vieille sorcière attendait son whisky avec la même impatience que j'éprouvais, moi, en espérant le fameux renseignement. Je marchai à pas de loup dans le hall et dans l'escalier, car je ne voulais pas être entendu de Jules Cole. La porte de Madge Kennitt était entrouverte. Je m'arrêtai et fronçai les sourcils. Je l'avais refermée en partant. Peut-être avait-elle ouvert pour laisser sortir le chat, me dis-je. Je poussai la porte et regardai dans la pièce.

Madge était étendue sur sa chaise longue, la bouche ouverte, les yeux vitreux. D'une large blessure dans la gorge, le sang coulait à flots le long de sa poitrine flasque, jusqu'au tapis turc.

Elle était morte, et bien morte.

CHAPITRE X

Je restai à regarder Madge Kennitt pendant une bonne minute, trop ahuri pour pouvoir faire un mouvement; puis j'avançaï dans la pièce et m'approchai du cadavre.

Ses yeux sans regard me fixaient, le sang dégouttait par terre avec régularité. Je me détournai, sentant mes genoux flageoler.

Comme je ne savais pas quoi faire, j'errai dans la pièce, cherchant en vain l'engin qui avait pu la tuer. Impossible de le trouver; j'allai vers la chaise longue et regardai dans les poches de côté.

Il y avait trois bouteilles de whisky vides et un paquet de Woodbines. Sur le plancher, une forte couche de poussière et, de la main de Madge, un mot était écrit dans la poussière, alors que cette main pendait sans vie sur le sol. Je me rapprochai afin de le déchiffrer. Il était mal écrit et il me semblait que Madge avait dû le faire au moment de mourir ou bien juste avant que l'assassin ne l'ait frappée. Il me fallut plusieurs secondes pour déchiffrer le gribouillis. Le nom qu'elle avait écrit sur la poussière du plancher était celui de JACOBI. Il n'avait aucune signification pour moi. Il ne me disait rien, mais j'en gardai la mémoire pour m'y référer par la suite.

Tout à coup, je me souvins de Corridan. S'il

était encore en train de faire les cent pas dehors et qu'il lui vînt à l'idée de rentrer pour me surveiller, j'allais me trouver dans une situation délicate. Je me précipitai vers la porte, descendis en courant l'escalier et ouvris la porte d'entrée. Je regardai du haut en bas de la rue sans voir personne. Il y avait un taxiphone sur l'autre trottoir; je m'y précipitai, appelai Whitehall 1212 et demandai l'inspecteur Corridan.

En l'attendant, je regardais vaguement ce qui se passait dans la rue. Les phares d'une voiture firent leur apparition; elle semblait sortir d'une impasse, vers le bas de la rue, du côté opposé au taxiphone. Quelques instants après une voiture vint rapidement dans ma direction, puis continua vers le West End. Comme elle passait sous un réverbère, je pus la reconnaître. C'était la vieille quatorze chevaux Standard, conduite par Frankie.

Avant que j'aie eu le temps de tirer une conclusion de tout cela, quelqu'un à l'appareil vint me dire que Corridan faisait une patrouille dans une des voitures de la police. Je les priai de le contacter immédiatement et de lui dire de venir au plus vite chez Mme Crockett.

— Dites-lui qu'il s'agit d'un assassinat.

Et je raccrochai.

Je n'avais pas la moindre envie d'attendre Corridan dans l'appartement de Madge, aussi je revins jusqu'à la maison et m'assis sur le seuil. Tout en attendant, je mis un peu d'ordre dans mes idées.

Enfin j'étais sur une piste. Et si Madge n'avait pas laissé tomber sa bouteille de whisky, j'aurais probablement trouvé la solution de toute cette histoire; mais je n'étais pas découragé pour autant. J'avais découvert qu'une femme était entrée dans l'appartement en même temps que Netta et j'étais persuadé que c'était elle qui y était morte et non Netta. Il me semblait assez évident qu'elle avait été assassinée et je me demandais avec une appréhen-

sion qui me rendait mal à l'aise si Netta avait pris part à ce meurtre. Est-ce que l'homme qui était revenu avec Netta et l'autre jeune femme était Jacobi? Et qui pouvait bien être celui-ci? Peut-être avait-il entendu ma conversation avec Madge et l'avait-il tuée avant qu'elle puisse me donner le renseignement promis? Est-ce que c'est cela que Madge avait essayé de me faire savoir en gribouillant ce nom dans la poussière? Et que faisait donc Frankie sur le lieu du crime? Que fallait-il dire maintenant à Corridan? S'il m'avait déjà jugé suspect, voilà qu'il avait maintenant toutes les raisons du monde de me croire impliqué dans cette affaire. J'aurais à le manier avec la plus grande habileté.

En moins de dix minutes Corridan me rejoignit dans une voiture de police rapide. Il sauta de l'auto, monta en courant l'escalier avant que j'aie eu le temps de me redresser.

— Que se passe-t-il, Harmas? me jeta-t-il brutalement, les yeux froids scrutant mon visage. Qu'est-il arrivé?

— On a assassiné Madge Kennitt, répondis-je brièvement.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici?

— J'étais venu la voir. (Et je lui résumai ce qui était arrivé.) Vous m'avez vu partir, Corridan, lui dis-je, je vous ai aperçu en prenant le taxi. Pourquoi m'avez-vous filé?

— Cela valait peut-être mieux, n'est-ce pas? répliqua-t-il sèchement. Je commence à me demander quel est votre rôle, Harmas. Vous allez vous mettre dans une mauvaise passe, savez-vous?

— Vous ne suggérez pas que j'aie quelque chose à voir dans cette mort?

— Mais vous auriez bien pu la tuer, n'est-ce pas, me répondit-il brusquement. Chaque fois qu'une personne meurt, dans cette affaire, vous êtes sur les lieux. Je n'aime pas cela. Je vous ai déjà prévenu

de ne pas vous mêler de cette histoire et je vous le répète ici pour la dernière fois.

— Vous ne croyez pas que vous feriez mieux d'aller voir Madge?

Il fit claquer ses doigts impatiemment, passa devant moi et entra dans la maison. Deux hommes en civil le suivirent. Je pris l'arrière-garde.

— Voulez-vous rester dans le hall, s'il vous plaît, me demanda-t-il au moment où il entra dans l'appartement de Madge.

Je décidai que les choses en étaient arrivées à leur point culminant; Corridan pouvait bien maintenant cuire dans son jus à son aise. Désormais j'allais travailler à résoudre cette histoire seul et garder pour moi toutes mes conclusions.

Je me réservais le plaisir de la surprise que je ferais à ce ballot une fois le problème résolu.

Je m'assis sur les marches de l'escalier, pris une cigarette et attendis.

J'entendais les trois hommes aller et venir dans la pièce; un moment après un des hommes sortit et alla au taxiphone. En revenant il me regarda et je lui demandai :

— Est-ce que je dois encore attendre ici longtemps? Je voudrais bien aller me coucher.

— L'inspecteur voudra certainement vous parler, répondit-il en rentrant dans l'appartement.

J'allumai une autre cigarette et continuai d'attendre.

Les marches se mirent à craquer et je me retournai. Jules Cole descendait avec précaution, en tenant le bas de son peignoir jaune et noir dans une main et l'autre main sur la rampe de l'escalier.

En regardant ce peignoir je pensai à la Bentley jaune et noire et me demandai s'il y avait un rapport quelconque entre les deux.

— Alors, mon petit, murmura-t-il, les yeux fixés sur la porte de Madge Kennitt; qu'est-ce qui se passe?

— Je pensais que vous seriez le premier à être sur les lieux, lui fis-je d'un ton de reproche. Vous feriez bien de vous dépêcher, mon gros.

Il continua, s'installa lourdement à mon côté et sourit de son air secret. Son parfum vint jusqu'à moi et je m'écartai.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à la vieille sorcière? me demanda-t-il en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre. Est-ce qu'elle a perdu quelque chose? Est-ce que c'est la police?

— Quelqu'un lui a tailladé la gorge, répondis-je brutalement. C'est vraiment extraordinaire que vous ne l'ayez pas vu arriver, mais, au fait, vous l'avez peut-être vu?

— Tailladé la gorge, gloussa-t-il, son gros visage soudain ramolli. Vous voulez dire qu'elle est morte?

— Mais oui. (Je le regardai fixement.) Elle en savait trop long.

D'un bond il fut sur ses pieds, ses dents claquaient et ses yeux étaient pleins d'effroi.

— Ce sera votre tour la prochaine fois! fis-je pour me payer sa tête. Vous en savez trop long, vous aussi.

D'un bond, il grimpa l'escalier avant que j'aie pu mettre la main sur lui. Je l'entendis se précipiter dans sa chambre, claquer la porte et tirer le verrou.

Je ne m'attendais pas tout à fait à cette réaction, mais tout compte fait, je compris que lui aussi avait vu l'homme et la femme revenir avec Netta. Il avait, lui aussi, une chance assez grande de se voir couper la gorge, et il le savait bien.

Je me levai, ne sachant si je devais oui ou non le suivre, lorsque Corridan sortit. Il avait l'air sérieux.

— Alors, dites-m'en un petit peu plus long, vous. (Et il se planta devant moi.) Depuis combien de temps connaissez-vous cette femme?

Je fronçai les sourcils en le regardant.

— Mais pourquoi? Je viens juste de faire sa connaissance. Je vous ai dit que je pensais qu'elle avait pu voir quelque chose le soir où Netta est, soi-disant,

morte. Je suis venu ici, j'ai parlé avec elle et elle a reconnu qu'elle savait quelque chose. C'est alors qu'elle a renversé sa bouteille de whisky, refusé de me parler de quoi que ce soit avant d'en avoir une autre. J'en ai acheté une chez Sam, au Club Azur, mais quand je suis revenu, je l'ai trouvée morte. Quelqu'un l'a empêchée de parler pour de bon.

— C'est une bonne chose pour vous que je vous aie vu sortir au moment où vous affirmez être parti. Racontez-moi exactement ce qu'elle vous a dit, me commanda-t-il en me surveillant avec une intensité qui me rendait mal à l'aise.

Il me fut impossible de ne pas lui dire la vérité et Dieu sait que j'étais furieux d'avoir à le faire. C'était son boulot à lui de découvrir que Netta était revenue chez elle avec deux autres personnes le soir du crime et je n'avais pas envie de lui faire cadeau de ce renseignement.

Il m'écoula en silence et parut très pensif lorsque je terminai mon explication.

— Voilà votre thèse du suicide par-dessus bord.

Et ce fut à mon tour de le regarder fixement.

— Je vous ai dit depuis le commencement que Netta ne s'était pas suicidée.

— Je le sais, fut sa prompte répartie. Si elle ne s'était pas tuée vous auriez pu alors avoir un motif pour empêcher Madge Kennitt de parler. Est-ce que vous avez jamais réfléchi à cela?

J'ouvris la bouche stupidement.

— D'autre part, cela pourrait tout de même être un suicide. Ses deux visiteurs peuvent l'avoir laissée après avoir fait ce qu'ils avaient à faire et elle se sera suicidée après leur départ. Tout cela dépend de l'heure à laquelle ils sont partis.

— Eh bien! mais Jules Cole peut vous dire cela. Il les a vus, lui aussi.

— Je vais parler un moment avec lui, fut la réponse sévère de Corridan.

— Est-ce que vous voudrez venir jusqu'au coin

de la rue avec moi, lui demandai-je en me souvenant tout à coup de Frankie. J'ai à vérifier quelque chose.

Il ouvrit la porte d'entrée sans un mot et nous allâmes jusqu'à l'entrée de l'impasse d'où j'avais vu sortir la Standard. J'allumai une allumette et indiquai une petite mare d'huile d'auto sur les pavés. Apparemment cette Standard était restée là pendant un certain temps.

— Regardez cela : tandis que j'essayais de vous atteindre au téléphone, j'ai remarqué une Standard. Or je crois savoir que cette voiture appartient à Jack Bradley. Est-ce que ce nom-là vous dit quelque chose?

— Rien, si ce n'est que vous êtes plus au courant de cette affaire que je ne le croyais. Comment savez-vous que cette voiture appartient à Bradley?

— J'ai consulté mon astrologue, repris-je.

— Ce n'est vraiment pas le moment pour vous de faire de l'esprit, fut la réponse brutale. Comment le savez-vous?

— C'est Frankie qui conduisait et je sais qu'il est l'homme de paille de Bradley.

Corridan eut un grognement.

— Mais vous en savez un tas de choses, par exemple!

— Est-ce que vous connaissez un peu Frankie?

— Il y a quelque temps que nous essayons de l'attraper, mais c'est un client qui sait se faufiler, et c'est aussi un dur à cuire. Il est sur notre liste de suspects pour une série de vols, mais Bradley nous donne toujours un alibi inattaquable quand nous nous en prenons à lui.

— Vous croyez qu'il irait jusqu'au meurtre?

Corridan haussa les épaules :

— Il serait capable de tout, à condition d'être assez bien payé pour cela.

En remontant vers la maison je lui demandai s'il avait trouvé des indices dans l'appartement de Madge.

— Aucun.

— Vous voulez dire qu'il n'y a pas un seul indice? J'étais ahuri car je me souvenais que le nom de Jacobi avait été écrit dans la poussière.

— Mais non.

J'eus une inspiration, le quittai comme un éclair et me précipitai dans l'appartement de Madge.

Les deux flics en civil étaient ensemble à l'extrémité de la pièce, à la recherche d'empreintes digitales. J'entrai si rapidement qu'ils me virent seulement lorsque j'étais déjà près de la chaise longue. Je me penchai de l'autre côté. La poussière avait été balayée. Le nom gribouillé de Jacobi avait disparu. Je pensai tout de suite à Jules Cole. Avait-il eu le temps d'entrer pendant que j'attendais Corridan?

Mais je n'eus guère le loisir de la réflexion. Corridan rentrait dans la pièce, le visage noir de colère. Je m'écartai de la chaise longue et regardai tout autour de moi.

— Non, mais qu'est-ce que vous vous imaginez? Vous n'avez aucune raison d'être ici. Je suis absolument excédé de votre attitude, Harmas. Il faut qu'elle cesse à tout prix. Qu'est-ce que vous fichez ici?

— J'étais en train d'essayer de vous aider. Alors si nous allions maintenant voir Jules Cole, vous et moi?

— Moi je vais le voir et vous, vous allez nous fichez le camp d'ici. Ecoutez-moi bien, Harmas, c'est la dernière fois que je vous avertis. Restez en dehors de tout cela. Vous avez de la chance de ne pas être accusé de meurtre. Je vais vérifier votre histoire et, si ça ne colle pas, vous arrêter. Vous êtes assommant. Maintenant : dehors!

CHAPITRE XI

Comme je traversais le corridor du Savoy pour reprendre l'ascenseur qui menait à ma chambre, je rencontrai Fred Ullmann, reporter de faits divers pour le *Morning Mail*. Nous avions fait connaissance à Londres pendant la guerre et il m'avait été très utile par ses conseils éclairés sur les différents aspects des crimes de Londres que j'étudiais dans mes articles.

Tandis que nous bavardions du passé, nous rappelant les activités de nos amis communs, je lui demandai, tout à fait par hasard, si le nom de Jacobi avait pour lui une signification quelconque.

Je vis la surprise se peindre sur son visage et il fronça les sourcils.

— Bien entendu, vous ne manquez pas grand-chose, me dit-il; cette affaire maintenant est aussi enterrée qu'une momie.

— Eh bien, racontez-moi cela, même si c'est une histoire ancienne; j'aimerais bien savoir ce qui s'est passé.

— C'est bon (et il s'enfonça dans son fauteuil). Toute cette histoire a commencé lorsqu'un des richards du théâtre, Hervé Alleby, a décidé de faire comme un grand nombre d'autres richards : d'acheter des diamants et autres pierres précieuses, en prévision, soit d'une invasion, soit d'une inflation, soit

des deux. L'achat de ces pierres avait été gardé secret, mais au bout de quatre ans — il y a trois mois — la nouvelle se répandit d'une façon ou d'une autre; et avant que l'on ait eu le temps de faire ouf, la collection fut volée.

— Une belle affaire, lui dis-je. (Le nom de Hervé Alleby m'avait fait dresser l'oreille.) Et où donc se trouvait la collection?

— A Lakeham, Sussex, juste au-delà de Horsham, répondit Ullmann. J'y suis allé pour enquêter sur le vol. C'est un petit village mais il est pittoresque, et la propriété d'Alleby se trouve à environ un kilomètre au-delà. Le vol en question a été commis de main de maître. La maison était littéralement bourrée de sonnettes d'alarme et de chiens policiers. Quand au coffre-fort, il était perfectionné au point qu'on aurait pu jurer qu'il était inrochetable. Ce filou devait être un véritable expert. D'après la police, un seul homme était capable de mener à bien cette affaire, et ce type s'appelait Georges Jacobi.

— Donc, la police connaissait déjà Jacobi?

— Ah! mais oui. C'est un des voleurs les plus habiles à ce genre de sport et il avait déjà fait de longues années de taule pour des vols de bijoux. Vous vous souvenez de Corridan? C'est lui qui était chargé de l'enquête sur ce vol. Dès le début il a soupçonné Jacobi mais l'alibi qui a été fourni par Jacobi était tellement inattaquable que Corridan ne pouvait espérer lui river son clou.

— Mais qu'est-ce que c'était, cet alibi?

— Il a affirmé qu'il avait passé toute la nuit au poker, au Club Azur et cette nuit était celle du vol. Les garçons du restaurant, du vestiaire ont juré l'avoir vu arriver. Jack Bradley et deux autres ont juré aussi que Jacobi avait fait la partie avec eux pendant la nuit tout entière. Bien entendu, mon cher, aucun de ces types-là ne pouvait être considéré comme un témoin de valeur, mais il y en avait tellement que la police savait très bien qu'il lui serait

impossible de soutenir sa thèse devant le tribunal; aussi ont-ils laissé tomber Jacobi et enquêté ailleurs.

— Et sans succès, naturellement?

— Pas un atome de chance. C'était bien Jacobi qui avait fait le coup. Corridan a prétendu qu'il ne s'en faisait pas. Tôt ou tard il faudrait que les voleurs essayent de se débarrasser de leurs prises et comme il possédait une description détaillée de chacune des pièces manquantes, dès que l'une d'entre elles serait mise en vente sur le marché, il n'aurait qu'à bondir.

J'eus un grognement.

— Bien entendu, je crois l'entendre parler. Et alors, il a bondi? Oui?

Ullmann fit la grimace.

— Pas du tout; aucun bijou n'a été proposé sur le marché.

— Mais qu'est-il arrivé à Jacobi?

— On l'a assassiné. Un mois après le vol on l'a trouvé dans une petite rue écartée avec une balle dans le cœur. Personne n'a entendu le coup de feu et la police présume qu'il a été tué dans une maison puis qu'on l'a transporté là en voiture. Ils n'ont pas pu trouver un seul indice permettant de dépister l'assassin et je me demande s'ils le découvriront jamais. Cette affaire n'aurait pas fait grand bruit si l'on n'avait trouvé, cachée dans le talon de la chaussure de Jacobi, l'une des bagues appartenant à Alleby. On a encore fait comparaître Bradley, mais il n'a pas été possible de relever la moindre preuve contre lui. Voilà où en est l'histoire et ils n'ont rien trouvé depuis.

— Pas d'indices du tout? demandai-je en allumant une cigarette et en lui offrant le paquet.

Il en prit une qu'il alluma.

— Il y avait un indice important, mais qui ne les a menés nulle part. La balle qui a servi à tuer Jacobi avait un gabarit spécial. La police a affirmé qu'il serait facile de reconnaître l'arme. Les experts en

balistique ont affirmé que cette balle venait d'un revolver allemand Luger et pendant quelque temps ils se sont demandé si un Américain n'aurait pas pris part à l'assassinat.

Je pensai tout de suite au Luger que j'avais trouvé dans l'appartement de Netta. Il pouvait lui avoir été donné par un officier américain. Est-ce que c'était avec cet engin qu'on avait tué Jacobi?

— Ils n'ont jamais trouvé ce revolver? lui demandai-je.

— Non, et je parie qu'ils ne le trouveront jamais, bien entendu. A mon idée, il y a deux hommes impliqués dans ce vol. Il est à peu près certain que Jacobi a fait le travail, que l'autre type était là en coulisse, et qu'il dirigeait l'opération. Et il y a beaucoup de chances pour que ce dernier se soit chargé de se débarrasser des bijoux. Je présume que les deux se sont disputés lors du partage et que le second a tué Jacobi; maintenant il garde les bijoux tant qu'il ne se sentira pas suffisamment en sécurité pour les mettre sur le marché. Corridan est, lui aussi, de cet avis.

Ullmann vida son verre et regarda sa montre.

— Eh bien! je ferais mieux de m'en aller; il y a bien longtemps que je devrais être couché. (Il se leva.) Bien que Corridan, en tant qu'homme ne soit pas à mon avis très intéressant, je dois admettre qu'il est excessivement calé et je ne serais pas étonné si, en fin de compte, il arrivait à mettre la main sur le butin. C'est un type aigri, mais il fait son boulot.

Ce disant, Ullmann me serra la main et me quitta.

Je revins à ma chambre, me déshabillai, passai mon peignoir et m'installai dans mon fauteuil.

Par le plus grand des hasards je venais d'apprendre ce qui me semblait être la clef du mystère.

Naturellement Corridan ne se doutait nullement que le vol fait par Jacobi avait un rapport quelconque avec la mort de la jeune femme dans l'appar-

tement de Netta, le suicide d'Anne ou encore l'assassinat de Madge Kennitt. S'il avait vu le nom de Jacobi gribouillé dans la poussière de la pièce de Madge, il aurait été capable d'atteindre son but avant moi. Mais maintenant c'est moi qui avais la solution du problème pendant qu'il était en train de patauger en essayant de trouver la relation entre l'assassinat de Madge et les deux autres crimes. Bizarrel!

En y pensant et en y repensant, il me semblait désormais certain que Netta, d'une façon ou d'une autre, avait joué son rôle dans le vol d'Alleby. Le fait qu'une bague de la collection Alleby ait été cachée dans son pot de cold-cream était déjà suspect en lui-même; mais le fait que sa sœur possédait un cottage très près du lieu du vol et que Jack Bradley me surveillait comme un faucon, semblait lier son nom à l'affaire du vol sans le moindre doute.

Et que dire du Luger que j'avais trouvé caché dans sa robe? Est-ce que Corridan avait fait une vérification soigneuse de cette arme? Avait-il découvert que c'était le Luger dont une balle avait tué Jacobi et pensait-il pouvoir me coincer avec cela? Ou bien est-ce que ce Luger était entièrement étranger à toute l'histoire? Il fallait que je trouve la solution de ce problème-là et que je la trouve très rapidement.

Et où donc devais-je situer l'histoire des faux bons au porteur d'une valeur de cinq mille livres? Est-ce que Frankie était à la recherche du revolver et des bons lorsqu'il m'avait attaqué? S'il avait été à la recherche du Luger et que cette arme ait servi à tuer Jacobi, est-ce que cela ne signifierait pas que Jack Bradley était le propriétaire du revolver et que c'était lui qui avait assassiné Jacobi?

J'allumai une cigarette et me promenai de long en large dans ma chambre. J'étais absolument certain d'approcher du but, mais j'avais encore besoin de quelques renseignements complémentaires.

Fallait-il prévenir Corridan de mes dernières découvertes? Voilà une question qui m'inquiétait. Avec ce que je pouvais lui dire, il était à même d'éclaircir l'affaire en peu de jours, tandis que moi je pourrais tourner autour du pot pendant des semaines et n'arriver jamais à rien. Je savais qu'il serait logique de l'appeler tout de suite, de lui raconter que j'avais vu le nom de Jacobi écrit dans la poussière. C'était vraiment un indice vital et qui pourrait lui permettre de reprendre l'affaire. Je traversai même la pièce pour aller téléphoner, mais je ne décrochai pas le récepteur.

Après avoir été traité par lui de telle manière j'avais un désir naturel de lui river son clou. La façon la plus délectable dont je puisse agir était de faire une découverte sensationnelle, et d'aller dans son bureau pour lui expliquer comment j'avais opéré. J'eus un moment d'hésitation, puis décidai de me donner une semaine de délai; et si après ces sept jours je n'avais pas trouvé la clef du mystère, je lui donnerais toutes les explications en ma possession et le laisserais faire le reste.

Une fois cette décision prise, j'allai me coucher, éteignis la lumière et pendant au moins trois minutes un cruel débat avec ma conscience me retint éveillé.

CHAPITRE XII

Peu après onze heures, le lendemain matin, j'allai voir M. J. B. Merryweather. Je le trouvai assis devant son bureau.

— Hello! lui dis-je en approchant une chaise et en m'asseyant. Avez-vous des nouvelles de Littlejohns?

— Eh bien! oui, me dit-il, j'ai eu justement de ses nouvelles ce matin. C'est un bon limier.

— Alors, quoi de nouveau?

— Il y a quelque chose qui est assez curieux et qui me semble intéressant. Je pense que vous serez de mon avis, me dit Merryweather en fronçant son grand nez rouge; il paraît que cette femme, Mme Brambee, était la sœur de Georges Jacobi, le voleur de bijoux, qu'on a si mystérieusement assassiné, il y a un peu plus d'un mois. Il est possible que vous ayez entendu parler de cette affaire. Est-ce que vous croyez que cela serait susceptible de vous intéresser?

Il me regardait avec espoir.

Je fis un effort pour lui cacher que mon intérêt était très vif, et répondis avec prudence :

— Cela se pourrait; en tout cas, tout renseignement, à cette période de notre recherche, peut être utile. Y a-t-il quelque chose d'autre?

— Littlejohns a passé la nuit à surveiller le cot-

tage. Une voiture est arrivée un peu après minuit et un homme a passé deux heures chez Mme Brambee.

M. Merryweather ramassa une feuille de papier qu'il consulta.

— Cette voiture était une Bentley jaune et noire. L'homme était de grande taille, fort large d'épaules, mais Littlejohns n'a pas pu distinguer son visage. La nuit était très sombre, ajouta-t-il, comme pour l'excuser.

Je m'inclinai.

— Est-ce qu'il a pu se procurer le numéro de la voiture?

— Bien entendu, mais j'ai fait vérifier ce numéro et il n'y en a trace nulle part. Il semblerait donc qu'il s'agit d'un faux numéro utilisé à cette occasion.

— Eh bien! voilà qui n'est pas mauvais pour un commencement. Cela ne sera pas une perte de temps ni d'argent pour Littlejohns de rester là-bas.

J'étais satisfait et décidai de raconter à Merryweather que j'avais vu Mme Brambee au Club Azur.

— Il vaudrait peut-être mieux donner ce renseignement à Littlejohns, cela pourrait lui servir. Et dites-lui aussi qu'il tâche de savoir qui est le chauffeur de la Bentley. Il faudrait trouver sa trace. Il n'y a pas d'indice qu'une jeune femme soit logée au cottage?

— Non. Littlejohns a l'intention de visiter cet endroit d'ici un jour ou deux sous un prétexte quelconque. Il a beaucoup vu Mme Brambee dans le village et il a l'intention de la laisser s'habituer à le voir avant de se présenter à elle. Il connaît bien son affaire, je puis vous en assurer.

— O.K. dis-je et je me levai. Restez en contact avec lui. S'il y a du nouveau, téléphonez-moi.

J'allai à l'ascenseur afin de redescendre.

Sur le rebord du trottoir je demurai un moment à la recherche d'un taxi. Une voiture passa rapidement au coin de la rue, se dirigeant à toute vitesse

vers moi; elle s'arrêta dans un grincement de freins. C'était la vieille quatorze chevaux Standard.

Frankie était au volant. Une cigarette pendait de sa lèvre, son chapeau grasseyé était incliné sur le nez aquilin.

— Bradley veut vous voir, me jeta-t-il d'une voix nasillarde. Montez dans le fond, et un peu plus vite que cela.

Je revins de mon étonnement.

— Vous allez trop souvent voir des films de gangsters, mon petit. Allez dire à Bradley que s'il veut me voir il peut venir me rendre visite un soir au Savoy, je ferai en sorte de ne pas y être ce soir-là.

— Montez dans le fond, me répéta Frankie, et parlez un peu moins. Ça vous fera un bien fou si vous faites ce qu'on vous demande sans histoire.

Cela vaudrait peut-être la peine d'entendre ce que Bradley avait à me dire. Je n'avais rien de spécial à faire pour le moment et j'étais assez curieux de voir Bradley.

— O.K., on y va. (Et j'ouvris la portière de la voiture.) Et qu'est-ce qu'il me veut?

Frankie démarra et fit partir si rapidement la Standard que je fus projeté sur le siège arrière.

— Vous verrez bien, me dit-il en tirant une bouffée de sa cigarette.

— Et puis la prochaine fois que vous essayerez de faire rebondir un cric sur mon crâne, j'en ferai une écharpe autour de votre cou décharné avec un beau petit nœud, continuai-je d'un ton beaucoup moins jovial.

— La prochaine fois que je vous attaquerai, espèce de salaud, me répondit-il, je m'en tirerai un peu mieux que cela.

Et d'après le ton de sa voix, j'eus l'impression qu'il tiendrait parole.

Cela m'occupa jusqu'au moment où nous arrivâmes à Bruthon Mews.

— Eh bien! je vous remercie pour cette prome-

nade, mon petit. C'est malheureux qu'on ne vous ait rien appris d'autre que le métier de chauffeur à l'école d'Etat qui s'est chargée de votre éducation.

Il me toisa et ricana : « C'est fou ce qu'on m'a appris », et il se dirigea vers le club.

— Allons, venez. Je n'ai pas l'intention de passer toute ma journée à me distraire avec un c... comme vous.

Je tendis le bras et l'attrapai par la peau du dos. Il se tortilla, se dégagea difficilement puis se précipita sur moi. Rien de lent dans ses mouvements : son poing m'attrapa d'abord au menton. Ça ne me fit pas plus d'effet qu'une pichenette donnée avec un sac en papier. Pour lui montrer la véritable qualité d'un « punch » j'enfonçai mon poing au creux de son cou. Il trébucha de côté, tomba sur les genoux, toussa et secoua la tête.

— Pour un gars solide, t'es un gars solide, ricanaï-je.

Il fut sur moi avec la rapidité d'un avion lancé par une catapulte et m'encercla les genoux. Je sautai de côté, de nouveau attaquai son cou et lui fis voir trente-six chandelles. Ses mains essayèrent de m'atteindre là où il savait pouvoir me faire mal, mais j'avais pris quelques leçons à l'école. Je le fis tourner, le soulevai un peu plus haut.

Mon avant-bras droit était près de sa trachée et j'y allai de toute la force de mes deux bras. Il trébucha sur les pavés et son visage devint bleu.

Je laissai aller et trois ou quatre fois de suite lui abîmai le portrait. J'allais et je venais avec le dos de ma main sur son nez et j'appuyais fort. Puis tout d'un coup je le lâchai. Il s'assit sur le pavé ; son nez coulait, sa figure était de la couleur de la viande saignante et il respirait à grand-peine par la bouche. Ce durèrent être pour lui les dix minutes les plus pénibles de sa vie.

J'étendis le bras, le saisis au collet et le forçai à se mettre debout.

— Arrive ici, Dillinger, allons voir Bradley et tâche de ne pas remettre ça avec ton allure de gangster. Tu ne peux pas arriver à te mettre à la hauteur, mon vieux.

Il marcha devant moi en zigzaguant un petit peu et tenant son mouchoir sale sous le nez.

Il frappa à une porte au bout du couloir, l'ouvrit et entra.

Je le suivis et me trouvai dans une immense pièce meublée avec le plus grand luxe. Près de la fenêtre, il y avait un siège de coin rembourré, fait spécialement pour la pièce; et dans le mur, un coffre-fort noir et chromé. Quelques classeurs, un petit bar et l'habituel bureau énorme, lourd, donnant l'air « grand patron », avec, derrière, la chaise de cuir bien rembourrée.

Un homme regardait par la fenêtre. Il portait une crinière de cheveux gris. Il se retourna. Il pouvait avoir dans les cinquante ans; son visage était beau mais d'une façon assez ténébreuse et lourde. Il avait des yeux gris ardoise peu accueillants.

En le revoyant je me souvins de lui. C'était Jack Bradley. Je ne l'avais vu que deux fois auparavant et il y avait de cela deux ans. Je trouvai qu'il avait beaucoup vieilli depuis notre dernière rencontre.

— Hello! Harmas, me dit-il. (Puis il aperçut Frankie. Son visage se glaça.) Qu'est-ce que vous pensez que vous êtes en train de faire, idiot? hurla-t-il à Frankie. Vous êtes en train de saigner sur mon sacré tapis.

— C'est ma faute, lui dis-je en sortant mes cigarettes et en en choisissant une; votre petit ami m'a rendu nerveux.

Les lèvres de Frankie se crispèrent. Il ne dit que trois mots. L'un d'entre eux était vraiment obscène. Il ne parlait pas fort mais le ton était plein d'amertume.

Bradley s'avança et lui lança brutalement :

— Fous le camp d'ici.

Frankie sortit.

J'allumai ma cigarette, attirai une chaise près de moi avec le pied et m'assis.

Bradley s'avança.

— Il est possible que Frankie ne soit pas costaud, mais moi je le suis, alors vous ferez bien de vous en souvenir.

— Ah! mon Dieu, voilà qui me fait trembler dans ma culotte. Est-ce que je peux aller au coin et me mettre à pleurer?

— Je vous ai prévenu (et Bradley s'assit derrière son bureau); vous devenez vraiment trop curieux, mon cher. Je vous ai fait venir parce que j'ai pensé qu'une petite conversation intime pourrait éclaircir la situation, je vous préviens que vous ferez bien de ne pas raconter cela à votre ami Corridan. Ça serait mauvais pour votre santé.

— Pas besoin de vous en faire pour Corridan. Lui et moi nous sommes franchement brouillés. Alors, quelle mouche vous pique?

— Vous êtes en train de fourrer votre nez dans une histoire qui ne vous regarde pas, me répondit Bradley tranquillement, et je suggère seulement que vous cessiez ce petit jeu. Je vous recommande de partir dans votre pays. Il y a un avion demain matin et ce ne serait pas une mauvaise idée de le prendre.

Je hochai la tête négativement.

— C'est que voilà, j'ai un travail fou à faire dans ce pays-ci, moi. Je suis désolé de ne pouvoir vous rendre service.

Son lourd visage avait rougi légèrement et il tapotait le bureau avec ses doigts. A part cela, il avait assez de calme.

— C'est bon, Harmas, me dit-il en haussant les épaules; si c'est cela votre façon de penser, tant pis. Mais n'oubliez pas toutefois que vous avez été averti.

J'esquissai une grimace.

— Vous pouvez être certain que je n'oublierai

pas, mais vous allez me trouver un peu plus dur à cuire que ne l'a été Madge Kennitt.

Son visage se crispa.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je n'ai jamais entendu parler de Madge Kennitt. Vous pouvez ficher le camp et vous pouvez surtout rester loin d'ici. Mon club vous est fermé à partir d'aujourd'hui. Et souvenez-vous de mon avis; occupez-vous de vos affaires si vous ne voulez pas attraper la maladie.

— Oh! que j'ai peur! dis-je.

Et je le quittai.

CHAPITRE XIII

En revenant du ministère des Travaux publics et de la Reconstruction, où l'on m'avait fourni les éléments de mon troisième article, je rencontrai Corridan.

Il avait un regard sournois et désagréable et les rides de sa bouche étaient sévères.

— Et alors, mon petit chat sauvage, lui dis-je en me mettant au même pas que le sien, vous avez l'air aussi réjoui que la dette publique.

Il eut un grognement et un regard dans ma direction, tout en continuant sa route.

— Jamais je n'ai vu un type pareil. (Il allongeait ses enjambées comme s'il avait hâte de se débarrasser de moi.) Vous êtes un véritable vautour. Lorsqu'il arrive quelque chose ou que ça va de travers, on est sûr de vous voir apparaître sur les lieux.

Comme j'avais d'aussi grandes jambes que lui, je pus assez facilement me maintenir à son côté.

— Bon, qu'est-ce qui ne va pas cette fois-ci? lui dis-je d'un air assez joyeux. Est-ce qu'on a encore fait sauter une cervelle?

— Non, on n'a fait sauter la cervelle de personne, me répondit-il froidement, mais si vous avez absolument envie de le savoir, ce sacré Jules Cole a pris la tangente. Il est passé par la fenêtre de sa cham-

bre et a fichu le camp hier soir, au moment où j'essayais d'entrer chez lui.

— Eh bien! moi, je trouve qu'il n'a pas tort. Non, surtout après ce qui est arrivé à Madge Kennitt. Il a dû penser qu'il pourrait lui arriver la même chose.

— Je voudrais bien qu'au moins vous cessiez de faire du mélo dans toute cette histoire, me jeta-t-il, vous rendez toujours les choses plus tragiques qu'elles ne sont.

— Ma foi, je n'en suis pas tout à fait sûr. (Et je haussai les épaules.) Au fait, est-ce que vous commencez à vous débrouiller dans l'histoire de Jacobi?

— Qu'est-ce que vous savez de cette affaire-là?

— Oh! voilà, j'ai simplement suivi votre carrière extraordinaire sur le chemin de la gloire et de la fortune, lui répondis-je avec désinvolture. Il y a deux mois, votre nom et votre photographie étaient dans tous les journaux à propos de Jacobi. Est-ce que vous avez trouvé les bijoux volés?

Il hocha négativement la tête :

— Il faudra encore du temps avant qu'ils reviennent, fut sa remarque brève. Et puis, qu'est-ce qui vous fait penser à Jacobi?

— J'ai encore consulté mes oracles. J'ai pensé qu'il était tout de même un petit peu bizarre qu'une partie des bijoux dérobés par Jacobi se trouve cachée dans un pot de cold-cream appartenant à Netta. Je me suis demandé aussi pourquoi vous ne m'avez pas dit que cette bague faisait partie d'une affaire aussi sensationnelle.

Il eut un sourire renfrogné.

— Je ne vous raconte pas tout. Vous avez l'air bien capable de trouver la plupart des choses qui vous intéressent par vous-même.

D'un geste impatient, il appela un taxi.

— Est-ce que vous vous êtes jamais demandé si l'affaire Jacobi avait un rapport quelconque avec les assassinats de Netta Scott et de Madge Kennitt?

Telle fut la question que je lui posai au moment où le taxi répondant à son geste s'arrêtait devant lui.

— Je me demande toujours tout, à propos de tous les cas dont je m'occupe, fut sa réponse sèche alors qu'il montait dans la voiture. Au revoir, Harmas. Vous pouvez me confier en toute sécurité le soin de m'occuper de ces choses. Vous ne me croirez pas, sans doute, mais j'en suis tout à fait capable.

— Allons, ceci restera un secret absolu pour nous deux. Il y a pas mal de gens qui n'en croiraient pas un mot si on le leur disait.

Je surveillai son départ et, après une grimace, continuai mon chemin dans la direction du Savoy.

Alors Jules Cole était allé se terrer! « Ça ne m'étonnerait pas du tout, pensai-je, qu'on le trouve quelque part dans un fossé, les pattes en l'air. »

Arrivé au Savoy je demandai s'il y avait du courrier pour moi, ramassai un message de Crystal qui suggérait un apéritif ensemble ce soir même, me donnait un numéro de téléphone et me priaît de l'appeler.

Une fois dans ma chambre, je demandai la communication. Elle me répondit tout de suite.

— Allô! vos amours américaines vous parlent du Savoy. J'ai reçu votre petit mot et je trouve votre idée excellente. Où nous rencontrons-nous et quand?

— Allons, venez donc me chercher chez moi, me dit-elle.

Et elle me donna une adresse à Hertford Street.

Un peu après sept heures, j'arrivai chez elle. Elle habitait au-dessus d'un magasin d'antiquités et lorsque j'eus grimpé l'escalier, couvert d'une moquette rouge, j'atteignis un petit palier qui servait de cuisine. La tête dorée de Crystal apparut dans l'entrebâillement d'une porte toute proche et elle m'envoya un baiser.

— Entrez vite par ici, dit-elle (et son bras nu me montra une autre porte). J'arrive en cinq sec.

— C'est trop long, répondis-je rapidement. Moi, j'entre ici.

Elle ferma la porte vivement et me dit, à travers le panneau, qu'elle n'avait qu'une petite chemise sur le dos et qu'elle ne recevait pas les messieurs aussi peu vêtue.

— Et qui vous a dit que j'étais un monsieur? (Et je me mis à jouer du tambour sur la porte.) C'est avec des erreurs pareilles que les jeunes filles s'attirent des ennuis.

Elle avait fermé à clef et je l'entendais se tordre.

— Voulez-vous aller dans le petit salon et vous tenir comme il faut.

— Ça va, lui dis-je.

Et pénétrant dans la chambre, je m'étais sur le grand canapé. Je trouvais cette pièce charmante. Elle était confortable, gaie, remplie de fleurs. Le genre de pièce dans laquelle un homme et une jeune femme peuvent vraiment devenir très intimes.

Près de moi, sur la table, il y avait une bouteille de whisky, une bouteille de gin, une bouteille de vermouth sec, un siphon et un shaker.

Je préparai deux Martinis, allumai une cigarette et attendis patiemment. Au bout d'un moment, Crystal fit son apparition, vêtue d'un déshabillé écarlate et de mules blanches; son visage avait une expression d'impatience.

— Me voilà, dit-elle en s'asseyant près de moi.

Elle me tapota la main et sourit. Je la trouvai vraiment épatante, lui donnai un Martini et levai mon verre.

— Puissent les courbes de votre silhouette ne jamais devenir rectilignes.

Je bus la moitié de mon Martini et le trouvai vraiment bon.

— Alors, l'histoire de votre père, c'était simplement une bonne farce?

— Non, pas tout à fait. J'ai un père et c'est vrai qu'il empaille des animaux, mais je ne vis plus avec

lui, je ne pouvais plus y arriver et il ne pouvait plus me supporter. Mais je dis toujours à mes amis que je vis avec lui et cela m'évite bien des embêtements.

Elle mit sa tête sur mon épaule et entoura sa taille de mon bras.

— J'avais quelque chose à vous dire d'abord, fis-je. J'ai vu Bradley ce matin. Pour une raison quelconque, j'ai l'honneur de lui déplaire. Il ne veut plus que j'aille au club.

Elle se redressa, les yeux pleins de colère.

— Mais pourquoi?

Je l'attirai de nouveau vers moi et remis sa tête sur mon épaule.

— Il trouve que je suis trop curieux; et moi ça m'est parfaitement égal; alors pourquoi seriez-vous furieuse?

— Je ne sais pas si je vais retourner dans ce club si vous y êtes traité de cette façon, me dit-elle d'une voix pleine de mauvaises intentions. Je ne crois pas que j'aille au club ce soir. J'ai un poulet dans le frigidaire, mangeons-le, voulez-vous, et passons la soirée ensemble.

— Ça sera épatant!

Elle se leva.

— Restez assis là, et surtout ayez l'air très décoratif; je vais m'occuper de notre dîner.

Cela me convenait tout à fait. Je suis très fort pour avoir l'air décoratif. Je remplis mon verre, allumai une cigarette et me laissai choir. C'était vraiment charmant de la voir aller et venir dans la pièce et tout à coup je me dis que ce ne serait pas une mauvaise chose de l'entretenir, rien que pour cela.

— Dites-moi, mon chou, est-ce que vous avez ouvert vos yeux et vos oreilles au club?

— Oui, l'ennui c'est que je ne sais pas du tout ce qu'il faut que j'écoute mais pourtant j'ai quelque chose à vous dire.

Elle s'arrêta de mettre le couvert et me regarda.

— J'étais au club cet après-midi et un drôle de type est venu demander Bradley. Il m'a rappelé un peu le type que j'avais vu avec Netta, celui dont je vous ai parlé, qui avait la Bentley.

— Continuez, fis-je, intéressé.

— Je ne sais pas si c'était le même type, mais il avait la même carrure et il y avait quelque chose de familier dans son allure qui me l'a rappelé. Il était grand, gras et blond. J'ai trouvé qu'il avait un peu l'air d'une tante.

— Est-ce qu'il était tout le temps en train de dodeliner de la tête? Est-ce que vous avez remarqué cela et est-ce qu'il avait les cheveux coupés très court?

Elle fit un signe d'assentiment :

— Mais vous le connaissez?

— On dirait bien que c'est mon vieux copain Jules Cole. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite?

— Eh bien! Bradley est sorti de son bureau, l'a regardé fixement et lui a demandé : « Qu'est-ce que tu peux bien vouloir? » Cet homme a répondu : « Il faut que je te voie, Jack, c'est important. » Bradley a eu l'air désemparé, mais ensuite il a emmené Cole dans son bureau. Naturellement, je n'ai pas entendu ce qui s'est dit là-dedans.

J'écrasai mon mégot et allumai une autre cigarette.

— Réfléchissez bien; est-ce qu'il est arrivé quoi que ce soit après cette visite?

— J'ai vu Frankie entrer dans le bureau de Bradley et ensuite il est ressorti et s'est dirigé vers le garage. Il a parlé à Sam et a dit quelque chose en mentionnant qu'il partait pour la campagne tout de suite. J'ai constaté qu'il était furieux mais je ne peux pas me souvenir d'autre chose aujourd'hui.

— Eh bien! c'est assez, mon petit.

Et j'allai au téléphone, cherchant le numéro de Merryweather dans l'annuaire. Je trouvai son adresse personnelle et l'appelai.

Il répondit lui-même.

— Ici, Harmas. Est-ce que vous pouvez prévenir Littlejohns tout de suite qu'il faut qu'il me recherche un homme qui est en train de se diriger vers Lakeham?

Merryweather m'affirma que c'était possible; sa voix avait un ton surpris. Il demanda que je lui décrive mon homme, et je lui donnai un portrait exact de Jules Cole.

— Il arrivera sans doute dans une vieille quatorze chevaux Standard (et je lui donnai le numéro de la voiture). Dites à Littlejohns de ne pas le perdre de vue, même si ça l'oblige à laisser tomber Mme Brambee. Cole est un homme très important. Je pense qu'il ira loger chez Mme Brambee, d'ailleurs. Est-ce que vous pouvez faire cette commission tout de suite?

Merryweather promit d'appeler Littlejohns tout de suite et raccrocha.

Crystal écouta toute cette conversation les yeux écarquillés d'intérêt.

— Vous savez, cela me fait frissonner, rien que d'entendre votre voix lorsque vous devenez un vrai homme d'affaires, me dit-elle.

J'eus tout à coup une idée :

— Dites-moi, ma chérie, n'avez-vous jamais rencontré au club un type qui s'appelait Jacobi?

Elle hocha négativement la tête.

— Vous voulez dire celui qu'on a assassiné? Non, je ne le connaissais pas mais je connaissais bien sa femme, Selma. C'était une des filles du club avant qu'elle se marie avec lui. C'était une chic fille et elle était folle de son Georges. Je ne l'ai pas revue, elle, depuis qu'il a été assassiné. Je ne sais pas où elle habite. J'aurais voulu la revoir parce que je sais qu'elle a dû être terriblement malheureuse en perdant Georges; mais pourtant je crois que ça n'était pas une grosse perte, à ce qu'on dit.

« Selma Jacobi, me dis-je en réfléchissant; mais

peut-être qu'elle aussi fait partie de mon jeu de patience. »

Crystal referma plus étroitement ses bras autour de mon cou.

— Est-ce que nous ne pourrions pas oublier tout cela pendant un petit moment, demanda-t-elle en suppliant. Je n'ai pas l'impression que vous vous souciez de moi, pas du tout. Tout ce qui vous intéresse, c'est votre affreuse histoire de jeu de patience. C'est odieux!

— Mais non, ce n'est pas tout ce qui m'intéresse.

— Alors, ne pourrions-nous pas, en ce moment, là tout de suite, nous distraire un petit peu? me demanda-t-elle en appuyant ses lèvres sur les miennes.

Et nous primes le temps de nous distraire.

CHAPITRE XIV

Ils m'attendaient à la sortie de l'appartement de Crystal. Après tout, je n'avais pas lieu d'être surpris. J'aurais dû m'en douter à la suite de l'avertissement de Bradley. Mais les deux heures affolantes que je venais de passer avec Crystal m'avaient abruti et je m'étais engagé dans la rue sombre sans le moindre pressentiment de ce qui m'attendait.

Cela arriva si rapidement que j'eus à peine le temps de pousser un cri étranglé avant de recevoir un coup formidable sur la tête et de tourner de l'œil.

Lorsque je revins à moi, j'étais sur le plancher d'une voiture qui marchait à toute allure, avec sur la tête et les épaules une couverture puante; par-dessus la couverture, les deux pieds pesants d'un inconnu écrasaient ma poitrine. J'avais très mal à la tête et je courais le risque d'être étouffé par la couverture.

Je restai immobile en essayant de me souvenir de ce qui m'était arrivé. Sans doute j'avais là un échantillon des idées de Bradley sur la façon de me faire comprendre qu'il ne fallait pas mettre mon nez dans ses affaires.

Je n'étais pas du tout à mon aise et me demandais où l'on m'emmenait et si on allait me couper la gorge. Très prudemment je remuai les mains. J'étais

libre et mes jambes n'étaient pas attachées non plus. Il y avait des chances pour que celui qui m'avait tapé sur le crâne ait sous-estimé l'épaisseur de mon châssis.

Les deux pieds se soulevèrent puis se rabattirent lourdement sur moi.

Une voix dit :

— Tranquille, hein!

— Faut espérer qu'tu l'as pas trop esquiné, Jo, répondit une autre voix.

— Compte sur moi; c'est tout juste si j'y ai caressé la tête avec mon poing.

— Y'sentira mieux quand j'y aurai tiré un peu les oreilles, va.

Je fis une grimace. Je dois avouer que le plaisir qui consiste à avoir les oreilles tirées ne fait pas partie de mes passe-temps favoris.

— C'est-y pas qu'on d'vrait être arrivés, redemanda la seconde voix. Dis-donc, Bébert, c'est-y encore loin?

— Ça va, on y est, répondit la première voix. Tu crois que c'est pas suffisant, toi?

— Mais oui, ça colle.

La voiture ralentit, puis nous entraîna en cahotant sur une mauvaise route avant de s'arrêter.

— C't un p'tit coin tranquille, sans mecs pour nous enquiquiner, affirma Bébert.

Je me dis qu'il y en avait trois. Allons, trois valaient mieux que quatre. Je restais toujours aussi immobile en attendant les événements.

Des godillots me piétinèrent; les portières de la voiture furent ouvertes; j'entendis des pas crisser sur le gravier.

— Tirez-le d'là et attention qu'in' s'défile pas, déclara Bébert. Amène-toi, Jo, tu vas le manipuler. Aidez-moi, on va s'planquer là au cas où il tâcherait d'faire le rigolo.

— Non, mais c'est ben c'que j'espère, répondit

le dénommé Jo. Moi j'aime pas flanquer la tripotée à un type qu'a pas de défense.

Je commençais à avoir une réelle affection pour le dénommé Jo.

Les deux autres s'esclaffèrent.

— Non, mais elle est bonne, celle-là, ricana Bébert. Moi j'fais pas tellement le difficile et puis Teddy non plus. Tu crois pas, toi Teddy?

— Ah! si, je m'réjouis à l'idée d'lui foutre une raclée à ce salopard. (La voix de Ted était joyeuse.) C'est qu'je m'suis pas encore exercé depuis au moins deux s'maines.

Les mains saisirent mes chevilles, mon corps fut traîné hors de la voiture. Mes épaules heurtèrent le marchepied mais je parvins à dégager ma tête tandis qu'on me déposait brutalement sur le sol. Je restai toujours immobile, attendant patiemment qu'on dégageât la couverture.

— Non, mais t'es certain qu'tu l'as pas trop amoché? C'est qu'il est ben tranquille, remarqua Teddy.

— T'en fais pas, va, ça durera pas longtemps mon pote, lui fit Jo. Attends un peu que j'voye.

La couverture fut écartée, je sentis sur mon visage passer l'air frais de la nuit. Avec la plus grande prudence je regardai autour de moi à travers mes yeux mi-clos. Je pouvais distinguer trois silhouettes massives qui me contemplaient et, tout au-dessus, les étoiles et le ciel sombre; tout autour, des arbres et des buissons. Il me sembla avoir été transporté sur une espèce de terrain vague.

— Teddy, t'as donc pas du feu, qu'on le voye un peu, quoi, grommela Jo en se penchant sur moi.

Les muscles tendus, j'attendais.

La petite lumière clignotante d'une allumette éclaira pour moi les traits épais et le nez écrasé de Jo. Il m'avait l'air d'un boxeur professionnel. Il avait la frimousse dont on rêve après un dîner à la langouste. Il se mit à genoux à côté de moi, m'attrapa

le menton entre des doigts qui avaient l'air d'acier. Je n'eus pas le courage d'attendre plus longtemps. Rejetant mes genoux en arrière, et me tortillant de côté, je lui décochai avec mes pieds, un bon coup qu'il attrapa en pleine poitrine. J'avais l'impression d'avoir donné un coup de pied à un mur de briques.

Un rigissement de colère et de surprise et il recula. Je me retournai puis me mis à quatre pattes.

Une autre forme massive se dirigea vers moi.

Il sauta en l'air et retomba les pieds en premier, cette vieille astuce spectaculaire du boxeur, qui a l'air si facile à exécuter mais qui ne l'est pas du tout en réalité.

J'eus une fraction de seconde pour m'écarter. J'y arrivai et lui flanquai un « punch » furieux dans la tête et l'envoyai s'étaler les quatre fers en l'air à quinze centimètres de moi.

Enfin debout; le troisième arrivait tête baissée dans ma direction. Il m'atteignit à l'épaule avec un swing du bras qui me fit tituber en arrière. Je repris mon équilibre, lui décochai un direct avec toute la force dont j'étais capable.

Je ne m'attardai pas à contempler le résultat de cette manœuvre mais pris mes jambes à mon cou et m'enfuis dans l'herbe épaisse.

Ce terrain vague était plat comme une crêpe et il semblait qu'il s'étendît sur une longueur de plusieurs kilomètres. A part quelques buissons et un arbre çà et là, il n'y avait aucune cachette, aucun fourré. Il me sembla que ma seule chance de leur échapper était de courir et de courir sans arrêt. Je partis, les coudes au corps et piquai un cent mètres dans la prairie avec l'espoir d'être mieux entraîné que mes trois adversaires.

Des hurlements sauvages et des jurons me suivirent puis ce fut le silence. Je continuai à courir jusqu'au moment où j'entendis la voiture démarrer et je jetai un coup d'œil derrière moi.

Ils n'avaient pas du tout l'intention de me courir

après. Ils aimaient beaucoup mieux la prendre à la bonne.

Ils venaient à ma poursuite en voiture. Malgré l'épaisseur de l'herbe, il était tout à fait possible de faire le parcours en auto. Je compris alors qu'en moins de deux minutes ils m'auraient dépassé.

La voiture n'était plus qu'à quelques mètres de moi. Jo et Teddy étaient accrochés aux portières, debout sur les marchepieds. Dès qu'ils furent à ma hauteur ils sautèrent et se rapprochèrent de moi. J'évitai Jo en courant dans la direction opposée. Ted me suivit en courant; je ralentis, le laissai arriver, puis me mis à quatre pattes. Ses genoux s'enfoncèrent dans mon côté et il tomba la tête la première dans l'herbe. Avant que Jo ne m'eût atteint, j'étais déjà reparti, mais cette fois-là, ce fut Bébert qui avait manœuvré la voiture de telle façon que j'étais pris en sandwich entre la voiture et Jo.

Je fis le tonneau en attendant Jo qui m'arriva dessus en jurant et en gesticulant. Je fis un plongeon sous ses bras, me redressai et lui envoyai un de ces coups sur le bout du nez qui le fit bouler. Mais je ne pouvais pas espérer continuer très longtemps ce petit jeu de cache-cache. Ils finiraient bien par m'attraper et à ce moment-là, je me trouverais tellement hors d'haleine que je serais entièrement à leur merci.

Il y avait un gros arbre à quelques mètres de là, ce qui me fit prendre une décision. Je fis un détour en passant près de Bébert, qui arrivait pesamment vers moi et courus vers l'arbre, m'adossai contre lui et attendis mes adversaires de pied ferme.

Cela me donna le temps d'examiner le terrain tout autour de moi. Pas une maison, pas un bâtiment en vue et pas un phare d'auto indiquant une route nationale. Cet endroit était aussi désolé et désert qu'un coin des Landes.

Les trois hommes se distribuèrent la besogne, avancèrent vers moi et s'arrêtèrent tout-autour.

Tandis que je les examinai, je pensai aux gladiateurs mourants et trouvai leur sort enviable comparé au mien.

Je levai les poings afin de leur montrer que la besogne ne leur serait pas facile et je les attendis.

A ma droite et à ma gauche se trouvaient Bébert et Teddy. Jo était au milieu.

— Alors, le copain, annonça Jo en se rapprochant. On va te flanquer une tripotée et puis après ça tu vas les mettre, hein. Tu vas quitter le pays et si tu ne te tailles pas, eh ben! on t'ramassera encore une fois et on t'flanquera une autre tripotée. T'as compris? Et puis après, mon vieux, on continuera à t'flanquer des tripotées jusqu'à c'que tu les mettes. Tu vois le coup, hein?

— Je crois avoir compris ce dont il s'agit, lui répondis-je en les surveillant tous les trois de très près. Il ne faudra pas m'en vouloir, mes amis, si je vous fais un peu mal. Je n'ai pas l'habitude de me battre avec des types qui n'ont ni mon poids ni ma force. C'est tout à fait contre mes principes.

Jo s'esclaffa à pleins poumons :

— Ah ben! elle est bonne, celle-là. T'en fais pas, mon vieux pote, on a l'habitude de soigner le boulot, nous trois. Tu peux bien être sûr que c'est toi qui vas le sentir passer.

J'eus l'impression désagréable qu'il allait probablement avoir raison.

— Allez, colle-lui-en une bonne, va, mon Jo, conseilla vivement Teddy. Quand t'auras fini, eh ben! j'm'y mettrai.

— Ben y aura pas grand-chose d'reste pour toi quand j'aurai fini, mon vieux, dit Jo en préparant ses poings.

— Oh! va, j'suis pas difficile, répondit Teddy. Enfin laisse-m'en un petit peu, quoi, de quoi m'distraire.

Jo fonça, tête basse, comme un boulet, les lèvres épaisses dégageant ses dents. Il avait l'air aussi

séduisant qu'un gorille, et deux fois plus dangereux.

Je l'attendis à l'ombre de l'arbre, heureux d'avoir la lune derrière moi.

Il arrivait, ses grands pieds traînant sur l'herbe en faisant un petit bruit sifflant. Il me connaissait mal et ne savait pas ce que j'allais lui faire subir. Aussi ne voulait-il pas courir de risque.

— Ben non, mais n'y mets pas toute la nuit, lui demanda impatiemment Teddy, moi j'ai envie de rentrer chez moi, si toi tu veux rester dehors.

— Mais laisse-le donc, faut pas le presser, lui conseillai-je en me mettant soudain à agiter les bras et en me dirigeant vers Jo qui jura, recula, puis balança son poing gauche dans la direction de ma tête. J'évitai le punch, l'attrapai aux côtes et lui envoyai un coup droit dans la mâchoire. Il recula en grognant et revint sur moi.

Un direct siffla au-dessus de ma tête, un gauche me frôla l'oreille. J'arrivai à décocher un droit qui lui prit la gorge et le fit sauter avant de l'étendre à plat sur le dos.

J'assouplis mes jointures, reculai jusqu'à l'arbre et jetant un coup d'œil à Ted :

— C'est toi le prochain, mon petit et puis tu sais, je les traite tous comme ça; y a pas de chouchou avec moi et encore on n'a pas à attendre.

Teddy et Bébert contemplaient Jo d'un air ahuri; tout à coup, ils se précipitèrent sur moi.

Je me disais qu'au moins j'avais amoché un des salauds et j'en profitai pour flanquer un direct sur le nez de Bébert tandis que je ramassais un punch venant de Teddy, sur le côté de la tête, qui faillit me décrocher la mâchoire.

Bébert se jeta sur moi en ricanant méchamment, ses grands poings me labourant le corps. C'était un fortiche. J'eus l'impression qu'un des ponts suspendus de la Tamise s'effondrait sur moi. Je l'évitai, pris sa mesure et lui fichai une paire de gauches dans sa bouille aussi plate que laide.

Ted arriva, me décocha un droit auquel je répondis par un gauche. Puis tout d'un coup je vis trente-six chandelles et sentis que je perdais pied.

Je revins à moi un petit moment après. J'étais sur l'herbe; quelqu'un me bourrait de coups aussi durement que possible. Je roulai sur moi-même pour me dégager, essayai de me relever mais un autre coup de pied me remit par terre.

J'entendis Jo gueuler furieusement :

— Non, mais laisse-moi y fiche un ramponneau.

J'eus le temps de l'apercevoir se précipiter sur moi, faire un bond. J'arrivai à me dégager sur le côté et à lui attraper la cheville. Il essaya de tirer mais je tenais bon. Je lui tordis le pied en appuyant de toute ma force. J'eus la satisfaction d'entendre un de ses os craquer, puis Jo hurla de douleur et un poing qui ressemblait à un bloc d'acier m'écrasa le menton. J'eus l'impression que je sautais en l'air puis je m'effondrai sur l'herbe épaisse avec un choc sourd qui me coupa la respiration.

J'en étais à un point tel que, à moitié furieux de rage, je pus à grand-peine me relever mais n'eus pas l'énergie voulue pour me tenir debout. Je retombai en avant, à quatre pattes; un poids énorme me fit affaler de nouveau. J'eus conscience de ce qui suivit, mais je ne pouvais plus rien pour arrêter cette avalanche. J'étais désormais incapable de me défendre.

Deux d'entre eux me battaient de façon systématique : l'un me tirant par les pieds me maintenait droit tandis que l'autre me flanquait des coups sur le visage et la poitrine avec ses poings fermés. Ils m'avaient transformé en mannequin de boxe; quand l'un d'entre eux en avait assez, un autre prenait la suite. J'eus l'impression que cela dura pas mal de temps. Je n'avais rien de mieux à faire qu'à encaisser. Et j'encaissais.

Ils se fatiguèrent de leur propre jeu. Ils me laissèrent couché sur le dos; du sang coulait de mes

yeux, mon corps était roué de coups. Je ne sentais pas la douleur à proprement parler : cela viendrait après. A ce moment-là, j'aperçus la lune à travers mes yeux gonflés; j'entendais ce qui se passait, avec l'impression que les sons me parvenaient à travers un épais brouillard.

J'étais encore à demi fou de rage et pendant quelques minutes je parvins à me maintenir debout. Je chancelai comme un ivrogne, puis retombai de nouveau; mes mains se refermèrent sur un gros silex; cela me donna un petit peu de ressort.

Rampant à quatre pattes, étreignant mon silex, dont je sentais les pointes effilées me pénétrer les doigts, je tâtonnai jusqu'au moment où j'aperçus les trois hommes à quelques mètres de moi.

Teddy et Bébert étaient en train de soigner la cheville de Jo. J'éprouvai une véritable volupté à l'entendre jurer tandis que ses camarades tâtaient le membre gonflé de leurs doigts épais et sans douceur.

Péniblement je me tins debout, trébuchai en arrière, repris tant bien que mal mon équilibre, puis partis dans leur direction. Cela me prit un petit moment car j'avais l'impression de marcher dans un vent de tempête. Teddy m'entendit, alors que j'étais à quelques pas de lui et se retourna.

— Non, mais sans blague, s'exclama-t-il, ah ben! j'y casserai mon poing sur sa sale gueule c'te fois-ci. Non mais, vous allez voir ce que vous allez voir!

Je me rendis compte qu'il m'était impossible d'aller plus loin; aussi l'attendis-je patiemment. Il arriva en sautillant, son bras droit en position. Bébert et Jo avaient tourné la tête pour jouir du spectacle. Bébert avait un rictus mauvais et Jo me couvrait d'injures.

Ted s'installa en face de moi, les jambes écartées.

— Alors, mon pote, je vais te montrer c'te fois comment j'ai réglé le compte du p'tit Ernest au premier round. Si l'direct qu'tu vas recevoir ne sépare

pas ta tête de salaud de ton cou, ben alors j'veux ben qu'on m'la coupe.

Je réunis tout ce qui me restait de forces et je lui jetai le silex au visage au moment où il commença à remuer la main droite.

Le silex l'atteignit à deux centimètres à peu près en-dessous de l'œil droit et lui ouvrit la joue jusqu'à l'os.

Il eut un hurlement de surprise, recula, trébucha et s'étala. Sa joue saignait dans l'herbe.

Vraiment, c'était à peu près tout ce que je pouvais faire. J'avais brisé la cheville de Jo et fait à Teddy une estafilade dont il porterait la cicatrice toute sa vie. C'était vraiment malheureux que je ne puisse pas gratifier Bébert de quelque chose de plus, mais je n'avais absolument plus de courage et ne pouvais rester debout une seconde de plus. Je fis péniblement quelques pas en avant tandis que Bébert lâchait un juron éclatant et je le vis se précipiter dans ma direction. Son punch m'atteignit à la mâchoire et je tombai dans les pommes.

CHAPITRE XV

J'entendis la voix de Crystal.

— Ça peut vous paraître bizarre que j'aie épousé une telle chiffe, mais croyez-moi, il n'a pas toujours eu cet aspect-là. La première fois que nous nous sommes rencontrés, il était presque beau, ma foi.

J'ouvris les yeux pour m'apercevoir que j'avais du mal à distinguer quoi que ce soit, et fixai le plafond. Une odeur de fleurs et d'antiseptique flottait dans la pièce. J'avais l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur, mais je me sentais très à l'aise dans mon lit.

Une voix de femme répliquait :

— Vous pouvez rester un petit instant avec lui, Mme Harmas. Il devrait revenir à lui d'un instant à l'autre; mais je vous en supplie, ne l'énervez pas.

Crystal lui affirma avec désinvolture :

— Oh! nous sommes un vieux ménage maintenant. Il ne s'énerve plus quand il me voit, allez. C'est bien ma déveine.

Une porte se ferma et Crystal, qui avait un chic fou dans sa robe à carreaux bleus et blancs, avec un turban blanc, arriva dans mon champ de vision. Elle rapprocha une chaise et s'apprêta à déposer son sac sur la table de nuit.

Je fis un mouvement pour l'attraper et la pinçai. Elle eut un petit cri aigu, bondit et se retourna.

— J'ai repris conscience, lui annonçai-je.

— Oh! mon chou, vous m'en avez fait, une peur, s'écria-t-elle (et, à la dérobée, elle se mit à frotter l'endroit où je l'avais pincée). Vraiment, vous ne devriez pas faire des choses pareilles. C'est tout ce qu'il y a de plus grossier.

Elle me prit la main, la caressa et me regarda avec des yeux pleins d'adoration.

— Je me suis fait tant de souci à votre sujet, mon amour. Vous ne pouvez pas vous en faire une idée. J'en devenais folle.

— Eh bien! cela fait deux fous, lui répondis-je en lui serrant la main. J'étais absolument affolé, moi aussi.

— Oh! Stephane, j'ai vraiment l'impression que je vous aime, m'affirma-t-elle en se mettant à genoux près du lit et en frottant sa joue contre ma main. Mais qu'est-ce qui est arrivé à votre pauvre figure, mon chéri?

Et elle essaya de refouler les larmes qui l'aveuglaient.

Je me débattis dans mon lit, fis la grimace car je ressentis une douleur terrible et j'essayai de voir ce qu'il y avait dans la pièce. Il m'apparut évident que j'étais dans une chambre d'hôpital. Je me recouchai avec un grognement écœuré.

— Mais, comment suis-je arrivé ici et comment m'avez-vous trouvé?

— Allons, ne vous énervez pas, mon chéri, me dit-elle en tapotant mon oreiller. C'est un homme rempli de bonté et de bonnes intentions qui m'a téléphoné. Il vous a trouvé dans les terrains vagues de Wimbledon, a découvert mon numéro de téléphone dans votre portefeuille, m'a appelée, a fait venir une ambulance et vous voilà. Mais dites-moi, s'il vous plaît, Stephane, ce qui vous est arrivé. Qui donc a pu vous mettre dans cet état?

Avec de grandes précautions, je passai les doigts sur mon visage et répondis en grimaçant :

— Je me suis battu. Il y a des salauds qui m'ont cherché querelle et voilà ce qu'il en résulte.

— Mais pourquoi vous auraient-ils cherché querelle? me demanda-t-elle les yeux écarquillés. Un si charmant garçon! Est-ce que vous leur avez dit quelque chose qui les a contrariés?

— C'est sans doute ce qui m'est arrivé. (Je me dis que cela ne serait pas rassurant pour elle si elle savait que Bradley était l'auteur de toute cette histoire.) Mais qu'est-ce que vous étiez en train de raconter? Il me semble que vous parliez de Mme Harmas?

Elle eut l'air gênée.

— Oh! mon chéri, est-ce que vous m'avez entendu? Voilà, c'était la seule façon de pouvoir être admise à vous rendre visite. J'espère, mon amour, que cela ne vous contrarie pas. Nous pouvons toujours divorcer dès que vous irez mieux, n'est-ce pas?

Je lui caressai la main, essayant de sourire, mais j'avais encore les muscles trop contractés.

— C'est O.K. en ce qui me concerne et, bien entendu, si j'étais de l'espèce dont on fait les maris, je ne pourrais imaginer personne de plus agréable à épouser que vous; à condition, bien sûr, que je sois de l'espèce dont on fait les maris.

Elle hocha la tête et eut une expression amère.

— Cela me porte un coup fatal — si j'étais de l'espèce dont on fait les maris! — Mais peut-être qu'il faudra que vous m'épousiez.

— Ne nous laissons pas envahir par les contingences, répondis-je vivement. Dites-moi plutôt, depuis combien de temps je suis ici.

— Il y a deux jours.

Je remuai les jambes puis les bras. Après une première sensation de douleur, je me rendis compte qu'il m'était possible de me mouvoir assez facilement.

— Eh bien! je n'ai pas l'intention de rester ici

plus longtemps. Il faut que je me lève et que je sorte d'ici.

— Mais pas du tout, il n'en est pas question, me déclara Crystal avec la plus grande fermeté. Il n'est pas question que vous vous leviez avant d'être parfaitement remis.

— Ça va, O.K., c'est encore un argument que nous pourrons utiliser quand nous serons à court de sujets de conversation, lui répondis-je. Est-ce que la police est au courant de ce qui m'est arrivé?

Elle hocha la tête.

— Je le crains fort, vous comprenez, l'hôpital a annoncé votre arrivée et depuis que vous êtes là un énorme flic est resté assis près de votre lit. Pour une fois je l'ai persuadé qu'il vaudrait mieux attendre un moment dans le couloir. C'est là qu'il se trouve maintenant.

— Je présume qu'il attend que je lui fasse une déclaration, lui dis-je. Eh bien, il vaudrait peut-être mieux que vous le fassiez entrer. Nous ne pouvons pas faire attendre ces messieurs de la justice, n'est-ce pas?

Elle eut l'air embarrassé.

— C'est qu'il m'ennuie, je n'ai pas l'impression qu'il croit à la légitimité de notre mariage.

— Eh bien! ça prouve que c'est un bon flic, mais ne vous en faites pas, je vais le convaincre. Dites-lui de venir, mon chou, et restez ici. Cela me fait du bien de vous voir.

— Vraiment? (Et son visage s'éclaira.) J'en suis ravie, je commençais à me dire que j'avais sur vous une mauvaise influence.

Elle se pencha vers moi et m'embrassa affectueusement.

Je la caressai.

— Appelez le flic, mon chéri, sinon je vous forcerai à venir partager mon lit.

— Mais c'est que vous n'auriez pas besoin de

me forcer, vous savez, me répondit-elle en se dirigeant vers la porte.

J'entendis des voix d'hommes puis Corridan fit son entrée, suivi de Crystal qui paraissait effrayée.

— Je ne lui ai pas dit d'entrer, lui, m'affirma-t-elle vivement. Il était dehors avec l'autre type.

Corridan s'approcha et resta un moment à me contempler. Un petit sourire fat éclaira son visage sombre. C'était la première fois que je lui voyais un air vraiment heureux.

— Eh bien! eh bien! me dit-il en se frottant les mains. On peut dire que vous êtes dans un joli état. Ils vous ont bien arrangé, n'est-ce pas!

Ma seule réponse fut un grognement à son adresse.

— Mais qu'est-ce que vous voulez, vous? lui demandai-je d'un ton irrité. Vous êtes bien la dernière personne que j'aie envie de voir, par exemple.

Il approcha une chaise du lit, s'assit et me regarda d'un air absolument épanoui.

— On m'a appris la nouvelle et je n'ai pas pu résister au plaisir de venir me rassasier du spectacle. Vous êtes venu assez souvent sur les lieux lorsque j'ai eu des ennuis, espèce de vautour; c'est à mon tour, maintenant.

Il débordait littéralement de joie et de bienveillance.

— Qui est cette jeune femme?

Crystal me fit des signes désespérés derrière son dos mais je feignis de ne pas les voir.

— C'est ma cousine issue de germain; peut-être que c'est ma cousine au troisième degré, au fond je ne me suis jamais particulièrement attaché à l'étude de cette question. Crystal, ma chère, ce colosse, c'est l'inspecteur Corridan. Il s'occupe à Scotland Yard et vous voyez ce que je veux dire par le mot « s'occuper ».

Le sourire réjoui de Corridan s'affaiblit légèrement.

Corridan se pencha vers moi :

— Allons, trêve de bêtises. Qu'est-ce qui vous est arrivé, qui vous a attaqué?

J'eus un sourire et penchai la tête :

— J'ai fait une plaisanterie à un petit nain, et ma foi, il a perdu patience.

Sur ce, je refermai les yeux.

Crystal se mit à renifler et toussa comme pour s'éclaircir la voix. Corridan parut très contrarié.

— Ecoutez-moi bien, Harmas. Voilà un genre de sport qui a assez duré. Vous avez causé beaucoup d'ennuis et nous avons besoin de savoir ce qui se cache là-dessous.

— Mais je vous ai dit, repris-je patiemment, ce qu'il en était; du moins, c'est mon histoire et je m'y tiens. Je n'ai aucune plainte à déposer. Je suis prêt à payer la note de l'hôpital. Je ne vois vraiment pas pourquoi tout un troupeau de godillots ferrés viendrait s'installer ici pour savoir une chose ou une autre.

Corridan se mit à haleter et à remuer sur sa chaise.

— On vous a attaqué, expliqua-t-il; c'est du ressort de la police. Il est de votre devoir de déposer une plainte.

— Ce n'est certainement pas moi qui vais fournir du boulot à la police, répondis-je d'un ton désagréable. J'ai mis le nez dehors et j'ai attrapé ce qui m'était destiné. C'est une question personnelle et je ne veux pas que vous ou vos copains mettiez le nez dans mes affaires. Alors, n'y pensez plus.

Pendant un moment Corridan m'examina avec soin, puis haussa les épaules.

— C'est bon; si vous êtes encore atteint de la « débrouillardise », inutile d'ajouter autre chose à ce que je vous ai déjà dit. Si vous ne déposez pas plainte, cela me libère en ce qui vous concerne.

Il recula sa chaise et se leva.

— Je crois vous avoir déjà averti et vous l'avoir répété : « N'y mettez pas votre nez. » C'est bien

compris, n'est-ce pas? Il me paraît que d'autres personnes sont en train d'essayer de vous convaincre, elles aussi. En tout cas, si cette affaire a un rapport quelconque avec l'assassinat Kennitt, vous devez me dire qui vous a attaqué ou bien tant pis, vous aurez à subir les conséquences de votre silence.

— J'en subirai les conséquences, répondis-je d'un ton très dégagé.

Corridan eut un grognement.

— Est-ce que cette histoire a quelque chose à voir avec l'assassinat de Kennitt, oui ou non?

— Je n'en ai pas la moindre idée; les salauds qui m'ont passé à tabac se sont bien gardés de me laisser leur nom et leur adresse.

— Tiens, tiens, ce sont des salauds, maintenant.

— C'est exact. Je blaguais en vous parlant de mon petit nain. Vous me connaissez. Je suis un dur à cuire. Et il faut autre chose qu'un nain pour me flanquer une tripotée. Ces types-là étaient à peu près deux fois aussi forts que Joe Louis. Il y en avait douze; ils me sont tous tombés dessus et je me suis débattu deux ou trois heures durant; et je leur en ai fait voir! J'en ai fichu huit par terre, ils demandaient grâce. Je vous assure qu'ils n'en pouvaient plus. Les quatre autres sont continué à m'attaquer et j'ai continué à leur flanquer des volées. Vraiment le siège de Stalingrad n'était rien en comparaison de cette bataille-là. En fin de compte...

Je m'arrêtai, car Corridan à ce moment-là, me regardant d'un air sombre, quittait la pièce furibond...

Crystal se précipita vers moi :

— Oh! vous n'auriez pas dû le contrarier. Il pourrait vous attirer des ennuis.

Elle avait l'air horriblement choquée.

Je tendis la main et l'attirai vers moi.

— Cela ne m'inquiète pas le moins du monde, mon petit chou. Ce ballot-là n'est pas dangereux, il est même assez idiot.

— Je vous assure qu'il ne me plaît pas.

Et Crystal posa sa tête sur mon épaule. Elle me fit mal, mais vraiment cela en valait la peine.

— Je n'aime pas du tout la façon dont il me traite.

— Mais comment vous traite-t-il?

— Sa voix, vous savez, quelque chose qu'une fille ne peut expliquer à quelqu'un d'autre que sa mère, me répondit-elle.

Quelques minutes après une infirmière entra. Crystal l'avait entendue venir, elle était près de la fenêtre, essayant de ne pas avoir l'air décoiffée et n'y arrivant pas tout à fait. L'infirmière la renvoya, puis me prit le pouls et tamponna mes contusions avec une mixture et m'ordonna de dormir. Chose bizarre, je n'eus pas besoin qu'elle me le dise deux fois et je ne me réveillai pas avant la tombée de la nuit. Je me sentais mieux, me levai et, tout roide, je traversai la pièce jusqu'à la glace pendue au mur et procédai à l'examen de mes traits, ce qui me fit éprouver des sentiments très divers.

Certainement je paraissais dans état bien pire que celui où je me trouvais réellement. J'avais les deux yeux pochés, le bout de mon nez était rouge et tuméfié; deux contusions blafardes apparaissaient sur mes pommettes et mon oreille droite était enflée. La poitrine et les bras étaient noirs de contusions. Ces trois cochons-là m'avaient certainement bien sonné.

Je revins vers mon lit, m'étendis et me convainquis qu'il n'était pas encore temps de m'en faire pour quoi que ce soit. Dans un jour ou deux je serais prêt à affronter Bradley. J'allais réserver une bonne surprise à ce vieux salaud.

J'entendis des pas, suivis d'un coup à la porte. Je répondis plein d'espoir : « entrez », et m'accoudai sur mon oreiller. La porte s'ouvrit et un petit homme à l'air triste entra dans la pièce. Eberlué, je

le regardai, n'en croyant pas mes yeux. C'était Henri Littlejohns.

— Bon Dieu de bonsoir, m'écriai-je en me dressant complètement cette fois-là. Mais qu'est-ce qui vous amène ici?

— Bonsoir, monsieur Harmas, me dit-il de sa voix triste.

Il regarda autour de lui afin de trouver où déposer son chapeau melon, le mit sur la commode et s'avança dans la pièce.

— Je suis désolé de vous trouver dans un état pareil, monsieur, me dit-il. (On voyait qu'il était absolument effrayé par mon apparence.) J'espère que vous vous remettrez sans trop de difficulté.

— Ne vous en faites pas pour tout cela, fis-je impatientement. Je me sens en parfait état. Asseyez-vous, faites comme chez vous. Mais je vous croyais à Lakeham.

— Mais j'y étais, monsieur, me dit-il en approchant une chaise et en s'asseyant.

Il remonta son pantalon afin d'éviter qu'il ne fasse un pli au genou et remua nerveusement les pieds.

— J'y étais jusqu'à cet après-midi.

Je vis bien qu'il n'était pas à son aise et je lui offris une cigarette.

— Non merci, monsieur, me dit-il en secouant la tête, je ne fume pas.

Il me contemplait d'un regard malheureux en mâchonnant sa moustache.

— Vous avez quelque chose à me dire? lui demandai-je curieux de savoir ce qu'il allait m'apprendre.

— Non, pas tout à fait, monsieur, me dit-il en tapotant ses genoux. Je ne pense pas que vous ayez entendu parler de M. Merryweather, n'est-ce pas?

— Non. M. Merryweather ne m'a encore rien appris, fis-je d'un ton inquiet. Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas?

Littlejohns caressa sa chevelure grisonnante et sembla prendre conscience de lui-même.

— Le fait est, monsieur, que M. Merryweather a décidé de ne plus s'occuper de votre affaire.

— Pourquoi diable a-t-il fait cela et dans quel but? dis-je en me redressant tout à coup sur mon lit et en le regrettant immédiatement.

— Voyez-vous, monsieur, M. Merryweather n'a jamais estimé que cette enquête répondît à notre genre de travail habituel. Evidemment l'aspect monétaire de votre cas l'avait intéressé, voyons, on pourrait même dire l'avait tenté, mais maintenant il a été menacé personnellement, eh bien! il pense qu'il ne servirait pas une cause vraiment utile en poursuivant cette enquête.

Je dressai l'oreille :

— Menacé?

Littlejohns eut un hochement de tête plein de componction :

— D'après ce que j'ai compris, il a reçu hier la visite de deux hommes; c'étaient des types du milieu, et ils lui ont fait comprendre que s'il n'arrêtait pas immédiatement le travail entrepris pour votre compte, ils lui feraient son affaire et je crois que c'est bien la phrase qu'ils ont employée.

J'allumai une cigarette et me mis à grommeler. Il me semblait bien que Bradley avait mis les bouchées doubles.

— Vous voulez dire que Merryweather a permis à ces deux types de lui fiche la frousse?

— C'est que c'étaient des types particulièrement peu recommandables, répondit rapidement Littlejohns comme s'il voulait excuser le manque de courage de son patron. Ils lui ont bouleversé son bureau, ils ont déclaré qu'ils vous avaient passé à tabac et qu'ils allaient en faire autant de Merryweather. Ce n'est pas exactement un jeune homme et il faut qu'il songe à sa femme. Je ne peux pas dire que je lui en veuille d'avoir renoncé à l'affaire

et j'espère, monsieur, que vous partagerez ce point de vue.

Il avait l'air tellement solennel que j'éclatai de rire.

— Allons, ça va, lui dis-je (et je me rejetai sur mon oreiller en faisant la grimace). J'imagine bien qu'ils lui ont fichu une frousse de tous les diables à ce pauvre vieux ballot. Je ne le critique pas le moins du monde. Ils ont failli, mais ils n'y sont pas arrivés tout à fait, me fiche une sacrée frousse pour toujours. (Je le regardai tout à coup, assez intrigué.) Mais pourquoi êtes-vous venu ici me raconter tout cela? Qu'est-ce que vous avez à voir dans toute cette affaire?

Littlejohns se mit à tirer sur sa moustache :

— Voilà, je suis tout à fait désolé de ne plus m'occuper de cette affaire, monsieur, mais tout à fait désolé. Savez-vous, monsieur, que j'adore le danger? Vous pourrez ne pas me croire, mais c'était mon rêve d'être détective, depuis ma plus tendre enfance. Le travail que j'ai fait jusqu'ici m'a véritablement déçu. M. Merryweather n'a pas beaucoup d'affaires à me donner. Ce sont presque toujours des cas de divorce très ordinaires. Et pas, comme vous pouvez l'imaginer, un travail à mon goût. C'est très monotone, si je puis m'exprimer ainsi. J'ai horreur d'espionner les gens mariés. Mais il faut bien que je fasse le travail. Je ne rajeunis pas; les situations sont difficiles à trouver. Alors, je crois que je vous ai expliqué la position, monsieur. J'espère que vous m'excuserez de vous avoir fait perdre votre temps. Ce que j'allais vous proposer... (Il s'arrêta, l'air gêné.) Si vous voulez m'excuser, je prendrai la liberté de vous proposer de continuer moi-même cette enquête. Je serai tout à fait satisfait, même avec des honoraires moindres et M. Merryweather n'a rien de spécial à me donner en ce moment. Il ne me paye que lorsque je travaille pour lui. Alors j'ai pensé que je vous offrirais mes services et, bien entendu,

si vous ne voulez pas continuer sur le même pied, j'ai pensé que je pourrais tout de même vous signaler la chose sans vous offenser.

Je le regardai d'un air ahuri.

— Mais, dites-moi, s'ils menacent Merryweather, vous êtes compris dans la menace, vous aussi?

— Oh! moi, je ne crois pas, m'affirma-t-il tranquillement. Je vous assure que ce n'est pas cela qui me ferait reculer devant le travail à faire et je suis à votre service si vous en avez encore besoin.

Je lui fis une grimace qui voulait être un sourire et fus tout à coup pris d'une énorme affection pour M. Littlejohns.

— Mais bien sûr, continuez. Est-ce que les mêmes conditions vous conviennent?

Ce fut à son tour d'être éberlué et il se mit à bafouiller :

— Mais naturellement, monsieur Harmas. D'ailleurs, c'était assez cher. J'étais tout à fait prêt à...

— Non, vous aurez ce qu'avait M. Merryweather. Fermez ça! décidai-je. Et ne vous y trompez pas, vous gagnerez bien tout ce que je vous verserai. Il y a beaucoup de choses à faire dans cette enquête dont je n'ai pas parlé à votre patron. Je vais vous les dire et c'est alors que vous déciderez si vous voulez ou non faire le boulot.

— Je vous remercie, monsieur. (Et le visage de Littlejohns s'éclaira.) Il y a une chose qu'il faut d'abord que je vous dise : j'ai vu la jeune dame rousse. Elle est sortie du cottage très tard, hier soir. C'est la Bentley noire et jaune qui est venue la chercher. Je l'ai reconnue très nettement. Elle est entrée dans la voiture qui s'est éloignée sur la route de Londres; il était malheureusement trop tard pour la suivre.

— O.K. Elle s'est peut-être décidée à revenir à Londres. C'est bon, continuez à surveiller le cottage pendant un certain temps. Et maintenant, écoutez ce que j'ai, moi, à vous dire.

Je lui racontai toute l'histoire sans faire état de mes exploits, depuis l'assassinat de Madge Kennitt jusqu'à l'agression dont j'avais été la victime. Je lui parlai de Jacobi, de sa femme Selma, de Bradley et de Jules Cole.

— Je crois que c'est toute l'histoire. Ces types-là forment une rude équipe. Et vous aurez besoin d'être très prudent.

Il eut l'air de ne pas entendre.

— Ah! je suis heureux que vous ayez confiance en moi, monsieur. (Et il se leva.) Je pense que j'aurai quelque chose à vous rapporter d'ici un jour ou deux. Je préférerais ne pas en discuter avec vous maintenant, mais quelque chose dans ce que vous avez dit me met sur la trace d'une piste que je cherchais. Je vous reverrai très prochainement.

— Dites donc. (Je le rappelai tandis qu'il prenait son chapeau et se préparait à partir.) Et Jules Cole? Est-il arrivé à Lakeham?

— Il y est arrivé il y a trois jours, il est chez Mme Brambee, me dit Littlejohns.

Et il me répéta en ouvrant la porte :

— J'aurai quelque chose pour vous dans un jour ou deux.

Il n'attendit même pas que je lui répète une fois de plus d'être très prudent.

CHAPITRE XVI

Deux jours plus tard, encore plein de contusions et fourbu, mais avec un retour de ma vieille énergie et de fort méchante humeur, je réintégrai le Savoy.

Crystal était déjà là, prête à m'accueillir. La pièce était littéralement jonchée d'une masse de fleurs et une odeur de fleuriste alourdissait l'atmosphère. Dans un seau, une bouteille de champagne était à rafraîchir. Il manquait la fanfare et le lord maire pour compléter cette atmosphère de bienvenue.

— Mon chéri, s'exclama Crystal en me jetant les bras autour du cou et en faisant un véritable effort pour m'étrangler, soyez le bienvenu.

— Dites donc, qui est-ce qui paye le champagne? lui demandai-je en écartant ses bras.

— Mais c'est vous, mon trésor, affirma-t-elle gaiement. Allons, ouvrons cette bouteille et buvons à votre santé. Mes pauvres petites amygdales sont desséchées par la soif.

— Non, mon chou; à quatre mille balles la bouteille, il n'en est pas question, répondis-je avec fermeté. Qu'il s'en retourne à la cave. Je présume que je paye aussi pour toutes ces fleurs?

— Mais je pensais que cela vous serait bien égal. (Et Crystal glissa son bras sous le mien et appuya son visage contre mon épaule.) Je les emmènerai chez moi si vous ne les aimez pas, mais là, il faudra

que vous les payiez parce que je suis un petit peu à court en ce moment. Vous savez, cette pièce est délicieuse, comme cela; vous ne trouvez pas?

— J'en suis certain, mais je me demande l'effet qu'elles vont produire sur mon compte en banque. Ça, c'est aussi terrible que d'être marié. Alors maintenant, vous allez vous asseoir et me laisser voir mon courrier. Cela fait quatre jours que j'ai quitté le circuit et il va me falloir rattraper le temps perdu.

— Vous avez bien le temps. Vous n'êtes pas heureux de me revoir? Vous ne m'avez pas encore embrassée.

Je l'embrassai.

— Allons, asseyez-vous et je vous en prie, restez tranquille pendant quelques instants.

Je triai mon courrier; il y avait une lettre de Merryweather, remplie d'excuses de toutes sortes, me prévenant qu'il renonçait à mon affaire avec des affirmations pathétiques. Une note de Corridan me félicitait de mon rétablissement, me souhaitant de partir bientôt dans mes foyers et m'avertissant de nouveau que, maintenant que j'avais la chance de m'en être tiré, il vaudrait mieux ne pas fourrer mon nez dans ce qui, évidemment, n'avait rien à voir avec mon propre boulot. J'envoyai sa lettre se balader dans la corbeille à papiers. Le reste de mon courrier arrivait d'Amérique et demandait des réponses immédiates.

Je persuadai Crystal de me quitter, en lui promettant de la retrouver le soir même et, m'asseyant, je me mis au travail sans arrêt jusqu'à l'heure du déjeuner.

Après déjeuner, avant de commencer le quatrième de mes articles sur la Grande-Bretagne d'après guerre, je cherchai le numéro de téléphone de Jack Bradley dans l'annuaire et découvris qu'il avait un appartement privé dans le Hay Mews. Je pris note de son adresse personnelle et fermai l'annuaire avec

rage. J'avais l'intention le soir même de rendre visite à M. Bradley et il garderait un souvenir tangible de cette visite-là.

Dans la soirée, je retrouvai Crystal et nous dînâmes à la « Foire aux Vanités ».

Elle était vraiment délicieuse dans sa robe du soir bleu électrique. C'était, dit-elle, le remerciement pour un match de boxe tout à fait personnel qu'elle avait livré à un des habitués du club. Avec le plus grand tact, je me gardai bien de lui demander qui avait gagné le match.

— Vous savez que cet après-midi, cet affreux policier qui est, soi-disant, de vos amis, est venu au club, me dit-elle après une excellente escalope de veau.

— Vous voulez parler de Corridan? fis-je intéressé.

— Oui, il a passé une demi-heure avec Bradley et, en sortant, il est venu près de moi en me disant de ne pas oublier de vous répéter que je l'avais vu parce que vous étiez très inquiet de savoir ce qui se passait, et d'ajouter : « Qui s'y frotte s'y pique. »

Je me mis à rire.

— Eh bien, mais voilà un type qui commence à devenir tout à fait plaisant. Toutefois cela ne me dit pas ce qui l'amenait chez Bradley? Est-ce que vous l'avez déjà vu au club?

Elle hocha négativement la tête :

— Non, les agents, en principe, ne viennent jamais au club. Bradley avait l'air furieux en accompagnant Corridan à la porte d'entrée. Et il a fallu que celui-là lui dise quelque chose de très désagréable parce qu'en principe Bradley est toujours maître de lui.

— Un de ces jours c'est moi qui vais lui dire quelque chose de très désagréable à M. Bradley, lui affirmai-je d'un air très déterminé.

Elle posa sa main sur la mienne.

— Vous n'allez pas faire quelque chose d'idiot, mon trésor, n'est-ce pas?

— En principe, je ne fais jamais rien d'idiot; ma seule idiotie, c'est de vous aimer.

Elle me regarda, éberluée :

— Non, mais vous n'appellez pas ça m'aimer, par hasard?

— Eh bien! je ne sais pas quel autre nom il faut donner à la chose. J'avais même l'impression que nous avions des relations très intimes.

— Un de ces jours, je vais oublier que je suis une femme du monde, me répondit-elle d'un air sombre, et vous saurez alors ce que c'est que d'avoir des relations intimes avec moi. Je vous assure que c'est une expérience que vous n'oublierez pas tout de suite.

— Changeons rapidement de sujet, lui demandai-je en lui caressant la main. Est-ce que vous avez entendu parler de Selma Jacobi?

— Et voilà que ça recommence! (Elle soupira d'un air désespéré.) Encore des questions. Je ne sais pas pourquoi je me donne du mal à perdre les meilleures heures de mon existence en votre compagnie. Non, je n'ai pas entendu parler de Selma et je ne crois pas que j'en entende jamais parler. Je présume qu'elle a maintenant une vie entièrement différente. Quelquefois, je me dis à moi-même qu'il serait bon que je change aussi mon genre d'existence.

— Je vous en supplie, ne vous préoccupez pas de votre propre existence, occupons-nous plutôt de Selma. Est-ce qu'elle a des amis? Je veux dire, est-ce qu'elle avait des amis intimes qui pourraient savoir où j'aurais la chance de la trouver?

— Vous n'allez pas lui faire la chasse au moins, à elle? (Et les sourcils de Crystal se froncèrent.) Je vous assure que ce n'est pas du tout votre type de femme. Vous en aurez marre au bout de cinq minutes. Vous ne pourriez rien faire de mieux que de me rester attaché. Après tout, c'est moi votre premier et votre seul amour.

— Mais ceci, mon trésor, me concerne personnel-

lement et me concerne seul, repris-je avec la plus grande patience. Je suis en train d'essayer de trouver la clef du mystère d'un assassinat. Si je pouvais parler à Selma, je crois que j'arriverais à quelque chose. Etes-vous sûre de ne pas connaître un seul de ses amis?

— Ah! elle est bonne cette histoire d'affaire pure et simple! Ça c'est tout ce qu'il y a de mieux comme attrape-nigaud! Mais je présume que vous allez continuer et que vous continuerez jusqu'à ce que je ne puisse plus y tenir; alors autant que j'en finisse tout de suite. Il y a un type qui avait un béguin fou pour elle à un moment donné et avant que Georges Jacobi n'arrive; ils sortaient toujours tous les deux. Il s'appelait Pierre French.

Je me frottai le menton et la regardai fixement : Pierre... Est-ce que c'était de ce Pierre-là que Mme Brambee avait parlé?

— Savez-vous où perche ce type?

— Il est propriétaire d'un garage dans le Shepherd Market, me dit Crystal qui me donna son adresse. Il m'a souvent répété que si j'avais besoin d'essence, il m'en donnerait. Voilà le genre du type, il sait bien que je n'ai pas de voiture.

— Vraiment, vous m'êtes très utile avec votre petit air évaporé; rappelez-moi de vous donner votre récompense lorsque nous serons entre nous.

Après dîner, je mis Crystal dans un taxi car elle avait décidé, à son grand regret, qu'il vaudrait mieux qu'on la voie au Club Azur; et ensuite j'allai jusqu'à Shepherd Market qui se trouvait à quelques minutes de marche de la « Foire aux Vanités ». Le garage de French se trouvait dans une des impasses du Market. C'était simplement une grande bâtisse de ciment déserte, qui possédait une fosse et un établi, mais ne semblait pas faire beaucoup d'affaires.

J'errai çà et là dans le garage. Deux types en salopette huileuse qui fainéantaient près des portes

grandes ouvertes me regardèrent sans prêter aucune attention à ma personne. L'un d'eux, un petit bonhomme grassouillet, chauve comme un œuf, prit un mégot derrière son oreille, l'alluma et se mit à tirer dessus. L'autre, plus jeune, le visage et les mains couverts de graisse regardait le mégot sans le voir et se grattait les épaules contre le mur.

— Est-ce que M. French est par là? demandai-je au petit chauve.

Il m'inspecta.

— Qui dois-je annoncer? demanda-t-il. Je ne sais pas s'il est là ou bien s'il est sorti.

Je souris.

— Dites-lui que je viens sur la recommandation du Club Azur et que je serais heureux s'il avait un moment à me donner.

Le type chauve traversa le garage, et disparut dans un escalier situé au fond.

— Vous restez ouvert tard? demandai-je au jeune homme.

Il grogna :

— Oh! d'habitude, on n'est pas là si tard que ça, mais en ce moment on attend un boulot d'un moment à l'autre.

Au bout de quelques instants, le gros bonhomme revint.

— C'est en haut, la première porte à droite, me dit-il.

Je le remerciai, contournai une mare de cambouis et traversai un grand espace cimenté très sale. A mi-chemin, je m'arrêtai. Dans le coin le plus éloigné du garage, se trouvait une magnifique Bentley noire et jaune.

J'hésitai, me dirigeai vers la voiture mais n'y jetai qu'un coup d'œil, sentant que le bonhomme chauve m'observait.

— Mince, quelle bagnole!

Il continua à me regarder fixement, sans répondre.

J'avais pris note mentalement du numéro de la

voiture et me demandais s'il s'agissait de celle-ci puisque Littlejohns en avait vu une à Lakeham et que Crystal m'avait dit qu'elle appartenait au mystérieux ami de Netta. Je trouvais qu'il y avait là une trop forte coïncidence pour qu'il n'en fût pas ainsi.

Tout en montant l'escalier, je me répétais le numéro de la voiture. Je frappai à la première porte et entendis une voix d'homme me répondre :

— Entrez.

Je poussai la porte et pénétrai dans une énorme pièce meublée avec un tel luxe que je m'en arrêtai abasourdi. Un magnifique tapis chinois recouvrait le milieu de la pièce. Tout autour, comme pour le mettre en relief, le plancher était poli comme un miroir. Un énorme bureau était placé près de la fenêtre et tout autour de la pièce des fauteuils aussi confortables qu'accueillants. La décoration et les rideaux étaient à la fois gais et modernes. Il y avait vraiment un contraste violent et extraordinaire entre cette pièce et le garage dégoûtant.

Un homme se tenait adossé à une énorme cheminée de briques, un cigare dans sa main vulgaire et, à portée de la main, sur la cheminée, un grand verre ballon. Il semblait avoir dans les trente-cinq ans; il était brun, très fort, large d'épaules. Il avait une allure étrangère et devait être d'origine juive. Sa chevelure noire se séparait à l'arrière de son front étroit en deux vagues apprêtées. Ses yeux d'un noir de jais ressortaient dans un teint blafard. Ce qui lui donnait l'air imposant, c'était son aplomb, sa mise parfaite, l'évidence de sa richesse et la satisfaction qu'il avait de lui-même et de sa fortune. Il me considéra sans grand enthousiasme et hocha la tête.

— Bonsoir, me dit-il, je n'ai pas pu saisir votre nom. Il me semble que cela avait un rapport quelconque avec le Club Azur. Est-ce que je me trompe?

— Je suis Stéphane Harmas, du *New York Clarion*. Enchanté de faire votre connaissance, monsieur French.

Il fronça très légèrement les sourcils mais néanmoins me serra la main et me fit signe de m'asseoir.

— Voulez-vous un cigare? me dit-il. Je vous assure que cette fine n'est pas un poison.

Il eut une petite grimace péjorative et ajouta :

— Je paye cette cochonnerie-là huit livres la bouteille, alors elle ne doit pas être trop mauvaise tout de même.

Je lui assurai que j'essayerais sa fine mais que je préférerais une cigarette à un cigare. Tandis qu'il versait le cognac, je me mis à l'étudier. Je me souvins de la description que m'avait faite Crystal de l'homme à la Bentley jaune et noire, et vraiment cette description correspondait assez bien à French. Il y avait de plus grandes chances que ce soit lui le propriétaire de la voiture de Jules Cole. D'ailleurs, je n'imaginai pas du tout Netta sortant avec Jules Cole, mais je voyais très bien comment ce type-là avait pu la tenir sous le charme.

— C'est vraiment délicieux chez vous, lui dis-je en prenant mon verre de fine. Quelle surprise après le garage!

Il sourit et hocha la tête.

— Oui, moi, voyez-vous, monsieur Harmas, je suis partisan du confort. Je travaille pendant de longues heures et je passe la plus grande partie de ma vie ici; alors pourquoi n'aurais-je pas une ambiance sympathique?

Je tombai d'accord avec lui en me demandant si je devais entrer dans le vif du sujet ou bien prendre des gants.

— Vraiment vos contusions sont par trop évidentes pour qu'on puisse faire semblant de ne pas les voir, continua-t-il avec une curiosité amicale. Lorsque je vois un type avec un œil poché je ne dis rien. Il y a des chances pour que sa petite amie ait eu mauvais caractère; mais lorsqu'un type a les deux yeux pochés et que le reste de son visage ressemble à un arc-en-ciel, je me crois obligé de lui

faire mes condoléances pour lui prouver ma sympathie.

Je me mis à rire.

— Ça vraiment, c'est chic de votre part et ne vous imaginez pas que vous soyez le seul. Voyez-vous, monsieur French, un bon journaliste se doit d'être curieux. Il ne peut pas se permettre le luxe d'éviter de fourrer son nez un peu partout. Et voilà que trois messieurs de bonne stature ont fait des objections à mes méthodes d'investigation; ils ont exercé leurs muscles et se sont efforcés de changer la forme de mon visage. Comme vous pouvez le voir, ils y ont réussi quelque peu.

Il haussa les sourcils, pinça les lèvres :

— Oui, je vois très bien, mais je dois avouer que cela me contrarierait si l'on m'en faisait autant.

J'approuvai d'un signe de tête :

— Oh! pour être contrarié, je le suis; mais je ne suis pas venu ici pour vous parler de mon visage. Je suis venu vous demander de m'apporter votre aide.

Il acquiesça d'un air assez méfiant et attendit la suite.

— Je crois que vous connaissez Selma Jacobi? lui dis-je en me décidant à plonger dans le vif du sujet.

Il reposa son verre sur le cheminée.

— Rien à faire, mon cher (et son ton de voix était peu amène). Oui, je suis désolé, mais je n'ai pas l'intention de parler à un journaliste de Mme Jacobi. Si vraiment c'est la seule raison de votre visite ce soir, eh bien! dans ce cas, nous pouvons nous dire adieu.

— Je ne vous parle pas en tant que journaliste. A vrai dire mon journal ne s'intéresserait en aucune manière à Mme Jacobi. Je vous parle en qualité d'ami de Netta Scott.

Il fixa pensivement son cigare, s'écarta de l'âtre et vint se placer près de la fenêtre.

— Alors, vous connaissiez Netta Scott? Moi aussi. Je n'ajoutai rien, ne sachant si je devais lui demander à qui appartenait la Bentley, puis je décidai de m'abstenir.

— Mais qu'est-ce que Netta Scott peut bien avoir à faire avec Mme Jacobi? continua-t-il, après un moment de silence.

— Ma foi, je n'en sais rien (et je me carrai dans le fauteuil), mais j'ai une vague idée qu'il y a un lien entre les deux; je crois que Netta connaissait Georges Jacobi. Je veux en acquérir la certitude. Et peut-être que Selma pourrait me la donner?

— Mais pourquoi voulez-vous savoir cela?

Et il regardait toujours par la fenêtre.

— Peut-être que cela m'expliquerait la raison de son suicide? Vous êtes au courant, n'est-ce pas?

— Oui.

Et il haussa les épaules comme si le sujet de conversation lui déplaisait.

— Mais quel intérêt pourrais-je prendre au suicide de Netta?

— Je n'aime pas les histoires louches. Je vous ai dit déjà que j'étais curieux. Netta n'était pas le type de femme à se suicider. Et je me demande s'il n'y a pas là-dessous quelque chose de mystérieux?

Il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, murmura quelque chose d'inintelligible et s'arrêta net.

Il y eut un long silence puis il ajouta :

— Je n'ai pas vu Mme Jacobi depuis au moins deux ou trois mois, non, je ne l'ai pas vue depuis qu'elle s'est mariée.

— Savez-vous où elle habite?

— Elle n'est plus chez elle, son appartement est fermé.

— Où habitait-elle?

Il se retourna et me regarda dans les yeux :

— Qu'est-ce que cela peut faire? Je vous dis qu'elle n'y est pas.

— Peut-être reviendra-t-elle. Ecoutez-moi, voyons les choses sous cet angle, voulez-vous? La police vous recherche. Du moins, ils sont sur la piste d'un grand type dont le prénom est Pierre et qui connaissait bien Netta. Je n'ai pas la moindre envie d'aider la police mais vous pouvez être tranquille qu'ils seraient heureux d'avoir l'occasion de faire un brin de causette avec vous et qu'ils seraient bien moins polis que je ne le suis en ce moment. J'ai besoin de connaître l'adresse de Selma : ou vous me la donnez, ou vous serez obligé de la donner à la police. Que ce soit l'une ou l'autre partie de l'alternative m'est indifférent. Je vous demande seulement de vous décider.

Il mâchonna le mégot de son cigare qui s'était éteint, signe caractéristique d'un type préoccupé.

— Mais qui vous fait penser que la police veut me parler?

Sa voix était glaciale.

Je lui racontai l'histoire d'Anne Scott et lui rapportai les paroles de Mme Brambee.

— Je n'avais jamais entendu dire que Netta eût une sœur et je ne connais pas Anne Scott, fut sa brève réponse.

— Ne me le dites pas à moi, vous le direz au juge. Tout ce qui m'intéresse, moi, c'est de savoir l'adresse de Selma.

— C'est que je n'ai pas du tout envie de voir la police fouiner ici, reprit-il après un silence. Et cela me ferait le plus grand plaisir si vous la fermiez. Selma habitait au 3 bis, Hampton Street, à Russell Square. Alors maintenant, je crois que vous feriez bien de les mettre. J'ai beaucoup à faire avant de rentrer chez moi et j'ai perdu assez de temps avec vous.

Je me levai :

— Est-ce que vous avez une photo de Selma?

Il me considéra quelques instants et, hochant négativement la tête :

— Je n'ai pas l'habitude de collectionner les photos des femmes mariées. Bonsoir.

— C'est bon, merci beaucoup. Ça n'est pas moi qui servirai d'indicateur à la police en ce qui vous concerne.

J'allai vers la porte et m'arrêtant :

— C'est une bien belle bagnole qu'il y a en bas. Elle vous appartient?

Il me considéra avec attention :

— Oui, ça vous intéresse?

— Oh! non, mais je pense seulement que vous avez de la veine d'avoir une bagnole comme ça.

— Bonsoir, me répéta-t-il. Je commence à comprendre pourquoi on vous a démolì la figure. Et je commence aussi à regretter que ces bonshommes n'aient pas achevé leur chef-d'œuvre.

Je fis une grimace, lui affirmai que, peut-être, nous aurions l'occasion de nous revoir, puis le quittai.

CHAPITRE XVII

Parmi les potins de Crystal, j'en avais retenu un : Jack Bradley n'arrivait presque jamais au Club Azur avant dix heures pour son travail de la nuit.

Je décidai donc, en traversant Shepherd Market, qu'en lui rendant visite tout de suite j'avais de grandes chances de le trouver chez lui.

Hay Mews est tout près de Berkley Square et j'y arrivai en quelques minutes.

L'appartement de Bradley était situé au-dessus d'un garage. On pouvait distinguer de la lumière à travers les rideaux de mousseline crème. J'aurais bien mieux aimé passer par la fenêtre, mais la chose était impossible. J'adoptai la meilleure solution : je tirai la sonnette.

Après quelques minutes un pas se fit entendre. La porte s'ouvrit. Je ne m'attendais pas à voir Frankie; lui non plus d'ailleurs.

— Et alors, le fort de la halle? lui demandai-je.

Il me jeta un seul regard, eut l'air affolé et commença à ouvrir la bouche pour crier à l'aide.

J'étais préparé et lui flanquai un bon coup sous le menton. Tandis qu'il s'effondrait, je le rattrapai et le déposai gentiment sur le plancher.

Je l'enjambai, refermai la porte et me pris à écouter.

En face de moi se trouvait l'escalier montant aux appartements. Sur un piédestal placé en bas de l'escalier, se trouvait une coupe d'orchidées. J'eus un regard méprisant pour ces fleurs. L'escalier était recouvert d'une moquette verte très épaisse qui assourdisait le bruit des pas et était très agréable aux pieds. Les murs étaient de teinte abricot; la rampe de l'escalier, vert sombre.

Une voix appela :

— Frankie, qui est là?

Une voix de femme aux accents étrangement familiers.

Je me raidis, angoissé. Je la connaissais bien cette voix. Je l'avais tellement entendue autrefois, mais tout de même il m'était difficile de croire que c'était Netta qui appelait.

Rapidement je m'avançai et je pus entrevoir des jambes gainées de soie, le bord d'une robe bleue, sur le palier. Puis un cri étouffé. Le bord de la robe et les jambes gainées de soie disparurent en un clin d'œil. J'entendis un bruit de pas pressés.

Je grimpai les escaliers quatre à quatre et, ne m'étant pas aperçu qu'ils étaient fort raides, je tombai. En jurant je repris mon équilibre, continuai de monter, mes mains touchant chaque marche; enfin, j'arrivai dans un petit parloir et trois portes se trouvaient en face de moi.

Une des portes s'ouvrit brutalement; Jack Bradley s'y encadra. Il avait un peignoir vert, un col empesé blanc et une cravate d'habit. Son regard était glacial, la rage tordait sa bouche.

Tandis que je m'avançais, je pus apercevoir l'automatique dans sa main et je fis prudemment halte.

— Vous me le payerez cher, hurla-t-il, comment osez-vous vous présenter ici?

Je l'écoutai sans le regarder; une porte s'était refermée un peu plus loin.

— Bonjour, Bradley; qui donc était votre petite amie?

— Je vous descends si vous essayez un de vos mauvais tours; allez, haut les mains, je vais appeler la police.

— C'est peu probable... et vous ne tirerez pas non plus. Vous n'avez pas l'autorisation de posséder un revolver et les flics pourraient trouver à redire à ce qu'une brute comme vous laisse partir des armes sans autorisation.

Je parlais vivement avec l'espoir que mon bluff servirait à quelque chose et en profitai pour me glisser tout près de lui.

Son expression changea, ses yeux devinrent inquiets. J'étais arrivé assez près. D'une chiquenaude, j'envoyai promener le revolver et le jetai dans l'escalier. Bradley se jeta sur moi mais d'un coup d'épaule je le renvoyai de côté afin d'entrer dans la pièce qu'il venait de quitter.

Cette pièce était vide, mais richement meublée. Une odeur de lilas était répandue dans l'atmosphère. Il s'agissait donc bien de Netta et j'en étais encore éberlué. Une porte se trouvait à l'autre bout de la pièce. J'y courus, m'efforçai de l'ouvrir et la trouvai fermée. Je pris mon élan, envoyai un grand coup dans la serrure et parvins à ouvrir la porte. Tout ce que je vis fut la nuit en haut d'un escalier de bois extérieur. Tandis que je restais là, bouche bée, j'entendis une voiture démarrer puis quitter le garage.

Me retournant, je vis Bradley avancer à pas de loup dans ma direction avec un tisonnier dans la main.

D'un plongeon je pus éviter son geste sauvage, attraper son poignet et lui arracher le tisonnier; puis je pris le temps de le regarder : il était livide, les yeux lui sortaient de la tête.

— Vous m'aviez prévenu un jour que vous étiez plus costaud que Frankie; voilà une occasion merveilleuse de me le prouver.

J'envoyai le tisonnier au travers de la pièce; il renversa un lampadaire qui, à son tour fit basculer

une petite table garnie de bouteilles et de verres. Le bruit de ces chutes fut pour mes oreilles une musique délicieuse.

— Je vous ferai payer cela, grogna Bradley en prenant son élan.

— Vous n'êtes pas si costaud que vous en avez l'air. En somme vous êtes de ces types qui commandent aux autres ballots de faire leur sale boulot. Mais maintenant, Bradley, c'est vous qui êtes sur le ring. Ça vous fera du bien de faire prendre un peu d'exercice à toute cette graisse et de vous en débarrasser.

Je le saisis par sa robe de chambre, le secouai violemment et l'envoyai à travers la pièce, comme le tisonnier. Il pesait à peu près cent kilos, mais c'était surtout de la graisse.

J'allai vers lui, m'assis sur le bras d'un fauteuil et lui souris. Il n'essaya même pas de se relever, me regardant avec des yeux qui eussent fait honneur à un serpent.

— Alors, vous m'avez déjà vu, Bradley? Vous savez, le type qui fourre son nez partout? Je pensais que peut-être vous ne me reconnaîtriez pas après le traitement que vos acolytes m'ont fait subir.

— Comprends pas ce que vous voulez dire. Fouitez le camp d'ici avant que j'appelle la police.

— Vous m'avez prévenu que vous me donneriez une bonne leçon, n'est-ce pas? (Je pris une cigarette et l'allumai.) Eh bien! voilà, c'est une leçon qui ne m'a pas profité. Mais j'espère que celle que je vous donne sera utile. Je vais abîmer votre tête de lard, mais avant de commencer je voudrais que vous répondiez à quelques questions. Qui était cette jeune femme à qui vous parliez lorsque je suis arrivé?

— Vous ne la connaissez pas. (Et il s'assit péniblement.) Si vous ne sortez pas d'ici, Harmas, je vous ferai votre affaire. Bon Dieu de bonsoir, je vous ferai certainement votre affaire.

J'envoyai un bon coup de pied dans son gros poitrail, ce qui le fit retomber en arrière.

— Je vous ai prévenu que des salauds comme vous, on en trouve à la douzaine. (Et je secouai mes cendres de cigarette sur lui.) Vous n'avez pas idée de ce que c'est qu'un type solide. Ah! vous me ferez mon affaire!

Je me mis à rire :

— Eh bien! vous ne ferez l'affaire de personne, mon vieux, avant que j'en aie fini avec vous.

Il se tenait la poitrine, le visage rouge de colère et de douleur, mais il demeurait exactement à l'endroit où je l'avais envoyé.

— Allons, qui est cette belle? Vous allez parler, sinon vous recevrez une déglée de coups de poing.

— C'était Selma Jacobi, hurla-t-il; maintenant foutez le camp.

Je lui fis non de la tête.

— Mais non, ce n'était pas elle.

Et je lui flanquai un autre coup de pied, pas trop fort. —

— Mais c'était bien Netta, par exemple.

Son visage devint tout flasque. La pourpre fit place à une couleur de cire.

— Mais vous êtes fou, hurla-t-il en essayant de se relever. Netta est morte.

— Vous venez de vendre la mèche.

Je retirai alors mon veston et roulai mes manches de chemise.

— Allez, debout, Bradley, vous allez pouvoir maintenant essayer de copier les méthodes de vos trois bonshommes.

Il était encore par terre, aussi raide qu'un cadavre et me regardait d'un air effrayé.

— Laissez-moi tranquille. Impossible, vous ne pouvez pas me toucher, Harmas; je suis un vieil homme, moi; j'ai le cœur faible.

Je me mis à rire :

— Vous voulez dire que vous allez l'avoir faible, le cœur.

Je retirai mon pied et me mis à talonner ses grosses hanches :

— Allez, sabot!

Il fallut le bourrer de coups de pied pour le faire se relever. Ensuite, je pris mon élan et lui flanquai un swing dans l'œil, qui l'envoya rouler à travers la pièce. Il s'agrippa à une bibliothèque en tombant, afin d'essayer de retrouver son équilibre. La bibliothèque se mit à vaciller puis s'écroula avec tous ses livres. Je saisis le plus lourd et le lançai à sa tête. Mais il lui tomba sur la poitrine et il s'effondra en renversant une chaise.

Prenant mon recul, je l'assommaï à coups de livres, jusqu'au moment où il se réfugia derrière un canapé. Je courus après lui. Il me chargea comme un taureau, mais j'étais prêt et pus éviter son droit; j'en profitai pour le bourrer de coups dans l'autre œil, lui fis retrouver son équilibre comme il chancelait en arrière et lui décochai un bon swing sur la bouche. Mes jointures frôlèrent ses dents. Je sentis qu'elles cédaient. Il chancela en arrière, crachant du sang, les lèvres tuméfiées, les yeux se fermant à demi.

Il essaya sauvagement de faire un saut vers le téléphone. Je lui donnai le temps d'y mettre la patte puis, d'un crochet je lui encerclai les genoux. Il s'affala. Comme nous tombions ensemble, il me décocha un bon coup, mais il n'y avait aucun nerf dans cette espèce de gros rat quinquagénaire qui prenait du whisky à son petit déjeuner. J'arrachai la ligne téléphonique et lui donnai des coups avec le récepteur jusqu'à en avoir la main fatiguée.

Je me reculai, regardai tout autour de moi dans la pièce pour voir s'il restait quelque chose debout. Non, il n'y avait plus rien. Alors je saisis une peinture à l'huile représentant une grosse bonne femme en costume d'Eve et l'en coiffai tandis qu'il se soulevait pour essayer de respirer.

Je saisis ensuite le lampadaire et lui en assenai un grand coup.

Il resta sur le dos, haletant, soufflant, et je vous assure que sa figure était moins belle à voir que la mienne.

J'attendis, espérant qu'il allait se relever, mais il n'en fit rien.

Comme j'étais en train de me demander si je devais m'estimer satisfait ou bien me mettre à lui piétiner la figure, Frankie fit son apparition. Il avait une expression horrible. De la main droite, il tenait un couteau à découper et le manœuvrait de telle manière que j'eus l'impression qu'il était décidé à s'en servir.

Il ne se précipita pas sur moi, non. Il s'avança lentement, tenant son couteau pour protéger son corps malingre, les lèvres relevées découvrant ses dents. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Et alors, le matamore, est-ce que votre maman ne vous a pas dit que c'était très dangereux de faire joujou avec les couteaux? Vous pourriez vous faire mal.

Il continua à avancer dans ma direction à petits pas, en ricanant.

Vraiment je me rendis compte que ce serait malsain de le laisser se rapprocher trop vite. Je cherchai de la main un livre derrière moi, en pris un et le lui lançai à la figure; mais je n'atteignis que son épaule et ne pus l'arrêter. Il continuait à avancer. Je dus donc céder du terrain et m'aperçus tout à coup que si je ne faisais pas très attention, il allait m'assassiner. Nous fîmes tout le tour de la pièce en enjambant les débris, très soucieux de ne pas trébucher et ne nous quittant pas des yeux. Je me rendis compte qu'il était en train de manœuvrer pour me rapprocher de Bradley, ce qui permettrait à celui-ci de m'attraper les jambes. Si cela arrivait, Frankie aurait toutes les chances voulues pour aérer ma carcasse.

Je cessai de céder du terrain et m'accroupis. Ce mouvement, pendant un instant, sembla surprendre Frankie. Il s'arrêta, lui aussi; je fis un pas en avant. Il eut un geste mou dans ma direction avec le couteau, ne sachant pas s'il devait reculer ou se précipiter sur moi. Je l'attaquai tandis qu'il était en train de réfléchir. Je sentis le couteau déchirer ma manche de chemise et égratigner mon biceps, mais à ce moment-là, j'avais déjà saisi son poignet et il m'égratigna le visage tandis que je rejetais son arme. Mais cela m'avait fait mal et pendant un moment je perdis mon sang-froid. Je l'attrapai par le fond de son pantalon et le jetai sur Bradley car ce dernier était en train d'essayer tout doucement de se mettre sur pied. Pendant qu'ils se débattaient ensemble pour se redresser, j'envoyai le couteau au bas des escaliers. Bradley et Frankie étaient sur pieds lorsque je me retournai. Bradley semblait avoir retrouvé un petit peu de courage; Frankie l'avait rejoint.

— Tue donc ce cochon-là, dit-il à Frankie en le poussant en avant.

Je me mis à rire. Vraiment c'était trop drôle. Frankie était un nabot et sans son couteau il n'aurait pas fait peur à un autre nain. Pourtant il avait du cran et il se précipita sur moi, les mains prêtes à griffer; mais je n'avais pas envie de livrer bataille à Frankie, plutôt à Bradley. Je me reculai, l'attendis et lui assenai un bon direct sur la mâchoire. L'ayant attrapé, je le descendis, mis un coussin sous sa tête et hochai la mienne dans la direction de Bradley.

— Vous n'avez pas honte de laisser un marmot comme ça se battre pour vous. Voyons maintenant si vous êtes disposé à répondre à quelques questions : alors, ce n'était pas Netta qui était ici?

En guise de réponse, il attrapa une chaise qu'il me lança à la figure, mais j'étais hors de portée et je saisis les pieds de la chaise que je lui cassai sur les reins.

Agenouillé sur lui, je lui décochai une demi-douzaine de paires de gifles puis, le saisissant par les oreilles, donnai un grand coup sur le sol avec sa tête.

— Allez vite, donc, sale cochon.

Et je continuai à donner de grands coups avec sa tête sur le tapis. J'aurais bien voulu que le plancher soit en ciment, mais comme vraiment je travaillais avec beaucoup d'ardeur, il me sembla que je lui avais fait un peu mal aux oreilles, ce qui était déjà un résultat.

— Alors, c'était bien Netta, n'est-ce pas?

— Arrêtez, hurla-t-il. Mais oui, bien sûr, salaud.

— Alors Netta est ressuscitée d'entre les morts, hein!

Je laissai ses oreilles tranquilles. Je continuai à le gifler pour le rendre souple.

— Mais qu'est-ce qu'elle voulait?

— De l'argent, hurla-t-il.

— Vous lui en avez donné?

— Trois cents livres.

— Pourquoi avait-elle besoin d'argent?

— Pour fuir la police.

— Pourquoi?

— Sais pas.

J'attrapai ses oreilles et donnai encore un grand coup sur le tapis avec sa tête.

— Pourquoi? répétai-je.

— Mais j'en sais rien, brailla-t-il, bon sang, j'en sais rien.

Alors je m'assis brutalement sur sa poitrine et bourrai son nez de chiquenaudes.

— Vous n'allez pas me faire croire que vous lui avez donné tout ce fric-là pour la bonne raison qu'elle vous l'a demandé.

— Elle m'a vendu des bagues, gémit-il.

— Où sont-elles?

— Là-bas.

Je le remis debout à grand-peine et l'aidai à reprendre son équilibre.

— Allons, pas de timidité : montrez-moi ça.

Il se pencha vers le secrétaire défoncé et ouvrit un tiroir.

— C'est là.

Et il s'effondra sur le plancher. Je ramassai quatre bagues ornées de brillants, les examinai avec soin; puis, le regardant :

— Ça, c'est le vol de Jacobi, hein?

Il frémit :

— Sais pas ce que vous racontez là. Elle m'a dit que ces bagues étaient à elle. Je ne sais rien au sujet de Jacobi.

— Si, vous êtes au courant, espèce de cochon et je vous prévient que vous ne resterez pas longtemps hors de prison maintenant. Vous feriez bien de déballer votre sac, et en vitesse. Qui lui a donné ces bagues?

— Lui ai pas demandé, bafouilla-t-il. Elle m'a offert le tout pour trois cents billets; je voyais bien que ça valait plus, alors j'ai accepté.

— Je vais aller porter tout ça à Corridan (et je glissai les bagues dans ma poche). Vous savez ce que cela veut dire.

— Elles sont à moi, gueula-t-il en me menaçant du poing. Je vous ferai condamner pour vol.

— Ne faites pas l'enfant; vous savez comme moi qu'elles font partie des bijoux volés par Jacobi. Où est Netta en ce moment?

— Sais pas. (Et il porta à son nez un mouchoir ensanglanté.) Elle ne m'a pas dit où elle allait; vous êtes arrivé au mauvais moment, triple idiot.

Je pensai qu'il avait peut-être raison.

— Debout, commandai-je.

Il hésita, mais comme je le menaçais du pied, il se dressa péniblement et resta debout en face de moi.

— C'est bon, Bradley, nous sommes quittes. La prochaine fois que vous voudrez donner une leçon

à quelqu'un, vous ferez bien de choisir votre sujet avec le plus grand soin.

Je le contemplai et vraiment je pouvais être sûr d'avoir un visage d'une rare beauté comparé au sien. Néanmoins, je repris mon élan pour lui décocher un autre bon coup sur son gros menton et avoir le plaisir de le voir s'affaler. Je rabattis ensuite mes manches de chemise, remis mon veston et, me dirigeant vers la porte, je me précipitai dehors.

CHAPITRE XVIII

Je réglai mon taxi au coin de Hampden Street, descendis le cul-de-sac étroit. Trois des grandes bâtisses avaient été détruites par les bombes; il n'en restait que des carcasses de briques et de bois noircies par le feu. Le dernier bâtiment abritait une petite imprimerie; les fenêtres en étaient fermées avec des planches et le magasin avait un air négligé et lamentable. Une porte, sur le côté le plus éloigné de la boutique, portait le numéro 3 *bis*.

Me reculant, je jetai un coup d'œil aux fenêtres qui avaient des rideaux. Tout était sombre.

J'essayai d'ouvrir la porte, mais comme je m'y attendais, je la trouvai fermée. Je reculai de nouveau en surveillant les fenêtres de l'étage supérieur. Un tuyau de gouttière passait tout près de l'une d'entre elles. J'en éprouvai la solidité et le trouvant assez fort pour supporter mon poids, je jetai un coup d'œil sur la ruelle qui était déserte.

Je commençai mon escalade, désolé d'avoir sur moi un complet aussi cher; en fin de compte, j'arrivai à me hisser sur le rebord du toit au-dessus de l'atelier d'imprimerie. De là, il m'était facile d'atteindre la fenêtre.

Je jetai un regard dans l'obscurité et écoutai. La circulation de Russel Square m'arrivait sur un ton assourdi, quelqu'un, au loin, hélait un taxi mais,

de l'appartement de Selma Jacobi, je ne pus percevoir le *moindre son*.

Je sortis mon canif, soulevai l'espagnolette et ouvris la fenêtre. Un autre regard en arrière et je pénétraï dans l'obscurité.

Je me trouvais dans une chambre à coucher. J'eus tout de suite la chair de poule. On sentait très distinctement une odeur de lilas dans cette pièce. Je levai le store puis ouvris les rideaux. Cherchant à tâtons mon briquet je l'allumai; la flamme vacillante me permit de distinguer le commutateur électrique. Traversant la pièce, j'allumai.

C'était une petite pièce bien meublée. Il y avait un divan dans un coin, très accueillant. Sur le pied du divan, une chemise de nuit de soie bleue. Sur le sol, près de la chemise de nuit, une paire de mules bleues.

A droite de la fenêtre, sur une coiffeuse, un tas de boîtes de poudre, de tubes de rouge à lèvres et de lotions. Tout ce dont une jeune femme peut avoir besoin pour rester soignée. Près de la porte, une commode et, de l'autre côté de la fenêtre, une armoire.

J'ouvris l'un des tiroirs et jetai un coup d'œil sur son contenu. Il s'y trouvait une masse de dessous de soie et de bas de soie. J'en retirai les bas. Quelques-uns avaient été portés et il y en avait d'autres qui n'avaient pas quitté leur enveloppe de cellophane. J'eus un grognement, les remis à leur place et éteignis la lumière. J'ouvris la porte pour écouter... Ce silence et cette immobilité m'impressionnaient vivement. Je n'entendais rien, si ce n'est ma propre respiration et le battement régulier de mon cœur.

Je pénétraï dans un couloir étroit et court, aperçus le haut de l'escalier à une extrémité et une porte à l'autre. Je me faufilai vers cette porte et appuyai l'oreille contre le panneau pour écouter. Aucun bruit. Tournant la poignée j'ouvris la porte et essayai de pénétrer la profonde obscurité. J'écoutai de nou-

veau, mal à l'aise, un peu effrayé. Ma main tâtonnant le long du mur, je trouvai le commutateur électrique, hésitai, puis le rabattis.

Je restai une seconde à contempler la grande pièce bien meublée, puis mes cheveux se dressèrent sur ma tête et je me mis à haleter.

Etendu sur le sol, ses petites mains ouvertes sur une moquette bleue et beige, les jambes repliées, le regard sans vie, la bouche tordue d'horreur au-dessous d'une moustache retombante, je vis Henri Littlejohns.

Je fis un pas en avant, aperçus la peau tuméfiée sur le côté de son crâne et le sang qui avait coulé le long de son cou et se répandait autour de sa tête, comme un halo obscène. Près de lui se trouvait un pesant tisonnier d'acier dont le pommeau était teinté de sang.

Je pris soin de ne pas marcher dans le sang, me penchai et lui touchai la main. Elle était chaude, inerte. Je levai le bras et le laissai retomber. Cela fit un bruit sourd sur le tapis. Il n'y avait pas longtemps qu'il était mort.

J'étais tellement impressionné, surpris à un tel point que pendant plusieurs minutes je ne pus rien faire d'autre que de le contempler fixement, ne ressentant absolument rien et ayant la tête entièrement vide.

Puis je me raidis; mon cœur bondit et il commença à battre si violemment que j'en percevais le rythme.

A l'autre extrémité de la pièce, une porte s'ouvrait lentement, entrebâillée sur deux ou trois centimètres, elle s'arrêta pour s'ouvrir encore de quelques centimètres.

— Qui est là! demandai-je d'une voix qui ne me parut pas être la mienne.

La porte s'ouvrit brutalement; involontairement je me reculai : Netta était devant moi.

Nous nous contemplâmes, séparés par le cadavre de Littlejohns.

Elle me dit ensuite :

— Oh! Stephane, Stephane, Stephane, enfin vous m'avez retrouvée!

J'étais là comme une momie et elle se précipita vers moi, me prit par le bras.

— C'est Netta, Stephane.

Elle se mit à sangloter.

Il m'était impossible de détacher mon regard de Littlejohns et je la tenais dans mes bras sans rien dire.

— Emmenez-moi, Stephane, criait-elle à travers ses sanglots, par pitié, emmenez-moi!

Je repris mes esprits, glissai mon bras autour de sa taille pour la conduire dans la chambre. Nous nous assîmes sur le divan et je la laissai pleurer. Je ne pouvais rien faire pour l'arrêter.

Au bout d'un instant, je lui dis :

— Netta, voilà qui n'avancera pas les choses. Allons, dites-moi ce qui se passe, je vous aiderai si je peux le faire.

Elle s'écarta de moi, les yeux luisants de terreur et passa les mains dans son épaisse chevelure rousse.

— Mais vous ne comprenez pas, me dit-elle avec sa voix sourde qui détonait et se brisait, mais je l'ai tué; vous m'entendez, Stephane, c'est moi qui l'ai tué.

Mon sang se glaça; je m'efforçai de dire quelque chose mais ne parvins qu'à émettre un son rauque.

Tout à coup, elle se dressa, courut vers la porte. Avant qu'elle ait pu l'atteindre, je la rattrapai. Elle s'efforça de s'échapper, mais je la tenais bien. Nous nous regardâmes fixement; nous avions maintenant tous les deux très peur.

— Vous l'avez tué? Pour l'amour du ciel, Netta!

Elle s'effondra sur moi. Je sentais le lilas dans ses cheveux.

— Maintenant je vais être prise, Stephane. (Et

elle se mit à se lamenter, la tête sur ma poitrine.) Ah! j'ai pu leur échapper jusqu'à présent mais maintenant je vais être prise pour cela.

Une sueur froide me coula sur la figure. J'avais envie de courir, de ficher le camp le plus loin possible et de la planter là. Il s'agissait d'un assassinat; il ne s'agissait pas de quelque chose avec quoi je puisse blaguer et dont je puisse prévenir Corridan si je ne m'en sortais pas. C'était un assassinat. Je lui saisis le bras et m'efforçai de réfléchir. Peut-être les quelques moments de bonheur que cette gamine m'avait donnés deux ans auparavant pouvaient-ils m'aider à surmonter l'horreur qui m'envahissait. Peut-être que cette pensée m'empêcha de me jeter sur elle.

— Allons, calmez-vous, lui dis-je en la serrant contre moi. Nous avons besoin de boire un verre. Est-ce que vous avez du whisky, ici?

Elle se mit à frissonner et se raccrocha plus désespérément encore à moi.

— Il est là, me dit-elle.

Je savais ce qu'elle voulait dire. Je la repoussai gentiment et m'assis sur le lit.

— Allons, attendez-moi, je vais revenir tout de suite.

— Non, hurla-t-elle, sa voix devenant perçante, il ne faut pas que vous me quittiez, Stéphane.

Elle m'attrapa le poignet, ses ongles pénétraient ma chair.

— Ça va. (Et j'essayai d'empêcher mes dents de claquer.) Mais puisque je vais revenir tout de suite; voyons, calmez-vous.

— Non, vous ne reviendrez pas, vous allez me donner à la police. Vous allez me laisser me débrouiller toute seule avec cette histoire. Je vous en supplie, Stéphane, je vous en supplie!

Elle recommença à pleurer et puis, tout à coup, elle se cacha le visage avec les mains et se mit à hurler sauvagement. Ce bruit me traversa la tête

comme une brûlure. J'étais raide de peur. Je repoussai ses mains, lui donnai une bonne gifle et la rejetai en arrière sur le lit. Puis je me penchai sur elle :

— Allons, Netta, taisez-vous, espèce de folle, lui dis-je en tremblant et en transpirant. Est-ce que vous avez envie de voir monter quelqu'un avec ce qu'il y a à côté?

Elle s'arrêta de brailler puis me regarda, les yeux vidés par l'effroi; elle avait une joue rouge de ma gifle.

— Je reviens tout de suite, lui dis-je, restez tranquille et ne faites pas de bruit.

Je traversai le couloir puis allai dans la petite pièce. Il était toujours là, minuscule, sans défense, pathétique. Je le contemplai, me sentant coupable. Je regardai son habit élimé, ses chaussures éculées et ses grosses chaussettes à côtes qui faisaient la vrille. Je regardai de nouveau la terreur qui emplissait son regard et sa bouche tordue. Je me penchai pour lui tapoter le bras.

Fortement serré entre son index et son pouce, je vis un petit bout de papier. Je me penchai et le retirai doucement de ses doigts. C'était un petit fragment brillant qui avait été déchiré d'une photographie. Je le regardai intrigué.

Une mouche bleue s'arrêta sur ses yeux hagards puis se mit à bourdonner autour de son sang. J'eus un frisson d'horreur, mis le bout de papier dans la poche de mon gilet et me dirigeai vers le placard près de la cheminée où je trouvai une bouteille de whisky pleine. Je l'emportai avec deux verres dans la chambre et refermai la porte.

Netta était couchée à plat ventre, en travers du lit. Je m'assis sur le lit, près d'elle.

— Vous allez me raconter tout cela, et en vitesse, dis-je, je vous aiderai si je puis le faire. Je ne sais pas quel jeu vous jouez, ni pourquoi vous le jouez, mais si vous dites la vérité je ferai ce que je pourrai pour vous. Maintenant, allez-y.

Elle avala la fumée et dégagea son visage de la masse de ses cheveux roux. Elle avait l'air assez lamentable. De grands cernes entouraient ses yeux. Son nez paraissait pincé. Elle avait perdu pas mal de kilos depuis notre dernière rencontre. Ce qui me parut pire encore, c'était l'expression vide et affolée de ses yeux.

— Je l'ai tué, dit-elle doucement.

Le whisky l'avait ragillardie et c'était bien pour cela que je lui en avais donné.

— J'ai entendu un bruit et je me suis glissée ici. Il faisait sombre, j'ai vu quelque chose remuer et je l'ai attaqué.

Elle se mit à trembler, se cacha le visage.

— Et puis j'ai allumé l'électricité. Je... Je croyais que c'était Pierre French.

Je l'écoutais, penché en avant, la cigarette entre ses lèvres; j'étais tout oreilles.

— Non, ça ne fera pas l'affaire, ça, Netta. (Et je posai la main sur son genou.) Nous allons commencer par le commencement. Ne vous occupez pas de ce petit bonhomme. Oubliez-le pendant quelques instants et commencez au début.

Je lui serrai les poignets, la secouai et la traînai à mon côté sur le lit.

— Fermez ça, lui dis-je brutalement, vous ne sortirez pas d'ici avant d'avoir parlé. Est-ce que vous savez ce que vous êtes en train de me demander? Vous êtes en train de me demander de me mettre la corde au cou.

Elle eut un cri étouffé, essaya de se dégager, mais je la retins près de moi.

— Je ne ferais cela pour personne, oh! non, Netta! A moins d'être certain que ce soit pour quelqu'un qui en vaille la peine et mérite ce dévouement. Ceci est valable pour vous si vous désirez qu'on vous aide. Asseyez-vous et parlez; et parlez en vitesse.

Elle s'effondra contre moi, haletante.

— Ecoutez-moi, Netta. Le petit bonhomme, c'est moi qui le faisais travailler. Peut-être bien que vous n'aviez pas l'intention de le tuer, mais enfin vous l'avez tué tout de même. Et nous ne pouvons rien faire, ni l'un ni l'autre, pour le ressusciter. Je l'aimais bien, vous savez, et vraiment c'est un coup dur. Il avait beaucoup de cran, ce type-là. Si ç'avait été une autre femme que vous, je serais en train d'appeler la police. Mais je n'ai pas oublié tout ce que vous avez fait pour moi autrefois. Je vous dois beaucoup mais je ne vous aiderai pas avant que vous ne m'ayez tout expliqué. Alors, maintenant, reprenez vos esprits et parlez. Racontez-moi tout depuis le commencement.

Elle se tordit les mains.

— Mais qu'est-ce que vous voulez savoir? me dit-elle haletante. Est-ce que vous ne voyez pas, Stephane, que plus nous restons ici, plus le danger est grand. Ils vont me trouver... me trouver.

— Dites-moi, qui était cette femme dans votre appartement, celle qui est morte?

Je lui posai la question, jugeant que c'était une méthode plus directe et qui me donnerait des résultats plus rapides.

Elle se mit à frissonner.

— Anne... ma sœur.

— Qui était le type avec elle?

Elle leva les yeux.

— Mais comment le savez-vous?

Je pris son menton entre mon index et mon pouce et la regardai dans le blanc des yeux. Elle ne broncha pas.

— Cessez de vous agiter et répondez à mes questions. Qui était le type avec votre sœur?

— Pierre French.

— Qu'était-il pour elle?

— Son amant.

— Et pour vous?

— Rien du tout.

— Vous en êtes certaine?

— Oui.

— Il l'a tuée, n'est-ce pas?

Son visage pâlit, ses dents se mirent à mâchonner sa lèvre inférieure, mais elle dit :

— Oui.

Je me reculai et m'essuyai le visage du revers de la main.

— Mais pourquoi?

— Elle avait découvert qu'il avait tué Georges Jacobi.

— Comment?

Elle hocha la tête.

— Elle n'a jamais eu la possibilité de me le dire.

— French et vous, on vous a vus souvent ensemble. Mais pourquoi cela?

— Il essayait de retrouver Anne. Il pensait qu'en restant près de moi je l'amènerais jusque chez elle.

— Mais où était-elle?

— Elle se cachait; elle avait découvert que Jacobi et lui avaient participé au vol chez Alleby et, plus tard, que French avait tué Jacobi. Elle était effrayée, c'est pourquoi elle se cachait.

— Et French l'a retrouvée?

Elle hocha la tête de nouveau.

— Oui, il la découvrit dans une boîte de nuit. Elle avait bu. Anne buvait toujours trop. French le savait et il avait peur qu'elle ne parle trop. Il me l'a amenée.

— Mais pourquoi?

Elle se tordit les mains :

— Il voulait lui parler et savoir à quel point elle était au courant. La boîte de nuit était toute proche et il n'avait pas beaucoup de temps à perdre.

— Quand sont-ils arrivés?

— A environ une heure du matin. Je dormais, je les fis entrer. J'ai pu me rendre compte qu'Anne avait très peur bien qu'elle fût très saoule. Elle a trouvé le temps de murmurer que French allait la

tuer et qu'il ne fallait pas que je la perde de vue.

Netta se cacha la figure dans ses mains.

— Je crois encore entendre sa voix.

Je versai une autre ration de whisky et le lui fis prendre.

— Allons, qu'est-ce qui est arrivé après?

— Je ne savais pas quoi faire; je voulais m'habiller mais Anne ne voulait pas que je la laisse seule avec French et lui ne voulait pas qu'elle aille dans ma chambre. Je tâchai de gagner du temps en apportant des verres. Il versa une drogue dans notre boisson et je m'évanouis en un clin d'œil. Impossible de trouver le temps de prévenir Anne. L'effet du narcotique a été immédiat. J'ai pu entendre Anne hurler et après je fus inconsciente.

— Alors, il l'a assassinée? lui demandai-je doucement.

Elle fit oui d'un air désespéré et s'efforça de réprimer ses larmes.

— J'ai tellement peur. Il va faire la même chose avec moi.

— Allons, du calme. Qu'est-ce qui est arrivé après, voyons, Netta? Je veux tout savoir. Qu'est-ce qui est arrivé?

— J'ai un vague souvenir d'avoir été habillée, puis à moitié transportée au bas de l'escalier. Jules Cole était sur le palier. French lui a parlé mais j'étais bien trop droguée pour entendre ce qu'il disait. French me jeta dehors. L'air frais de la nuit me revigora et je commençai à me débattre. (Elle ferma les yeux.) Il me tomba dessus et tout ce dont je puis me souvenir ensuite, c'est d'avoir été dans sa voiture. J'essayai de me relever et il me battit de nouveau. Je revins à moi plus tard, dans une pièce. Une femme me surveillait : c'était Mme Brambee. French est venu me revoir au bout d'un moment. Il m'avertit qu'il me tuerait si je ne restais pas où j'étais et si je ne faisais pas ce qui m'était commandé.

— Est-ce que vous aviez jamais entendu parler de Mme Brambee auparavant?

— Non, Anne avait un cottage à Lakeham, que French lui avait acheté. Il avait l'habitude d'y passer le week-end ou le temps dont il pouvait disposer. Mme Brambee entretenait la maison.

— Où est-ce qu'on vous a gardée prisonnière? lui demandai-je en lui donnant une deuxième cigarette.

— French désirait que la police soit convaincue de ma mort et non de celle d'Anne chez moi.

— Mais pourquoi, mon Dieu?

— Il savait qu'on ne pourrait pas le retrouver avec mon aide et comme lui et Anne étaient beaucoup sortis ensemble, il avait peur qu'on pense à lui au sujet de sa mort. Ce qui se passait au cottage n'était pas pour la police et il craignait que la police ne découvrit le cottage en commençant son enquête au sujet d'Anne.

— Mais qu'est-ce qui se passait au cottage?

— Je n'en sais rien.

— Comment est-ce que vous avez trouvé, vous, qu'il s'y passait quelque chose, alors?

— Mais c'est Mme Brambee qui me l'a dit. Elle avait peur de French et elle aimait Anne.

— Et quand je suis arrivé sur les lieux, il a compris que sa combine ne tiendrait pas le coup, n'est-ce pas?

— Oui; Jules lui a téléphoné en lui racontant que vous étiez venu chez moi et que très probablement vous chercheriez à voir le... le cadavre. French s'affola et, avec deux de ses hommes, il enleva Anne de la morgue. Ils la déposèrent dans le cottage et arrangèrent tout comme si Anne s'était suicidée là-bas et non dans mon appartement.

— Eh bien! mince alors, m'écriai-je, vous êtes en train d'essayer de me persuader que la femme qui est morte dans votre appartement et celle que nous avons trouvée dans le cottage n'étaient qu'une seule et même personne?

— C'était Anne.

— Mais l'une d'elles était rousse et l'autre blonde. Netta se mit à frissonner.

— Oh! mais French n'était pas arrêté par une si petite chose. Mes cheveux ne sont pas d'un rouge naturel. J'avais une bouteille de teinture de henné et il a teint la chevelure d'Anne pendant qu'elle était sous l'effet du narcotique. Ensuite, lorsqu'il l'a amenée au cottage, il a fait un rinçage d'eau oxygénée pour rendre à la chevelure sa couleur naturelle.

Je fis une grimace.

— Ce type-là a eu un culot pas ordinaire. Allons, continuez; qu'est-il arrivé ensuite?

— Moi, je me trouvais sur son chemin. La police recherchait mon corps. French avait préparé un plan pour me supprimer et déposer mon cadavre dans un endroit où la police le retrouverait. Jules n'a pas voulu le laisser faire. Jules et moi nous sommes toujours bien entendus. Tant que Jules me soutenait, j'étais tranquille. Il m'expliqua que French avait caché une des bagues d'Alleby dans mon appartement et que la police était à mes trousses. Cela m'a fichu la trouille. J'ai pensé que si la police était à ma recherche, French profiterait de l'occasion pour me supprimer. Grâce à Jules j'ai pu m'échapper. Je suis revenue à Londres. Il n'y avait qu'un endroit où je pouvais me cacher... c'était ici. Selma et moi étions amies. J'avais l'habitude de venir ici autrefois, avant qu'elle se marie avec Jacobi. Je savais que Selma était partie en Amérique avec Pierre après l'assassinat de Georges. Pierre l'avait emmenée là-bas clandestinement.

— Pierre, mais Pierre qui?

Elle fronça les sourcils et passa la main sur ses yeux :

— Ah, j'oubliais, vous ne le connaissiez pas : Pierre Utterly. C'était un Américain du Corps expéditionnaire. Il était vraiment gentil et quand il a

vu Selma malheureuse, il a offert de l'emmener avec lui et de s'occuper d'elle.

— Alors, c'est ça le type qui vous a donné le Luger?

— Quel Luger? dit-elle d'un air abasourdi. (Puis elle fit un signe d'assentiment.) Ah! c'est vrai, j'avais oublié. J'avais promis de le lui garder mais quand il est parti, nous avons oublié tous les deux que j'avais son revolver. Comment saviez-vous que j'avais ce Luger?

— C'est Corridan qui l'a. Nous avons tous les deux pensé que c'est avec ce revolver qu'on a tué Jacobi.

Elle devint livide.

— Mais ils savent bien maintenant que ça n'est pas vrai?

— Mais bien sûr, ils le savent, lui dis-je en lui tapotant le genou. J'ai presque fini. Mais pourquoi avez-vous été chez Bradley?

— Il fallait bien, je n'avais pas d'argent. Bradley a toujours été gentil avec moi après notre première bataille. Je n'avais personne à qui m'adresser. J'avais trop peur de venir vous demander quelque chose. Jules m'avait dit que vous passiez votre temps avec des policiers. Je voulais venir chez moi, mais Jules m'a dit que vraiment c'était trop risqué. Alors je suis allée chez Bradley. Je lui ai raconté toute l'histoire. Il a été chic et m'a donné deux cents livres. C'est alors que vous êtes arrivé; j'ai eu le trac et je suis partie en courant.

Je me caressai le nez :

— Continuez.

— Je suis revenue ici (et elle me saisit le poignet); je suis entrée, j'ai monté l'escalier; alors j'ai entendu quelqu'un remuer dans la petite pièce. J'ai pensé que c'était French. Je vous jure que j'ai pensé que c'était French. (Elle s'arrêta pour me fixer.) Stéphane, il faut que vous me croyiez.

— Continuez.

— J'ai cru qu'il était venu pour me tuer. J'étais folle de peur; je ne savais pas ce que je faisais; j'ai attrapé le tisonnier et suis restée à l'attendre dans l'obscurité. Quelque chose a remué, est venu dans ma direction. Alors... alors j'ai perdu la tête... et j'ai frappé. (Elle se cacha le visage dans les mains.) Stephane, il faut venir à mon secours. J'ai tellement peur. Dites que vous me croyez. Dites que vous allez m'aider; s'il vous plaît?

Je me levai, traversai toute la pièce :

— Comment voulez-vous que je vous aide? Ils vont le trouver, tôt ou tard, ce cadavre. Ils découvriront que vous vous êtes cachée ici. La seule chose que nous puissions faire est de raconter cette histoire à Corridan. C'est vraiment la seule chose, Netta. Il comprendra et il vous aidera.

Elle se releva.

— Non, French me tuera avant que la police puisse faire quoi que ce soit. S'il n'y arrive pas, eux ne me croiront pas. Personne ne me croira, sauf vous.

Elle mit ses bras autour de mon cou et se tint tout près de moi.

— Stephane, je te demande de m'aider. Je sais que tu peux le faire. Tu peux me permettre de quitter le pays comme Pierre Utterly l'a fait pour Selma. Nous pouvons partir d'ici un jour ou deux, avant qu'ils ne le découvrent.

Elle regarda en frissonnant par-dessus son épaule.

— Pierre a ramené Selma dans l'avion d'un de ses amis. Est-ce que tu ne feras pas la même chose pour moi? Est-ce que tu ne peux pas me sortir de ce pétrin après tout ce que nous avons été l'un pour l'autre?

— Il faut que je réfléchisse.

Et je me rassis sur le lit, allumant une autre cigarette. Je demeurai immobile pendant plusieurs minutes. Puis je repris :

— O.K., Netta. C'est ce que j'essayerai de faire.

J'essayerai de te faire quitter le pays et après j'espère que nous serons quittes. Je te dois quelque chose, en effet mais je n'aurais jamais cru que le prix soit aussi salé. Mais je le ferai, crois-moi.

Elle tomba près de moi à genoux.

— Mais comment t'arrangeras-tu? me demanda-t-elle en saisissant ma main.

— Harry Bix nous tirera de là. Tu te souviens de lui? Je l'ai amené au club le soir où je t'ai rencontrée. C'est lui qui ramène les avions en Amérique toutes les semaines. Il voudra bien. C'est vraiment un chic type. On t'emmènera en douce sur l'aérodrome et de toutes les façons on se débrouillera pour que tu passes de l'autre côté. Mais oui, Netta, nous nous en sortirons, ne t'inquiète pas. Et quand je te dis que je m'en sortirai, je te jure que j'y arriverai.

Elle recommença à pleurer, le visage appuyé sur mon genou.

Je me mis à jouer avec ses cheveux et fixai le portrait d'une petite poule en culotte jaune accroché au-dessus du lit. Dans son regard je lus qu'elle me considérait comme un vrai ballot. Au fond, je n'étais sans doute pas autre chose.

CHAPITRE XIX

Pendant que Netta préparait une valise, je lavai les verres, en les essuyant de façon que l'on ne puisse relever les empreintes. Puis je les remis avec la bouteille de whisky dans le buffet. Avec mon mouchoir je ramassai le tisonnier couvert de sang coagulé, je le lavai et le remis tout près de Little-johns.

Je revins dans la chambre pour trouver Netta en train d'entasser des objets dans une grande valise *Révélation.*

— Maintenant, fis-je, il faut penser à un endroit sûr jusqu'au moment où j'aurai trouvé l'avion. Cela pourrait bien prendre deux jours.

— Je sais où aller, me dit-elle. J'y ai pensé tandis que tu étais sorti. Je sais maintenant.

Je la regardai :

— Mais où?

— Dans l'appartement de Madge Kennitt.

Je me mis à la contempler, abasourdi :

— Dans quoi?

— Dans l'appartement de Madge Kennitt. Personne ne pensera à m'y chercher.

— Mais bon Dieu, tu ne sais donc pas qu'on l'a assassinée? Tu ne peux certainement pas aller là-bas.

— Mais si, bien sûr; cet endroit est vide et la

police a fini son enquête. Mme Crockett n'essayera certainement pas de le louer avant que l'on ait oublié l'assassinat. J'y serai en parfaite sécurité pendant trois ou quatre jours. Et puis ça n'est pas la seule raison pour laquelle je vais là-bas. Madge avait constitué un stock de conserves au commencement de la guerre. Je sais où elle cachait tout cela. Je suis sûre que je trouverai tout à sa place. Il faut bien que je mange et si je vais là-bas je n'aurai pas à ressortir du tout avant que tu viennes me chercher.

— Tu es sûre que toute cette boustifaille y est encore?

— Eh bien! je pense; je peux toujours voir.

— Je n'aime pas beaucoup cette solution, mais je dois convenir que la question nourriture est difficile à régler. Mais comment rentreras-tu?

— Ma clef ouvre sa porte. Elle ouvre celle de Jules aussi. Ils ont tous plus ou moins les mêmes serrures dans ces appartements.

— C'est bon, ça va. Mais tu feras bien de faire rudement attention.

Tout à coup, je venais de me rendre compte que, puisque la clef de Cole ouvrait la porte de Madge c'était probablement lui qui l'avait tuée. Il aurait pu effacer le nom de Jacobi qui avait été écrit dans la poussière. Je conservai ce renseignement dans ma mémoire en vue d'une vérification ultérieure.

— Je ferai très attention, m'affirma-t-elle.

— Eh bien! alors c'est décidé. Quand tout sera prêt, je viendrai te chercher en voiture. Et il faut que tu sois prête à n'importe quelle heure de la nuit pour un départ rapide.

Elle vint vers moi, mit sa main sur mes épaules. Il y avait encore dans le fond de ses yeux une expression de terreur, mais elle était plus calme et elle avait retrouvé la maîtrise de ses nerfs.

— Je ne sais pas comment te remercier, Stephane. Peut-être que j'ai fait l'imbécile depuis que nous nous sommes quittés, mais je ne suis pas mauvaise,

pas vraiment mauvaise, et je ne t'ai jamais oublié.

Je lui tapai sur l'épaule et me détournai.

— Nous sommes dans un sale pétrin tous les deux, tu sais, lui dis-je tranquillement, et si nous ne sommes pas malins, si nous jouons une mauvaise carte, nous allons nous trouver dans une situation inextricable. Ne te trompe pas; je ne ferais pas une chose pareille pour une autre que toi, Netta.

Elle glissa sa main dans la mienne :

— Je le sais bien et je ne devrais pas te laisser faire, Stéphane. Je viens de perdre la tête, mais maintenant j'ai repris mon aplomb. Si tu veux te dégager de ta promesse, je ne t'en voudrai pas. Et je m'arrangerai de toute façon. J'ai dû m'arranger toute seule toute ma vie. Je puis continuer à me battre seule.

— Allons, oublie ça, lui dis-je brièvement, nous sommes tous les deux dans cette histoire, mais il y a quelque chose qui me préoccupe.

Elle me regarda intensément :

— Mais quoi, Stéphane?

— C'est Pierre French. Si nous partons, il va s'en tirer, lui.

Elle me saisit le bras :

— Eh bien! qu'il s'en tire. Nous ne pouvons rien faire contre lui sans nous fiche dans le pétrin nous-mêmes. Alors ne commence pas quelque chose dans cette idée-là, Stéphane. Cela ne fera que nous retomber sur le nez.

— Je présume que tu as raison, mais ce qui me dégoûte, c'est de penser qu'un salaud comme French...

Son bras se raidit sur le mien et elle ouvrit les yeux tout grands.

— Ecoute, murmura-t-elle.

— Quoi?... commençai-je.

Mais elle me mit sa main sur la bouche.

— Il y a quelqu'un dans l'appartement, murmura-t-elle, écoute!

Cela me donna un trac fou. Je me raidis et jetai un coup d'œil vers la porte.

Elle avait raison. Très étouffé, un bruit de pas venait de l'escalier.

Mon cœur battait, tandis que j'allais vers le commutateur pour éteindre.

— Attends ici, murmurai-je, et pas de bruit. Ne rate pas ta chance. Sors si tu peux, mais ne laisse pas cette valise ici. Crois-tu que tu pourras la porter?

Je sentais tout son corps qui tremblait contre le mien.

— J'essaierai, me dit-elle. Oh! sapristi, j'ai peur. Qui est-ce? Qui crois-tu que ce soit?

— C'est ce que je vais chercher à savoir, mais n'attends pas que je revienne.

J'allai jusqu'à la fenêtre, sur l'arrière de la maison, qui donnait sur un toit en pente, puis dans la cour.

— Voilà comment il faut que tu t'en ailles, murmurai-je, mes lèvres proches de son oreille. Donne-moi deux minutes; et puis monte sur le toit, laisse-toi glisser et saute dans la cour. Va chez Madge. Je te retrouverai dans un jour ou deux.

Elle me toucha la main avec ses doigts.

— Mon Stéphane chéri, me dit-elle.

— Ferme la porte à clef après moi, mon petit.

Je lui serrai la main et jetai un coup d'œil dans le couloir. J'écoutai, n'entendis rien, quittai la pièce et refermai la porte.

J'entendis Netta faire glisser le verrou. Et traversant le couloir j'entrai dans le petit salon et cherchai à trouver mon chemin jusqu'à la lampe. Après quelques moments d'hésitation je la trouvai, retirai l'ampoule que je déposai soigneusement sur le sol, puis me souvenant des empreintes digitales, je sortis mon mouchoir, ramassai l'ampoule, l'esuyai et la déposai une seconde fois à terre.

Je revins vers la porte, restai là à écouter, le visage emperlé de sueur, le cœur battant à tout rompre.

Quelques secondes de silence, puis un crissement très faible parvint à mes oreilles tendues; et encore un autre crissement. Quelqu'un montait l'escalier.

Je m'accotai au mur du côté opposé à la porte et attendis. J'entendis le pêne grincer et pus me rendre compte que le visiteur avait atteint le haut de l'escalier et essayait d'ouvrir la porte de Netta. J'espérais qu'elle aurait la force de volonté de ne pas se mettre à hurler. C'est que j'avais bien envie de hurler moi-même.

Encore du silence. On pouvait le couper au couteau dans cet appartement.

Puis tout à coup la porte derrière laquelle j'étais adossé s'ouvrit. Ma bouche se dessécha et je sentis mes cheveux se dresser sur ma nuque. La porte s'ouvrit centimètre par centimètre puis il y eut un arrêt. J'aperçus une forme blanche, une main, tâtonnant le long du mur pour trouver le commutateur, puis le découvrant enfin. Le dé clic du commutateur me donna l'impression qu'on avait tiré un coup de pistolet dans la pièce silencieuse. La pièce demeura dans l'obscurité et je rendis grâce aux dieux d'avoir eu la bonne pensée de retirer l'ampoule.

J'assouplis mes muscles, serrai les poings et attendis.

Il y eut un long silence, la porte ne s'ouvrit pas puis, aucun bruit, si ce n'est celui de mon cœur battant à tout rompre. J'attendais, les nerfs tendus, dominant ma respiration. Puis un nouveau son parvint à mes oreilles aux aguets : la respiration de quelqu'un. Je me demandais si celui-là pouvait entendre ma propre respiration et si c'était la raison de son hésitation.

La porte commença à s'ouvrir de nouveau. Je me faufilai le long du mur, prêt à bondir.

Une ombre noire apparut au détour de la porte : une tête et des épaules d'homme. Je pouvais à peine

distinguer la silhouette estompée, contre la persienne. Je me savais invisible dans l'obscurité et attendis pour savoir ce qu'il allait faire.

Il jeta un coup d'œil dans la pièce, avança d'un pas. Puis j'entendis un bruit différent, un craquement aigu provenant de la fenêtre de Netta au moment où elle l'ouvrit.

En un instant l'homme avait fait demi-tour, s'était précipité dans le couloir et essayait de nouveau la serrure.

— Je vous entends, hurla-t-il, ouvrez, venez ici, ouvrez.

C'était Corridan.

Pendant un instant ma terreur fut telle que je fus incapable de remuer. Puis j'entendis Corridan appuyer de toutes ses forces contre la porte de Netta et cette dernière céda. Je n'eus pas le courage d'hésiter une minute de plus, j'envoyai un coup de pied dans une chaise qui alla tomber contre une petite table. Le bruit de ces deux objets en se renversant me parut être aussi fort qu'un éclatement de mine.

Une exclamation ahurie de Corridan me parvint. Une minute après, il entra dans le petit salon. Je le vis chercher quelque chose dans sa poche revolver, et je me glissai dans sa direction à tâtons en priant le ciel de n'être pas entendu.

Une seconde après la lueur vive d'une torche électrique qu'il avait tirée de sa poche tombait sur Littlejohns.

J'entendis Corridan retenir son souffle. Dans cette lumière implacable, la vue de Littlejohns suffisait à ébranler le système nerveux du plus brave. Pendant un instant Corridan eut l'air paralysé de surprise et d'émotion. C'est à ce moment-là que je sautai sur lui. Nous nous affalâmes comme un couple de buffles, et notre chute entraîna celle d'une petite table qui fut réduite en miettes. Un bon coup de poing sur la figure et je lui arrachai la torche que

je lançai de toute ma force contre le mur. Elle s'éteignit. Sous mon poids Corridan se tortillait en me décochant des coups dans la poitrine avec une force herculéenne. Je l'accrochai, essayant de le maintenir par terre, mais il était beaucoup trop fort pour moi.

Pendant quelques secondes nous combattîmes comme des brutes. Nous étions aussi morts de peur l'un que l'autre et nous décochions nos punchs et nos coups de genoux dans une furie de bras et de jambes agités. Corridan était un dur, pas de doute. Il connaissait tous les sales coups possibles et imaginables de la lutte. Si je n'avais pas été spécialement entraîné dans les pionniers, en tant que correspondant de guerre, je n'aurais pas pu durer plus de deux minutes avec lui comme adversaire.

Au bout d'un instant il avait la tête prise et j'étais en train d'essayer de l'étouffer en lui appuyant mon avant-bras sur la gorge, mais il me flanqua un micorps si lourd que je ne pus arriver à le maintenir. Je le laissai et me dressai sur mes jambes.

Avant que j'aie eu le temps de m'écarter, il m'avait enlacé les jambes et je m'affalai sur le dos. Je sifflais sans arrêt et pendant une seconde me trouvai sans défense. Ça c'était un temps fou pour un type comme Corridan. Il était à genoux sur mes bras avant que je n'aie trouvé ma respiration et cela me donnait l'impression d'avoir toute la cathédrale Saint-Paul sur le dos.

— Attends que je te voie un peu, fils de..., me jeta-t-il haletant.

J'entendis crisser des allumettes. S'il me reconnaissait, mon compte était bon. Je n'avais pas une seule chance d'alibi étant pris sur le fait avec Little-johns.

Je fis un effort gigantesque, levai mes jambes et arrivai à lui décocher un coup de pied sur la nuque. Il retomba en avant sur moi et libéra mes bras. Et lorsqu'il revint à lui il saisit ma tête qu'il essaya de

mettre en pièces sur le parquet. En raidissant mon cou, je parvins à éviter cette attaque et lui flanquai un punch dans le ventre qui pénétra d'au moins un pied à l'intérieur. Il hoqueta, trébucha et s'effondra loin de moi. Je refermai la main sur un des pieds de la table. Je frappai avec cela aveuglément et sentis mes muscles tressaillir le long de mon bras tandis que le pied de la table rencontrait l'obstacle, puis il retomba lourdement.

J'étais étendu, essayant de retrouver mon souffle avec l'impression que je venais de passer dans une essoreuse. Je savais qu'il ne fallait pas perdre un instant; je me relevai, dégageai ses jambes des miennes, tâtonnai et le touchai. Il ne remuait plus. J'eus pendant un instant affreux l'idée que je l'avais tué, mais ensuite j'entendis sa respiration. Il allait revenir à lui d'un moment à l'autre. Il fallait que je me sauve au bon moment.

Je me remis debout, quittai la pièce en chancelant et jetai un coup d'œil dans celle où j'avais laissé Netta. La fenêtre était ouverte, elle était partie. Je saisis la rampe de l'escalier et faillis dans ma précipitation m'étaler sur les marches. Enfin j'atteignis la porte d'entrée et j'attendis un moment en reprenant mes esprits puis, l'ouvrant, je pénétrai dans l'impasse sombre. L'air frais de la nuit m'aida à recouvrer mes esprits, mais j'étais encore mal en point tandis que je marchais à pas pressés jusqu'à la grande rue. Je continuai et me retrouvai enfin à Russell Square, puis à Kingsway. Arrivé au Strand, j'avais retrouvé une démarche normale.

Il fallait que je puisse fournir un alibi incontestable, un alibi si bon que Corridan lui-même ne pourrait le mettre en doute. Je me demandais s'il m'avait reconnu. Je n'avais pas fait le moindre bruit pendant notre pugilat et il faisait presque aussi noir que dans un tunnel. Avec un peu de chance je m'en tirerais.

Devant un taxiphone j'hésitai puis entrai et de-

mandai Crystal. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit déjà revenue du club. Il n'était qu'onze heures un quart; mais à ma grande satisfaction ce fut elle qui me répondit.

— Ici, Stéphane. Non, surtout ne parlez pas. La chose est très sérieuse. Il y a combien de temps que vous êtes rentrée du club?

— Il y a une heure. J'ai une migraine folle et je suis rentrée à la maison. Pourquoi?

— Est-ce qu'on vous a vue rentrer chez vous?

— Non. Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri?

— Des tas de choses, lui dis-je d'un ton lugubre. J'arrive chez vous et puis n'oubliez pas qu'il y a une heure que je suis avec vous et que je vais passer toute la nuit avec vous. Est-ce que ça fait votre affaire?

— Si ça fait mon affaire? (Sa voix s'éleva d'un ton.) Ça va, venez tout de suite.

— Je viens.

Et je raccrochai.

Puis je glissai de nouveau un jeton dans l'appareil et appelai Fred Ullmann au *Morning Mail*.

En quelques mots je le mis au courant de ce que j'avais découvert.

CHAPITRE XX

Je revins au Savoy le lendemain matin un peu après onze heures. Comme je demandais à la réception qu'on me donne ma clef, je sentis une main sur mon bras. Je pris la clef et jetai un coup d'œil derrière moi.

Corridan, qui me parut on ne peut plus énorme et sévère, était à mon côté.

— Eh bien! eh bien! lui dis-je avec ce qui, à mon idée, était un sourire amical. Voilà mon vieux copain! Qu'est-ce qui vous amène? Vous vous êtes perdu?

Il fit non de la tête. Son regard était glacial, sa bouche très dure.

— Je voudrais vous parler, Harmas, me dit-il, est-ce que nous allons dans votre chambre?

— Allons plutôt au bar, on va justement l'ouvrir. Vous avez l'air d'avoir besoin d'un apéritif.

— Je crois que nous irons dans votre chambre.

— Eh bien! allons, puisque vous insistez. Vous n'avez pas l'air d'avoir votre visage souriant habituel. Qu'est-ce qui vous gêne? Vous n'allez pas me dire que vous êtes amoureux? Ou, au fait, c'est peut-être une indigestion?

— Il ne s'agit pas de plaisanter, me répondit-il en se dirigeant vers l'ascenseur avec moi.

— C'est toujours ce qui cloche avec vous, vous n'avez aucun sens de l'humour.

Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au deuxième étage.

— Parce que si vous aviez un sens de l'humour correct, vous seriez vraiment un homme exceptionnel. Regardez moi, par exemple; où serais-je si je ne pouvais pas faire une bonne farce de temps à autre? Je vais vous le dire. Au comble du désespoir. Et pourquoi? Parce que je me dirais que vous êtes venu pour m'arrêter.

Il me lança un regard aigu :

— Mais qu'est-ce qui vous fait dire ça? me demanda-t-il en s'arrêtant devant ma porte pendant que je poussais le verrou.

— Vous avez l'air d'un flic aux pieds plats avec les meilleures intentions du monde, sur le point de faire une arrestation, lui répondis-je, seulement voilà, vous allez avoir une déception.

— C'est ce que nous verrons.

Il retira son chapeau en entrant dans la pièce et me fit face.

Je notai les marques blafardes sur ses tempes, là où je l'avais attrapé avec le pied de la table, et j'espérai sincèrement qu'il n'avait aucune preuve pour m'impliquer dans l'agression de la veille.

— Eh bien! eh bien! (Et je le contemplai du haut en bas.) C'est à mon tour de rigoler maintenant. Où est-ce que vous avez été attraper cette belle marque? Je suppose que vous avez essayé de cogner votre tête sur un mur de briques.

— Laissez les blagues de côté, si ça ne vous fait rien, dit-il.

Je n'avais jamais vu à Corridan un air aussi sérieux de ma vie.

— Où étiez-vous la nuit dernière?

« Nous y voilà », me dis-je et j'allai vers le placard où se trouvait ma bouteille de whisky.

— Ça, mon vieux, ça n'est pas votre affaire, dis-je doucement. Un whisky?

Et, retirant la capsule, je versai du whisky dans un verre.

— C'est mon boulot, et vous feriez bien de vous rendre compte qu'il s'agit pour vous d'une affaire très sérieuse.

Je sirotai le whisky en le regardant d'un air narquois.

— Vraiment, je me demande ce qui se passe dans votre crâne, Corridan. En d'autres termes, quelle mouche vous a piqué?

— Est-ce qu'on vous a jamais parlé d'Henri Littlejohns?

— Mais oui, bien sûr, c'est un détective privé. Pourquoi donc?

— Vous l'avez utilisé, n'est-ce pas?

— Mais oui, bien sûr et je l'utilise toujours. Qu'est-ce qu'il a à voir avec vous?

— Beaucoup de choses. Il a été assassiné hier soir.

Je m'efforçai de pousser une exclamation de surprise, posai mon verre de whisky et m'écriai :

— Assassiné, bon Dieu, Littlejohns, assassiné!

Ça n'était pas très convaincant, et je me rendis compte que cela ne convainquit point Corridan.

— Je vous ai prévenu, Harmas, que la prochaine fois que vous seriez mêlé à un assassinat, les choses iraient mal en ce qui vous concerne. Alors maintenant, vous savez à quoi vous pouvez vous attendre, n'est-ce pas?

— Alors, ce n'est pas le moment de perdre notre sens de l'humour, Corridan? Ce n'est pas à moi que vous essayez de faire peur, sans blague? Je n'ai rien à voir avec la mort de Littlejohns et vous le savez.

— Je crois que si, dit-il.

Et il me guettait étroitement.

Je le fixai et trouvai assez difficile de soutenir son regard scrutateur.

— Allons, une minute. Vous n'allez pas me dire que vous parlez sérieusement. (Et j'arrivai à rire,

mais cela me parut sonner faux et je m'arrêtai.)
Vous êtes en train de blaguer, hein?

— Pas du tout, et je vous conseille d'être très sérieux, vous aussi, répliqua Corridan.

— C'est bon, soyons sérieux. Alors, si vous m'expliquiez de quoi il est question?

— Quand avez-vous vu Netta Scott pour la dernière fois? me lança-t-il brusquement.

Je ne m'attendais pas à celle-là et j'eus un moment d'hésitation. Il ne fut pas sans le remarquer et son visage se raidit.

— Je crois que cela doit être il y a deux ans, lui répondis-je doucement.

— Vous ne l'avez pas vue la nuit dernière?

— La nuit dernière? Est-ce que vous êtes fou, est-ce que vous avez perdu la mémoire? Il y a une semaine qu'elle est morte. Ou bien voulez-vous me dire qu'on a retrouvé son cadavre?

Il se dirigea vers le fauteuil et s'assit.

— Allons, Harmas, voilà qui ne fait pas du tout l'affaire, reprit-il doucement. Nous savons bien tous les deux que Netta est vivante.

Je regardais mes mains. J'eus l'impression qu'elles manquaient de calme et les fourrai dans les poches de mon pantalon.

— Il y a deux ans que je n'ai pas vu Netta, affirmai-je placidement.

Il m'observa puis s'inclina :

— Alors, où étiez-vous donc la nuit dernière?

— Ah! vraiment, c'est une question à laquelle je ne peux guère répondre. (Et je détachai mon regard.)
Affaire d'honneur.

Corridan eut du mal à garder son calme.

— Allons, Harmas, si vous ne voulez pas me dire où vous étiez la nuit dernière, il ne me restera pas d'autre solution que de vous emmener au poste. Je n'ai pas envie d'agir officiellement, mais si vous vous mettez à faire l'idiot et à me raconter des

histoires, je vous fiche mon billet que tout cela va finir très officiellement.

— Vous n'êtes pas en train de me persuader sérieusement que j'ai assassiné Littlejohns? lui demandai-je en le fixant.

— Si vous voulez que je vous serve de témoin et que la chose devienne officielle, eh bien! c'est entendu. Si vous pouvez me convaincre qu'il vous était impossible de vous être trouvé sur le lieu du crime, eh bien! je m'estimerai satisfait. En ce moment, je vous traite en ami. Mais si vous êtes incapable de me fournir des preuves, je vais vous arrêter.

Je m'assis et affectai d'être très choqué.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je présume qu'il faudra bien que je vous le dise : j'étais avec Crystal Godwin.

Son visage se renfrogna :

— Oh! vraiment! A quelle heure vous êtes-vous rencontrés et à quelle heure l'avez-vous quittée?

Cette question méritait quelque considération :

— Je l'ai retrouvée à la sortie du Club Azur, voyons, à quelle heure? A dix heures dix. Je me souviens d'avoir regardé ma montre au moment où elle m'a rejoint. Nous avons convenu de nous retrouver à dix heures et j'étais impatient de son retard. Et après nous sommes allés chez elle.

— A quelle heure l'avez-vous quittée? me jeta Corridan.

— Eh bien! voilà, qui me met dans une situation difficile. Pour dire vrai (et j'espère que cela restera tout à fait entre nous), je ne l'ai quittée que ce matin.

Il me considéra pendant quelques instants qui furent très désagréables.

— Oui, c'est un alibi, Harmas, qui est l'évidence même. Voilà une femme qui dirait n'importe quel mensonge pour sauver votre carcasse.

— Ça, je le crois. (Et mon visage parvint à esquis-

ser un sourire contraint.) Je lui ai donné six paires de bas de soie, après tout! Je comptais bien être payé de ma peine un jour ou l'autre. De toutes les façons, Corridan, c'est un alibi. Et si vous pensez que votre vieux copain vous raconterait un mensonge de cette taille, eh bien! vraiment, vous m'en voyez désolé. Je vous dirai même plus que cela : je suis blessé à vif.

— Nous verrons cela, reprit-il d'un ton grincheux. Je pourrai peut-être impressionner cette jeune femme. Et ce ne sera pas la première fois que j'aurai empêché quelqu'un d'être parjure. Peut-être y arriverai-je encore.

J'espérais bien que Crystal avait plus de sang dans les veines que je ne le croyais et mentalement je serrai les poings.

— Eh bien! si vous ne me croyez pas, fis-je en haussant les épaules, le mieux que vous ayez à faire est de parler à Miss Godwin; elle vous convaincra, elle, si je ne peux le faire. Venez me retrouver après l'avoir vue et me faire de charmantes excuses. Cela ne vous coûtera qu'une bouteille de champagne.

— Je ne crois pas que j'aie à faire cette dépense, me dit Corridan en s'appuyant contre la chaise.

« Vous m'avez dit une fois, souvenez-vous-en, que le parfum favori de Netta Scott était le lilas, reprit-il en changeant brusquement de sujet. Vous en souvenez-vous?

— Vraiment j'en dis des choses et je n'en veux pas dire la moitié. Mais pourquoi est-ce que vous amenez le parfum de Netta dans une conversation si lugubre?

— Il y avait un parfum violent de lilas dans l'appartement où l'on a assassiné Littlejohns, me répondit-il. Allons, vous savez, Harmas, vous auriez tort de ne pas dire la vérité. Nous sommes absolument certains que Netta Scott est vivante. Nous sommes en ce moment à sa recherche et dans peu de temps nous l'aurons retrouvée. Nous savons

qu'elle a quelque chose à voir dans le vol fait à Alleby; qu'elle a assisté à l'assassinat de sa sœur, et que par conséquent elle en était la complice.

« Nous savons aussi qu'elle se trouvait dans l'appartement où Littlejohns a été assassiné.

Je haussai les épaules sans répondre, mais c'était un coup dur.

— Et au fait, est-ce que vous avez des précisions sur une Bentley jaune et noire? me lança-t-il.

Bon! « C'est Merryweather qui lui a donné ce tuyau-là. » Et je haussai les épaules.

— Rien, si ce n'est que Littlejohns l'a vue à la porte du cottage de Lakeham. Pourquoi?

— Nous cherchons la voiture, dit Corridan. Le propriétaire, croyons-nous, a quelque chose à voir avec l'assassinat d'Anne. Est-ce que vous savez où elle est cette voiture?

J'eus un moment d'hésitation puis pensai qu'il serait trop dangereux de lui parler de Pierre French. Seule, Netta avait pu me donner ce renseignement et bien entendu, il aurait aimé me voir tomber dans un piège de ce genre.

— Aucune idée.

Il grogna :

— Il me semble, Harmas, que vous vous comportez comme un triple idiot. Vous êtes en train de protéger Netta Scott parce que vous étiez amants autrefois. Je suis sûr que vous étiez en train de la protéger la nuit dernière quand Littlejohns vous a surpris tous les deux. Et ce qu'il y a de pire, c'est que vous lui êtes tombé dessus et que vous l'avez tué. Alors, vous aimez cette histoire-là?

Je commençais à avoir sérieusement chaud.

— Je ne l'aime pas, je l'adore, lui répondis-je avec un rictus, vous avez développé votre imagination d'une façon incroyable.

Il attendit, espérant que j'allais dire quelque chose de plus, mais voyant que je me taisais, il continua :

— Cette affaire est très ennuyeuse en ce qui vous concerne, Harmas. Elle pourrait aussi vous impliquer dans l'assassinat Kennitt.

— Elle pourrait vraiment? fis-je en sursautant.

— Mais oui, le motif est très plausible. Vous auriez très bien pu tuer Madge Kennitt pour la simple raison qu'elle connaissait l'existence de Netta Scott. C'est vous qui l'avez vue en dernier et si je peux retrouver Jules Cole, il sera à même de me dire ce qui est arrivé pendant que vous et Madge étiez ensemble. Il me suffit d'un bon témoin, Harmas, et vous êtes fait comme un rat.

Je terminai mon whisky et vraiment j'avais l'impression d'en avoir besoin. Les choses avaient pris une tournure plus mauvaise que je ne m'y attendais.

— Vous feriez bien, Corridan, d'aller trouver un psychiatre, lui dis-je un peu nerveusement. Je crois que vous avez trop travaillé ou que quelque chose vous guette.

— Ne vous en faites pas pour ma tête, répondit froidement Corridan. Vous feriez mieux de vous soucier de votre cou. Depuis votre retour dans ce pays, vous avez constamment été mêlé à des assassinats. Je vous ai prévenu qu'il ne fallait pas y mettre votre nez; peut-être qu'aujourd'hui vous regrettez de ne pas m'avoir écouté.

— Et dire que nous nous appelions par nos petits noms, et que vous avez mangé de si bon appétit les dîners que je vous ai offerts! Tant pis, ma mère me l'avait bien dit qu'il ne fallait jamais faire confiance à un policier. Allez! Corridan et tâchez de me chercher noise. Je n'ai pas l'impression que vous y arriverez mais il n'y a pas de raison pour que vous n'essayiez pas. Ce qu'il y a d'ennuyeux dans la loi britannique, c'est qu'il vous appartient de me trouver coupable, et ce n'est pas à moi de prouver que je suis innocent. Jusqu'à ce que vous ayez quelques témoins sûrs, je ne pense pas que vous puissiez trop

vous flatter de vos hypothèses qui ne reposent sur rien.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Une fois que j'aurai trouvé Netta Scott et Jules Cole, j'aurai tous les témoins qu'il me faut, me dit-il doucement. Ces deux-là, je pense, se mettront assez vite à table et me permettront de vous arrêter. N'oubliez pas que jusqu'ici je n'ai jamais manqué de trouver les coupables d'un assassinat.

— C'est l'exception qui confirme toujours la règle, mon cher et peut-être que vous êtes en train de vous préparer à votre premier échec d'envergure, lui répondis-je d'un ton optimiste.

Il tira de sa poche une petite boîte de carton que je reconnus immédiatement. C'était la boîte empruntée à Crystal la nuit précédente et dans laquelle j'avais envoyé à Corridan les quatre bagues ornées de solitaires dont j'avais délesté Bradley. Ces bagues m'étaient un souci. Si elles ne faisaient pas partie du vol de Jacobi, je m'étais fichu dans le pétrin. J'avais décidé de les envoyer anonymement à Corridan avec l'espoir qu'il les identifierait pour mon compte.

— Est-ce que vous avez jamais vu cela? me demanda-t-il de façon abrupte.

— Ma foi, ne me dites pas qu'une de vos adoratrices vous a fait un cadeau.

Il ouvrit la boîte, en sortit les quatre bagues, qu'il agita dans la paume de sa main.

— Ou bien ceci?

De nouveau je niai :

— Mais non, d'où viennent-elles? Est-ce qu'elles font partie des bijoux volés par Jacobi?

Il ne me quittait pas des yeux :

— Mais qu'est-ce qui vous a fait penser ça?

— Ah, voilà! je consulte toujours les oracles, lui répondis-je en souriant, et vous seriez surpris de toutes les révélations de cette consultation.

— Elles ne font pas partie des bijoux volés par

Jacobi. (Et il me fixa durement.) Elles me sont arrivées anonymement par le courrier de ce matin. Est-ce que c'est vous qui les avez fait envoyer?

— Moi, lui dis-je d'un air ahuri, mon cher Corridan, j'ai beaucoup d'affection pour vous, mais je crois que tout de même je pourrais résister au vif désir de vous envoyer quatre bagues montées de solitaires.

— Trêve de plaisanterie, me dit Corridan dont le visage devint écarlate, j'ai idée que ces bagues viennent de vous.

— Vous avez tout à fait, tout à fait tort. Qu'est-ce qui vous donne cette idée-là?

— Ça ne sera pas difficile de retrouver l'expéditeur. (Et il fit semblant d'ignorer ma question.) La boîte et le papier utilisés pour le paquet me donneront toutes les réponses dont j'ai besoin.

— Si vous me demandiez mon avis (je commençais à être excédé) je vous dirais qu'un ballot quelconque a volé ces bagues, a été pris d'un remords de conscience et vous les a adressées afin que vous les restituiez à leur propriétaire.

— C'est bien ce que j'avais pensé jusqu'au moment où nous avons vérifié les bagues, me répondit-il, mais voilà, nous n'avons aucune fiche de vol à leur sujet. Vous feriez bien de trouver une autre histoire de fou et surtout, tâchez qu'elle soit meilleure.

— Il faut en convenir, vous êtes salement désagréable ce matin. Eh bien! essayez. Dans quel but vous enverrais-je des bagues garnies de solitaires; voulez-vous me l'expliquer?

— C'est que vous auriez bien pu mettre votre nez dans quelque chose qui ne vous regarde pas, découvrir les bagues, les prendre et supposer qu'elles faisaient partie des bijoux volés par Jacobi. Comme vous ne pouviez pas faire de vérification, vous me les envoyez, sachant que je pourrais savoir si elles appartenaient originellement à Alleby. Eh bien!

pas du tout. Je vais maintenant me mettre sur la piste du propriétaire de ces bijoux et si je le trouve je vais le persuader de faire poursuivre le voleur. Peut-être connaît-il le voleur, lui. Et si par hasard c'est vous, mon ami, eh bien! je vous assure que je ferai tout mon possible pour vous en faire payer les conséquences.

Il tourna sur ses talons et sortit avec fracas.

D'une gorgée j'avalai mon whisky et m'essuyai le front. Et moi qui pensais que Corridan ne connaissait pas son affaire! Si Bradley allait parler, eh bien! vraiment j'allais me trouver fait comme un rat. La première chose à faire était de prévenir Crystal de se préparer à voir Corridan lui montrer le carton-nage. Puisqu'il s'agissait de sa boîte à elle il pourrait l'effrayer si elle n'était pas prévenue d'avance. Je l'appelai et lui expliquai ce qui venait d'arriver.

— Il va arriver chez vous tout de suite, lui dis-je, et il vous mettra cette boîte sous le nez immédiatement. Alors soyez prête.

— Laissez-moi faire, mon trésor; j'ai eu toute ma vie une envie folle d'être mise sur la sellette par la police. Je vais te le manœuvrer! Faites-moi confiance.

— Eh bien! surtout, n'ayez pas trop confiance en vous. (Je tenais à l'avertir.) Ce type-là n'est pas le dernier des imbéciles, je vous assure!

— Moi non plus, me répondit-elle; sauf en ce qui vous concerne. Alors, est-ce que vous avez passé une soirée agréable hier, ajouta-t-elle d'un ton prude.

— Agréable est vraiment bien au-dessous de ce que j'ai pu éprouver, lui répondis-je en faisant la grimace. C'est une expérience qui comptera dans ma vie. Je reviendrai bientôt pour une répétition.

Je raccrochai, allumai une cigarette, et me mis à réfléchir très sérieusement. Il s'agissait de faire très attention. Corridan était à l'affût et s'il ne pouvait pas me revêtir de la bure des assassins. Il pourrait très bien me fournir une paille en prison.

Je commençai à faire les cent pas dans ma chambre. On frappa doucement à la porte. Traversant la pièce j'ouvris la porte et restai éberlué.

Jules Cole était sur le seuil, les sourcils levés, la tête penchée de côté selon son habitude.

— Allons, mon petit, me dit-il en entrant dans la pièce, j'ai à vous parler.

CHAPITRE XXI

Un garçon passa en poussant une desserte. Le couvert était mis pour le petit déjeuner d'un retardataire : un simple café et des petits pains. Le garçon regarda Jules Cole et je notai son expression de mépris très snob. Il continua, disparut au tournant du couloir, mais Jules Cole, lui, était toujours là.

Il sautilla dans la pièce avec son sempiternel sourire secret, ses hochements de tête et, par-dessus tout, une confiance absolue en lui-même.

— Comme c'est gentil de vous revoir, mon petit.

Je le laissai entrer pour la simple raison que j'étais trop ahuri pour trouver l'énergie de le fiche à la porte. Et puis il y avait quelque part, dans mon subconscient, une sonnette d'alarme qui retentissait sans arrêt et m'avertissait que j'allais avoir de sérieux ennuis.

— Que voulez-vous? lui demandai-je en m'appuyant à la porte.

Jules Cole regarda tout autour de la pièce, puis alla jeter un coup d'œil par la fenêtre.

— Comme c'est charmant, me dit-il en mettant ses mains dans ses poches de pantalon mal repassé.

— Dites donc, si vous me disiez ce que vous me

voulez, je pourrais appeler Corridan après notre conversation, il a envie de vous voir.

Il s'assit sur le siège proche de la fenêtre et haussa les sourcils.

— Je le sais, mais vous n'aurez pas besoin de faire appel à Corridan.

Il tira de sa poche un paquet de cigarettes froissé et en alluma une. La fumée s'échappa de ses narines étroites.

— J'ai besoin de faire un petit emprunt.

— Ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, fut ma réponse très brève, mais vous avez sonné à la mauvaise porte. Essayez donc à la réception. Ils vous feront peut-être confiance; moi pas.

Il se mit à ricaner :

— Non, je ne pense pas que vous me feriez confiance, à me voir, mon petit, répondit-il d'une voix monocorde, mais une de mes distractions est la diffamation et je suis venu ici dans le but d'exercer mes talents de maître chanteur.

Il se mit à ricaner de nouveau.

— J'ai entendu tout ce que vous avez dit à Corridan. (Et il se mit à rire.) J'étais en train d'écouter à la porte. Je pourrais très bien vous faire pendre et voilà qui ne va pas mal, n'est-ce pas?

— Et moi, je ne crois pas, vous savez.

Mais j'étais impressionné.

— Allons, ne soyez pas têtue, mon petit! (Et il se fit insinuant.) Je ne me risquerais pas à venir à Londres, à venir jusqu'ici, à moins d'être certain d'y trouver mon compte. J'ai eu de la veine d'entendre ce que vous a dit Corridan. Il me cherche et il soupçonne que j'ai vu ce qui s'est passé dans l'appartement de Madge Kennitt. Eh bien! mais je ne voudrais pour rien au monde le décevoir et je le lui dirai.

— Vous n'avez rien vu.

— Je sais, mais lui ne sait pas. Je lui dirai que vous étiez amoureux de Netta, que Madge vous avait

dit que Netta et Pierre French avaient assassiné Anne. C'est vous qui n'avez pas voulu que Madge prévienne la police et qui avez essayé de l'acheter. Elle n'a pas voulu marcher, vous avez perdu la tête et l'avez tuée. Je vous ai vu commettre ce meurtre.

Je jouais du tambour avec mes doigts sur le bras du fauteuil.

— Mais vous ne l'avez pas vu, cela, vous le savez très bien, Cole.

— Naturellement je n'ai rien vu, mais ça n'a aucune espèce d'importance. Corridan s'attend que je lui raconte quelque chose dans ce goût-là et c'est bien mon intention si vous m'obligez à le lui dire.

— Ils voudront savoir pourquoi vous ne leur avez pas déjà fait part de tout cela?

— Naturellement, j'aurai des ennuis, mais je n'ai pas l'impression que nous serons obligés d'en arriver là. Je vous ai vu aussi lorsque vous êtes arrivé chez Selma Jacobi. J'ai vu Littlejohns entrer après votre arrivée mais je ne l'ai pas vu ressortir.

— Y a pas; vous faites pas mal de chemin, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais vu l'appartement de Selma, mais il m'est très possible de raconter tout cela à Corridan, non? Il a besoin de faire main basse sur quelqu'un pour répondre de tous ces assassinats et il se précipitera sur mon témoignage.

Je savais bien que Corridan ne manquerait pas de le faire.

Il y eut un long silence puis je remarquai :

— Corridan ne serait pas aussi heureux d'apprendre que vous l'avez rendu ridicule en identifiant Anne pour Netta. Il pourrait bien vous emprisonner pour une chose de ce genre.

Cole ricana avec mépris :

— Mais oui, mon petit, j'y ai pensé à cela, mais pour votre cou, ça ne serait pas la prison, aussi je n'ai pas de raison de croire que j'aurai des ennuis.

Je n'ai pas l'impression que j'aurai besoin d'aller trouver Corridan parce que c'est vous qui me payerez mon silence.

J'allumai une cigarette et fumai pendant un moment de réflexion.

— C'est que, vous savez, il faut penser à Netta. (Et la voix de Cole était toujours aussi douce et bégayante.) C'est qu'elle aurait des ennuis, elle aussi. Corridan l'accuserait d'assassinat. C'est un homme inflexible.

Il retira de son pardessus un cheveu qu'il mit sur l'appui de la fenêtre avec un soin exagéré.

— Vous devez reconnaître que j'ai de très bons atouts. Mais inutile de vous en soucier. Je ne demande pas grand-chose. Dans ce que je réclame je mets toujours la plus grande discrétion. Que diriez-vous d'un paiement unique de cinq cents livres sterling? Voilà qui est raisonnable, n'est-ce pas?

— Oui, mais vous reviendrez d'ici une semaine pour m'en redemander. Je sais à quelle espèce de salauds vous appartenez.

Il secoua la tête.

— Allons, ne m'injuriez pas, mon petit, ce n'est pas charitable. Moi, ce n'est pas ma façon de faire des affaires. Donnez-moi cinq cents livres et vous pourrez quitter le pays dès que vous voudrez. Cinq cents livres me suffiront pendant un bon moment. Je ne suis pas du tout extravagant, mon petit. J'ai des goûts très simples.

— J'aimerais réfléchir un petit peu à cette question. Est-ce que par hasard vous ne pourriez pas revenir dans l'après-midi?

— Il n'y a vraiment pas matière à réflexion.

Et il dodelinait de la tête sans arrêt.

— Eh! il est vrai qu'il faut que je m'habitue à l'idée d'être calomnié.

Et j'avais fort envie d'enfoncer mon poing dans son museau gras et flasque.

— J'ai besoin de trouver un moyen de me sortir

de cette impasse, moi aussi. En ce moment, je ne vois pas très bien par quel moyen.

Cole se mit à s'esclaffer :

— C'est qu'il n'y en a pas, mon petit. Corridan serait ravi de mettre la main sur vous. Et puis, qu'est-ce que c'est pour vous que cinq cents livres sterling? Une paille. (Ses yeux gris-vert parcouraient la pièce.) Vous avez l'habitude des choses luxueuses. Vous n'auriez aucun plaisir à passer des semaines dans une cellule et c'est ce qui vous arriverait, même si l'on ne pouvait prouver votre culpabilité. Des semaines dans une cellule!

— Vous vendez bien votre salade. (Et je me levai.) Revenez à trois heures et demie cet après-midi : ou bien je vous enverrai faire foutre, ou bien votre fric sera prêt

Cole remua sa grosse masse hors de portée.

— C'est bon, mon petit. (Et il continua à me surveiller.) Je voudrais avoir l'argent en billets d'une livre.

Une fois de plus il regarda tout autour de la pièce en dodelinant de la tête.

— C'est gentil. Je pourrai même aller jusqu'à me payer une chambre dans cet hôtel. C'est que ça me ferait un fameux changement après cet horrible appartement que j'occupe.

— Non, je crois qu'à votre place je n'essayerais pas, ou alors vous ferez bien de changer de costume. Ils sont difficiles dans la maison.

Son visage blafard se colora légèrement :

— Ça, mon petit, c'est pas bien gentil.

Je le regardai partir; sa silhouette était celle d'un camionneur; il se dandinait doucement et insolemment comme un danseur. Quand il eut tourné dans le couloir, je revins à ma chambre, me versai un double whisky et m'assis près de la fenêtre. Décidément les choses allaient un petit peu trop vite à mon goût. J'étais submergé. Si je voulais résoudre ce puzzle hors de prison, j'aurais besoin de faire vite.

Je réfléchis quelques secondes, terminai mon verre et décidai qu'il faudrait que je revoie Netta.

Je me précipitai, attrapant mon chapeau au passage et j'atteignis la porte au moment où le téléphone se mit à sonner.

J'eus un moment d'hésitation et pris le récepteur.

— Harmas?

Je reconnus la voix de Bradley, curieux de savoir ce qu'il pouvait bien me demander.

— Comment se portent vos incisives ce matin, Bradley? Je suis toujours prêt à faire les extractions douloureuses; si vous en avez encore de reste, dites-le-moi. J'opérerai pour votre compte.

Je m'attendais à recevoir une bordée d'injures, mais je fus déçu. Il avait l'air presque aimable.

— C'est bon, Harmas, n'en parlons plus. Nous sommes quittes maintenant. Je vous ai fait flanquer une tripotée, vous m'avez eu au tournant. Oublions-le.

Je ne pouvais en croire mes oreilles.

— Alors quoi? demandai-je.

— Mais je voudrais bien ravoir mes bagues, Harmas. Elles valent deux mille livres. Vous ne les avez peut-être pas estimées à leur valeur. Je ne dis pas que vous les avez volées, mais je veux les ravoir.

Cette demande me paraissait assez raisonnable, mais comment les lui rendre?

— C'est Corridan qui les a. Vous feriez bien de les lui réclamer.

— Ça ne m'intéresse pas du tout de savoir qui les a, hurla-t-il; ce qui m'intéresse c'est de les ravoir. Vous me les avez prises, rapportez-les moi.

Je me demandai si Corridan voudrait s'en débarrasser mais j'avais de fortes raisons d'en douter. Je commençais à avoir vraiment chaud.

— Ecoutez, je ne puis vous les rendre sans être arrêté. Mettons que vous appeliez Corridan au téléphone et lui dites que je les ai prises pour vous faire une farce et que vous lui téléphonez pour qu'il

vous les rende. Il essayera de vous persuader de me faire poursuivre, mais ce n'est peut-être pas la peine. Je ne vois que ce moyen pour vous de les ravoïr.

— Si vous ne m'avez pas rendu les bagues d'ici quatre heures de l'après-midi, je dépose une plainte contre vous et je veillerai à ce que les poursuites soient faites.

Bradley raccrocha après m'avoir hurlé ces dernières paroles. Je me mis à réfléchir profondément, puis appelai Whitehall 1212. On me dit que Corridan avait quitté la ville et ne reviendrait que très tard. Je remerciai et, en posant le récepteur à sa place, je fulminais :

— Qu'il aille au diable!

Vivement je pris l'ascenseur pour descendre au rez-de-chaussée et me précipitai dans un taxi pour aller à Cromwell Road.

J'entrai chez Mme Crockett, allai jusqu'au premier étage et m'arrêtai pour écouter un instant : rien de suspect, aussi allai-je frapper à la porte de Madge Kennitt. J'appelai :

— C'est Stephane, mon chou.

La porte s'ouvrit tout de suite. Netta me regarda fixement, les yeux écarquillés. Je me retournai, prêt à voir Jules Cole en train de me surveiller. Mais il n'était pas là. Je pénétrai dans la pièce et refermai la porte.

Netta était en pyjama presque transparent. Cela ajoutait à son sex-appeal et si je n'avais pas eu de tels soucis, je me serais trouvé étourdi. Mais à ce moment-là, je ne pus que lui dire :

— Alors, mon petit, il vaudrait mieux te camoufler un peu plus. Comme endroit intéressant à visiter, une carte de tourisme ne peut pas te faire concurrence.

— Mais de quoi s'agit-il? me demanda-t-elle en mettant un peignoir de soie. Pourquoi es-tu venu? Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne marche pas?

— Il y a beaucoup de choses qui ne marchent

pas. (Et je m'assis sur le bras du fauteuil.) Les événements se précipitent et beaucoup trop vite à mon gré. Et j'ai pensé qu'il valait mieux venir t'en parler.

Elle s'allongea sur la chaise longue. J'évoquai Madge Kennitt et son expression lorsque je l'avais vue là, la gorge ouverte.

— Ah! ne t'assieds pas là, lui dis-je brutalement, c'est dans cette chaise qu'on l'a trouvée.

— Allons! du cran, Stephane, me dit Netta sans remuer. (Ses yeux avaient une expression de dureté et elle me suivait avec attention.) Tu n'es pas en train de devenir nerveux par hasard?

— Bon Dieu, non. Ça va. Reste assise là si tu en as envie.

Je la regardai pendant quelques instants.

— Et ton système nerveux à toi, Netta? Il n'est pas détraqué, non?

Elle secoua négativement la tête :

— Non, jamais lorsque tu es avec moi. Mais qu'est-ce qui ne va pas, Stephane?

Je lui racontai comment Corridan et Cole m'avaient rendu visite et ce qu'ils m'avaient dit. Je lui parlai aussi de la communication téléphonique de Bradley.

Elle m'écouta sans m'interrompre.

— Eh bien! voilà toute la machination. Qu'est-ce que tu en penses?

— Il n'y a qu'un moyen de s'en tirer, me dit-elle après un moment de réflexion, il faut que nous partions tous les deux. En admettant qu'on ne t'accuse pas de meurtre, on te mettra en prison pendant des semaines. Et alors, qu'est-ce que je deviendrai?

— J'ai pensé à cela; mais si je fiche le camp, j'avoue à Corridan que je suis coupable.

Elle fut d'un bond sur pieds et se précipita vers moi.

— Stephane, est-ce que tu ne te rends pas compte? Il faut que tu partes pendant que tu le peux. Tu peux écrire à Corridan une fois en Amé-

rique. Tu peux lui raconter toute l'histoire, mais si tu attends maintenant, tu ne t'en sortiras jamais. French me rattrapera; il faut que tu me sauves et que tu te sauves toi-même.

Je mis la main sur ses hanches. La sensation était très agréable et, me souvenant de toute notre intimité passée, je la caressai.

— C'est bon, lui dis-je, nous partirons, maintenant que nous le pouvons. Et j'expliquerai tout à Corridan lorsque je serai à l'abri. Alors il vaudrait mieux, je pense, que dès maintenant, je m'occupe d'un avion.

— Mais partons ce soir, me dit Netta en s'accrochant à mon bras : est-ce que tu crois que nous pourrions partir ce soir?

— Si nous ne partons pas, nous n'aurons pas à nous préoccuper de départ. Une fois qu'on me saura en train d'essayer de me défilier, tous les aérodromes seront surveillés. (Je la rapprochai un peu plus de moi.) C'est Bradley qui m'inquiète. Je pourrais peut-être me débrouiller avec Cole, mais Bradley a vraiment une bonne raison de se plaindre. Mais où donc as-tu trouvé ces bagues, Netta?

— Je ne lui ai jamais donné de bagues.

— Il m'a dit que c'était toi qui les avais apportées et qu'il te les avait rachetées pour trois cents livres.

— Mais non, je t'ai dit ce qui était arrivé : je suis allée chez lui, lui ai raconté mon histoire et demandé de l'argent. Il m'a donné deux cents livres. Il t'a raconté que j'avais apporté des bagues afin de me protéger. Je me rappelle qu'il avait toujours beaucoup de bijoux dans son bureau.

Je fis claquer mes doigts :

— Bon Dieu, quel ballot j'ai été! J'aurais dû me douter qu'il mentait. Quel crétin d'avoir pris ces bagues. Il peut me faire fiche en taule pendant trois mois. C'est du vol avec effraction et violence!

— Mais il ne t'aura pas pendant trois mois, parce

que tu ne seras pas là. Quand pourras-tu me trouver cet avion?

— Tout de suite.

Et j'allai vers le téléphone, je demandai un numéro et attendis.

— Est-ce que c'est toi, Bix? demandai-je lorsque j'entendis une voix d'homme.

— Mais bien sûr.

— C'est Stephane Harmas. Je viens te voir, la chose est importante. Quand pars-tu?

— Pourquoi? Allô, Stephane; comme je suis heureux de t'entendre. Tu as l'air bien énervé.

— Je te raconterai ça de vive voix. A quand ton prochain départ?

— A vingt-deux heures trente cette nuit. As-tu envie de m'accompagner?

— Tu parles. Je viens tout de suite.

Je raccrochai et me retournai.

— Serre les pouces, mon petit, j'espère que je pourrai le persuader de nous emmener tous les deux. Prépare tes affaires et sois prête à neuf heures.

Elle s'accrocha à moi :

— Tu es épatant, Stephane.

Et ses yeux étaient luisants, brillants de joie.

— Mais bien sûr que je suis épatant.

Je fis cette réflexion, persuadé que je n'étais qu'un navet et ajoutai :

— Mais nous célébrerons notre succès au moment où nous serons au milieu de l'Atlantique.

Je la laissai m'embrasser, mais je ne pus lui rendre son baiser; cela aurait trop eu l'air du baiser de Judas!

CHAPITRE XXII

A trois heures vingt, j'avais terminé mes préparatifs pour la soirée, et étais revenu dans ma chambre au Savoy, afin d'y attendre Jules Cole.

Après avoir quitté Netta, j'avais vu Harry Bix et lui avais expliqué ce que j'attendais de lui. Tout à fait intrigué par l'histoire promise, il s'était déclaré d'accord pour coopérer avec moi immédiatement. Ensuite j'avais pris un taxi jusqu'aux bureaux du *Morning Mail* et avais passé une heure avec Fred Ullmann. Partant des données que je lui avais transmises la veille, Ullmann avait travaillé comme un nègre et accumulé une masse de renseignements dont il fallait se servir très vite.

Corridan était, lui, à Lakeham et bien que j'aie essayé de me mettre en contact avec lui, il avait pour le moment disparu de la scène. Je savais qu'il reviendrait le soir, mais d'ici là il fallait que je finisse mon affaire ou que j'échoue complètement. En somme, j'étais assez heureux de ne pas l'avoir dans mon entourage. Son absence me laissait le champ libre et j'en profitais amplement. Lorsqu'il reviendrait, il découvrirait que j'avais trouvé la solution de l'affaire Alleby et cela lui donnerait l'émotion de sa vie.

Mais pendant ce temps-là, il me fallait coopérer avec la police. Au cours de mon séjour précédent

à Londres, j'avais eu pour ami le détective-inspecteur O'Malley du poste de police de Bow Street. C'est Corridan qui nous avait présentés et O'Malley avait été ravi à l'idée de me montrer comment fonctionnait la cour de justice. Je me dis que je ferais bien de lui demander son aide et allai lui rendre visite. Une fois expliquée la raison de cette visite et après lui avoir fourni les détails prouvant mes assertions, il avait insisté pour m'emmener faire connaissance avec le patron de Corridan à Scotland Yard. On avait alors décidé d'agir immédiatement.

Et maintenant, j'étais de retour dans ma chambre au Savoy; je pouvais enfin respirer, persuadé que si mes plans donnaient les résultats espérés, on aurait le soir même les solutions du cas Alleby et des assassinats de Madge Kennitt et Henri Littlejohns.

C'est à peine si j'avais eu le temps de me remémorer mes plans afin d'être sûr que rien n'avait été oublié, qu'on frappa à ma porte, ce qui m'annonçait l'arrivée de Jules Cole.

J'allai ouvrir.

Il était là, me regardant d'un air cupide et dodelinant de la tête. Il s'était donné un coup de brosse. Son veston avait moins de taches de graisse et il avait changé sa cravate blanche crasseuse pour une cravate jaune un peu moins sale. Quelques brins de muguet fané étaient passés à sa boutonnière.

— Et alors, mon petit. J'espère que je n'arrive pas trop tôt?

— Entrez.

Et j'ouvris la porte toute grande.

Il sautilla et jeta un coup d'œil autour de la pièce :

— Vous savez, décidément elle me plaît. Plus je la vois, plus elle a l'air confortable.

Son regard luisant d'espérance, il continua :

— Alors, vous avez l'argent, mon petit?

— Mais naturellement, il est là, dans ce bureau.

Il était incapable de réprimer sa fièvre et pourtant il faisait un réel effort pour garder son calme. Son

visage s'éclaira, ses yeux se mirent à luire et il ricana.

— Cinq cents livres, s'exclama-t-il en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre. Ah! j'ai de la peine à y croire.

— Asseyez-vous, gros paquet. (Et je refermai la porte.) Non, mais vous ne l'avez pas encore! Inutile de vous énerver.

Son sourire disparut, mais il le rattrapa avec un léger effort et me surveilla avec précaution.

— Mais vous êtes bien décidé, hein, mon petit? Vous allez bien être raisonnable?

— Comment puis-je savoir, après que vous aurez eu l'argent, si vous ne viendrez pas m'en redemander? lui dis-je en allumant une cigarette.

— Surtout n'allez pas penser une chose comme cela. (Et il me jeta un coup d'œil sévère.) Je vous assure que je n'ai pas l'habitude de traiter les affaires de cette façon-là. J'aime à croire que je suis un maître chanteur honnête. Cela peut vous paraître idiot; mais voilà, j'ai mes principes. Je fais un prix honnête et je m'y tiens.

— Je ne vous croirais pas pour tout l'or du monde. Asseyez-vous, j'ai à vous parler.

Il hésita puis enfonça son gros corps dans le fauteuil.

— Comme j'aimerais vous voir moins méfiant, mon petit! me dit-il en faisant la moue; mes conditions sont très honnêtes. Vous donnez cinq cents livres et je vous fiche la paix. Vous quittez le pays, la chose est simple n'est-ce pas? Je ne peux pas vous faire beaucoup de tort si vous n'êtes pas sur place, n'est-ce pas?

— Oh! mais je ne suis pas encore parti. Rien ne peut vous empêcher de me tailler des croupières pendant que je m'apprête à m'en aller. N'est-ce pas?

— Mais je n'y penserais même pas, protesta-t-il. Ça n'est pas du tout dans ma nature de faire des bassesses.

— La prochaine fois n'oubliez pas de me dire de pleurer lorsque vous exprimerez d'aussi beaux sentiments. Admettons que Corridan vous rende la vie difficile. Comment puis-je savoir que vous ne lui direz pas qu'il ne s'agissait pas de Netta mais de sa sœur dans cet assassinat?

— Voyons, ne faites pas l'idiot, mon petit, si j'avais dit ça à Corridan, je me serais fait des ennuis, n'est-ce pas?

— C'est bien sa sœur qui est morte, n'est-ce pas?
Il loucha :

— Mais naturellement.

— Mais comment le savez-vous? Vous l'avez vue, sa sœur?

— Mais bien sûr.

Il se gratta le nez et me regarda pensivement.

— Mais pourquoi est-ce que vous avez dit que c'était Netta?

— Je crois qu'il n'est pas utile de revenir là-dessus, mon petit. (Et il remuait, mal à l'aise.) Voyez-vous, j'ai mes raisons.

— Combien recevez-vous de Pierre French pour la boucler? lui demandai-je brusquement.

Pendant un instant il parut surpris, mais retrouva son aplomb et se mit à ricaner.

— Vraiment, vous êtes très observateur. Non, je ne peux pas vous donner de réponse. Cela ressemblerait à une malhonnêteté.

— C'est bon (et je haussai les épaules); au travail. Vous me réclamez cinq cents livres sans quoi vous fournirez à Corridan de faux renseignements qui me feront accuser d'un double assassinat. C'est bien la situation qui se présente, n'est-ce pas?

— Eh oui, c'est un peu cette idée-là, me fit-il narquois. J'ai peur de ne pas me sentir capable de vous donner tout cela par écrit, mais entre vous et moi, cela donne un aperçu général de la question, mon petit.

Je hochai la tête, satisfait.

— Eh bien! prenez votre argent, et Dieu vous aide, mon gros pouf. Si vous essayez de jouer le double jeu avec moi, je ne vous lâcherai pas et je vous réduirai en chair à pâté.

— Mais vous avez ma parole, fit-il en s'efforçant pathétiquement d'avoir l'air digne. Cela devrait vous suffire. Mais bien sûr vous êtes Américain, alors on ne peut pas s'attendre à ce que vous soyez capable de comprendre que la parole d'un Anglais c'est une parole d'honneur.

— Ça va, pas de grands airs, espèce de gros tas! fis-je éccœuré, d'un ton sec.

Il dodelina de la tête.

— Est-ce que vous ne croyez pas que nous avons déjà perdu assez de temps? Où donc est l'argent?

J'allai à mon bureau, l'ouvris et en sortis le paquet de billets d'une livre que j'avais destinés à Netta. Je les jetai sur ses genoux.

— Les voilà, vous êtes servi.

Et je le surveillai du coin de l'œil.

Il fixa l'argent, les yeux exorbités. Il le toucha, le palpa.

— Prends ça et fous le camp!

— Ça ne vous ferait rien si je recomptais, mon petit? (Quelque chose dans sa voix sonnait faux.) Oh! ça n'est pas que je n'aie pas confiance en vous, mais les affaires sont les affaires. Et puis, on ne sait jamais, vous auriez pu être trop généreux.

Il se mit à ricaner bruyamment.

— Allez et faites vite! Je ne peux pas vous supporter plus d'une minute.

Un long silence, pendant qu'il recomptait les billets. Il frémissait d'énervement et était complètement absorbé par le bruit que faisaient les billets froissés dans ses doigts.

Puis il se redressa enfin et hochai la tête. Une lueur de triomphe encore incrédule se faisait jour dans son regard.

— C'est bien, mon petit. Eh bien! je n'aurais jamais pensé que vous vous seriez laissé faire aussi facilement. J'avais prévu que vous me donneriez des tas d'ennuis.

Il fourra les billets dans sa poche revolver et sourit de son étrange sourire. Ça n'était pas un beau spectacle.

Je me payai sa tête :

— Fichez le camp, espèce de grosse larve.

Il eut un regard pour le petit brin de muguet fané à sa boutonnière. Il l'en retira et le déposa sur la table.

— Et voilà un souvenir de moi, mon petit, me dit-il en riant bêtement.

Ça vraiment, c'en était trop!

— Et voilà quelque chose en souvenir de moi, mon petit père...

Et je pris mon élan pour lui décocher un bon droit dans l'œil. Il tituba en arrière, jusqu'au mur, la main sur son œil.

Il demeura là un instant, assommé, puis se mit à ramper le long du mur en gémissant.

— Salaud! grognait-il, espèce de brute dégoûtante!

Je fis un geste menaçant dans sa direction. Il courut à la porte et l'ouvrit violemment, mais il était attendu dans le couloir par un policier en civil de haute stature.

Cole se heurta à lui, reçut un ramponneau énergique qui le renvoya en arrière. Le policier en civil lui sourit.

— Alors, mon cher, lui dit-il.

Cole, la main toujours sur son œil, le regarda pendant une bonne minute puis son visage se décomposa et ses genoux se mirent à trembler.

Le policier s'avançait vers lui. Cole reculait au fur et à mesure.

D'un coup de pied je fermai la porte une fois le policier dans la pièce.

— Alors, vous aviez prévu que j'allais vous attirer des ennuis, n'est-ce pas? lui dis-je sévèrement. Ah! mon ami, vous n'avez pas pensé à tout.

J'allai jusqu'à la salle de bains et ouvris la porte.

— O.K. O'Malley, vous pouvez sortir d'ici.

L'inspecteur principal O'Malley sortit; il était suivi d'un autre policier en civil qui tenait un calepin à la main.

— Alors, vous avez bien tout noté? lui demandai-je.

— Mot à mot, répondit O'Malley en se frottant les mains. C'est vraiment la déclaration la plus exquise que j'aie jamais pu désirer. S'il ne s'en tire pas avec au moins dix ans, j'y perdrai mon latin!

Les trois policiers eurent une grimace pour Cole. O'Malley alla jusqu'à lui et lui toucha le bras.

— Je suis l'inspecteur principal O'Malley de Bow Street. Ces messieurs font partie de la police criminelle, dit-il en montrant les deux policiers de la main. Il est de mon devoir de vous arrêter et de vous accuser de tentative de chantage. J'ai aussi à vous prévenir que tout ce que vous direz sera consigné et pourra servir en témoignage au procès.

Cole était vert de peur.

— Mais vous ne pouvez pas faire une chose pareille, hurla-t-il. Voilà l'homme que vous devriez arrêter. C'est un assassin. (Et d'un doigt tremblant il me désignait.) Il a assassiné Madge Kennitt et Henri Littlejohns. Je l'ai vu commettre ces crimes. Mais vous ne pouvez pas m'arrêter, moi. Je suis un honnête citoyen.

O'Malley fit la grimace.

— Vous pourrez expliquer tout cela aux juges, lui affirma-t-il d'un ton apaisant. En attendant, suivez-moi.

Les deux policiers le suivirent de près; l'un d'eux retira mon argent de la poche de Cole et le donna à O'Malley.

— Il nous faudra garder ceci, me prévint O'Mal-

ley, mais cela vous sera rendu après le procès.

— J'espère bien, lui répondis-je ironiquement. Cela me serait très désagréable de penser que vous vous en serviriez pour votre club sportif.

Les trois détectives s'esclaffèrent.

— Allez, arrivez! dit O'Malley à Cole, nous allons vous mettre dans une cellule bien agréable et confortable.

Cole recula.

— C'est un assassin, je vous dis, hurla-t-il désespérément. Arrêtez-le, il va quitter le pays si vous ne l'arrêtez pas. M'entendez-vous : il va quitter le pays.

— Allons, mon cher, pas la peine de s'énerver, lui demanda l'un des policiers. Si vous venez gentiment avec moi je vous ferai une bonne tasse de cacao en arrivant au poste.

Cole retira la main qui cachait son œil, lequel restait fermé et très enflé.

— Il m'a attaqué, fit-il d'une voix perçante. Je veux porter plainte contre lui pour m'avoir attaqué. Arrêtez-le!

O'Malley eut l'air contrarié :

— Non, mais vous avez fait cela? me demanda-t-il en secouant tristement la tête.

— Moi! lui répondis-je d'un air offensé, je ne penserais jamais à commettre une action pareille. Il avait tellement envie de dépenser son argent qu'il a heurté ce pauvre œil dans la poignée de la porte en se précipitant dehors.

O'Malley eut un rire étouffé.

— Il a fallu que vous soyez bien pressé, fit-il avec un clin d'œil dans la direction de Cole.

J'allai jusqu'à Cole en souriant :

— Alors, adieu, sale pou. La prochaine fois que vous essayerez votre talent de maître chanteur, ne prenez pas un journaliste pour victime. On vous reverra dans dix ans.

Ils emmenèrent Cole. Il partit, absolument inca-

pable de dire un mot de plus. Il était abasourdi; il n'en revenait pas.

A la porte, O'Malley regarda par-dessus son épau-
le et me dit :

— A ce soir!

— Comptez sur moi. Corridan sera rentré. Je ne voudrais pas manquer le plaisir de voir sa figure lorsque je lui ferai ma petite surprise. Non, je ne voudrais pas manquer cela pour tout le whisky de Londres!

— Bien que je sois un buveur d'eau, je ne voudrais pas manquer cela non plus, ajouta O'Malley avec componction.

CHAPITRE XXIII

Dans le salon de Mme Crockett la pendule sonnait sept heures et demie au moment où je me glissai dans l'escalier jusqu'à l'appartement de Madge Kennitt. Personne ne me vit entrer dans la maison. Vraiment quel soupir de satisfaction j'avais poussé à l'idée que Jules Cole n'allait pas faire son apparition sur le palier pour dodeliner de la tête dans ma direction.

J'écoutai à la porte de Madge, n'entendis rien et frappai doucement.

— C'est moi, Stephane.

Il y eut un silence, la porte s'ouvrit. Netta, vêtue d'une robe rouge et blanche, me fit entrer.

J'entrai dans la pièce, fermai la porte.

— Et alors? lui dis-je.

— Tu arrives de bonne heure, Stephane.

Elle posa sa main sur mon bras.

— Est-ce que tout va bien?

Ses yeux étaient creusés et entourés de cernes sombres. Elle paraissait inquiète et nerveuse.

— Mais je crois. J'ai parlé à Bix. Il veut faire ta connaissance.

— Faire ma connaissance, répéta-t-elle en fronçant les sourcils. Mais pourquoi?

— Ah! mais c'est que tu ne connais pas Bix.

C'est un maboul. Il dit qu'il ne veut pas risquer de perdre sa place pour le plaisir de faire passer aux Etats-Unis une beauté sans piquant. Je lui ai affirmé que tu étais une « pin-up » de grande classe, mais il pense que toutes les femmes avec lesquelles je sors portent des caoutchoucs et des jupons à la mode de 1800 en flanelle rouge. La seule façon que j'aie de le convaincre, c'est de te le présenter. Si tu blagues un peu avec lui, tu peux être tranquille qu'il nous emmènera. Voilà c'est la seule manière qu'il a de rendre les choses plus difficiles. Alors j'ai décidé que nous irions prendre un verre avec lui tout de suite.

— Mais nous n'avons pas le temps, me dit-elle, contrariée. Et puis tu sais, c'est dangereux. Nous pourrions être reconnus par la police. Ah! non, cette idée ne me sourit pas, Stephane. Pourquoi ne l'as-tu pas amené ici?

— Je n'ai pas pu, il avait à faire. Allons, ne t'en fais pas. Nous le retrouverons dans un bar près de Knightsbridge. J'ai une voiture qui nous attend à la porte. Nous discuterons le coup avec lui; il retournera ensuite à l'aérodrome. Nous, nous reviendrons ici chercher tes bagages avant d'aller le retrouver. L'avion ne part pas avant dix heures et demie. Nous avons largement le temps.

Je me rendis compte aisément qu'elle manquait d'enthousiasme mais elle ne pouvait rien faire pour éviter cette rencontre.

— Ça va, Stephane. C'est toi qui connais la meilleure marche à suivre. Je vais mettre un chapeau et je suis prête.

En attendant, je me promenais dans la pièce et le souvenir de Madge Kennitt me hantait.

Netta revint dans la chambre au bout d'un instant. Elle avait un chapeau qui ressemblait énormément à un couvercle de casserole, mais je dois reconnaître que cela lui allait très bien.

— Ne t'en fais pas, il aura le béguin tout de

suite, lui affirmai-je en la contemplant. Tu es épante!

Je glissai mon bras sous le sien.

— Allons viens et marche sur la pointe des pieds. Il ne faudrait pas que Mme Crockett nous saute dessus à la sortie.

Nous nous faufilâmes au bas de l'escalier puis dans la Buick que j'avais louée pour la soirée.

Comme nous passions le long de Cromwell Road, Netta me dit :

— Mais qu'est-ce qui est arrivé, Stéphane? Est-ce que tu as donné l'argent à Jules?

Je m'attendais à celle-là et mon petit mensonge était prêt à sortir.

— Ça va, lui dis-je, tu parles qu'il l'a eu, le salaud. Et j'espère bien qu'il ne va pas nous jouer le double jeu avant notre départ.

Je jetai un rapide coup d'œil dans sa direction et vis qu'elle était devenue pâle et que ses lèvres étaient serrées.

— Mais quand le lui as-tu donné? me demanda-t-elle d'une voix blanche.

— A trois heures et demie, cet après-midi, j'ai été délesté de cinq cents livres, et tu sais Netta, cela fait beaucoup d'argent.

Elle ne dit rien, resta assise, les yeux fixes, le visage très dur.

Comme nous nous arrêtions à la porte d'un petit bar dans une allée non loin de Knightsbridge, elle ajouta :

— Et Bradley? As-tu entendu parler de lui?

— Mais non, je ne pouvais rien faire à son sujet. Corridan n'est pas en ville. Impossible d'avoir les bagues avant de les lui avoir demandées. L'ultimatum de Bradley devait expirer à quatre heures et en fait il y a de grandes chances pour que les flics soient sur ma piste depuis cette heure-là. Ma foi, ils arriveront un peu trop tard. J'ai quitté le Savoy

dans l'après-midi; tous mes bagages sont dans le fond de la voiture. Je suis prêt à partir.

Nous sortîmes de la Buick.

Netta jeta un regard des deux côtés de la rue.

— Mais tu es sûr que nous sommes en sûreté, Stéphane? (Et elle avançait à regret.) Il me semble absolument fou de venir ici où nous pouvons être reconnus.

— Allons, du calme, c'est très tranquille. C'est un bar où on ne voit jamais personne. Ils n'auront jamais l'idée de venir nous y chercher.

Je l'entraînai sur la chaussée jusqu'au bar.

Harry Bix portait son blouson sur lequel un albatros en plein vol était peint, ainsi que tous ses insignes d'escadrille. Il était accoudé au comptoir avec un whisky-soda à la main.

Il y avait deux autres hommes dans le bar. Ils étaient assis dans le coin le plus reculé et ne levèrent même-pas les yeux lorsque nous fîmes notre entrée.

Bix, rubicond, de stature massive, l'air bonhomme, se redressa dès qu'il nous vit. Il jeta un coup d'œil sur Netta et se mit à arrondir ses lèvres, comme pour siffler.

— Hello, fit-il avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles, eh bien!-y a pas à dire, tu as certainement trouvé la crème. Une « pin-up ». Mais oui, bien sûr, une « pin-up ».

— Netta, voici Harry Bix... (Et je la poussai devant moi.) Serre la main au premier pilote de l'armée de l'air.

Une fois que la barmaid nous eut servi deux whiskies et se fut éloignée à l'autre bout du comptoir, Bis demanda :

— Alors, vous avez envie de venir faire un tour avec moi?

Netta lui jeta un coup d'œil et devint sérieuse tout à coup. Elle fit oui de la tête.

— Est-ce que vous me faites confiance pour la traversée? demanda-t-il.

— Oh! je vous ferais confiance dans un avion, mais certainement pas ailleurs, lui répondit-elle.

Bix éclata de rire.

— Alors, y a pas, cette gamine-là, c'est une farceuse, Stephane. Et j'avoue qu'elle me paraît dure à tenir pour un ballot comme moi. Madame, je ne faisais que vous faire enrager. Les femmes ne me disent rien. Demandez à Stephane, il vous racontera cela.

— C'est exact; les femmes ne lui disent rien, mais si vous le laissez tout seul avec une femme, qu'est-ce qui arrive?

— Ah! bien toi, espèce de brute... commença Bix indigné.

— Et en admettant qu'on ne puisse pas lui faire confiance, reprit Netta, ce n'est pas moi qui appellerai Police secours.

— Vraiment! non, vraiment, c'est sans blague, ça? (Il me regarda.) Alors, mon vieux, fous le camp. Tu nous gênes. A trois, on est un de trop.

— Trêve de plaisanterie et parlons boulot, demandai-je. Voyons, maintenant que tu l'as vue, es-tu disposé à marcher?

Bix sirota son whisky, jeta un coup d'œil sur Netta et me jeta un autre coup d'œil.

— Oui, je pense bien que je ne peux pas refuser d'emmenner un chou comme cette fille-là. Mais je cours un risque du feu de Dieu.

— Ça va, tu sais bien que c'est facile comme bonjour. Ne l'écoute pas, Netta, il essaie de se donner de l'importance.

— Mais vraiment, est-ce que l'on court un risque? demanda Netta (et ses yeux scrutaient le visage de Bix).

Pendant un moment Bix s'efforça de refréner son goût pour l'exagération et puis conclut qu'il valait mieux s'abstenir.

— Mais non, reconnut-il en grognant; une fois que vous avez persuadé le pilote — et vous l'avez

bien persuadé, je vous assure — la chose est facile. Nous nous retrouverons à la grille de l'aérodrome, nous rentrerons ensemble, nous irons boire un verre au mess. Je vous offrirai ensuite de vous montrer mon bus et nous irons jusqu'au terrain de départ. Personne ne sera là si nous arrivons avant dix heures un quart. Vous n'aurez qu'à monter tous les deux dans mon appareil et je vous montrerai où vous cacher. Nous partirons à dix heures trente. Quand nous arriverons de l'autre côté, il y aura une voiture pour moi. Tout ce que vous aurez à faire sera de monter dans le fond de la voiture. Je mettrai mes bagages et quelques couvertures sur vous et nous voilà partis. Une fois sortis de l'aérodrome, vous pourrez reprendre un peu d'oxygène, et je vous déposerai à l'endroit qu'il vous plaira.

Netta réfléchit pendant un instant :

— Est-ce que vraiment la chose est aussi simple que cela?

— Mais oui, je l'ai déjà fait et je le referai. Mais j'aime mieux vous prévenir qu'il y a un droit à payer : je réclame un baiser de mes passagers.

— Tu peux être tranquille que tu ne vas pas m'embrasser, lui répondis-je froidement; j'aimerais mieux traverser l'Atlantique à la nage que d'accepter ces conditions-là.

— Mais moi aussi, fit-il rapidement, ce n'est pas à toi que cela s'adressait, idiot!

Netta lui sourit :

— Moi, je ne vois aucune difficulté à vous accorder cela. Je pense que vos conditions sont tout ce qu'il y a de plus raisonnables.

Nous continuâmes à blaguer pendant une vingtaine de minutes en éclusant un bon nombre de whiskies. Enfin, à huit heures dix, Bix déclara qu'il vaudrait mieux qu'il s'en aille.

— Alors, je vous retrouverai tous les deux aux abords de l'aérodrome à neuf heures quarante-cinq. Et pas besoin de s'inquiéter. L'affaire est dans le

sac. (Il prit la main de Netta.) A très bientôt et n'oubliez pas que si jamais cette espèce d'idiot-là vous ennuie, je suis le premier sur la liste. Mon cœur a un faible pour les femmes rousses!

Et il disparut d'un air victorieux.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, Netta perdit toute sa gaieté et me regarda avec inquiétude.

— Est-ce que tu es sûr que tout va bien? me demanda-t-elle; ça m'a l'air d'un phénomène. Est-ce que tu es absolument certain que tu peux lui faire confiance et qu'il nous emmènera sans difficultés?

— T'as pas fini de faire des histoires? lui dis-je, voilà un type qui a fait plus d'une centaine de vols d'opérations. Il a bombardé l'Allemagne de fond en comble et il est revenu. Il a peut-être l'air d'être un phénomène, mais je t'assure qu'il ne faut pas s'y tromper. Une fois qu'il a promis de faire quelque chose, il tient sa parole. Tu lui as tapé dans l'œil et tu peux considérer que nous sommes déjà arrivés.

Elle poussa un petit soupir et me prit le bras.

— C'est bien, mon chéri, me dit-elle, je ne ferai pas d'histoires, mais je suis énervée. Alors, maintenant, qu'est-ce que nous faisons?

— Nous retournons à l'appartement pour chercher tes affaires et nous allons à l'aérodrome. Allons, Netta, le voyage a commencé!

Dix minutes plus tard nous étions de retour à l'appartement de Madge Kennitt.

Netta se rendit dans la chambre pour se changer et revêtir un costume de voyage. Elle referma la porte. J'entendis la clef tourner dans la serrure.

Je m'assis sur la chaise longue et allumai une cigarette. Les paumes de mes mains étaient humides, les muscles de mes cuisses frémissaient. J'avais vraiment la fièvre tant j'étais énervé.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis encore cinq minutes. Je pouvais entendre les allées et venues de Netta dans la pièce à côté. Le tapis qui était à mes

pieds était jonché des cendres de mes cigarettes.

— Et alors! (Mes nerfs commençaient à prendre le dessus.) Tu sais, le temps passe, Netta!

— J'arrive, me dit-elle.

Un moment plus tard, j'entendis la serrure claquer et elle ressortit.

Elle portait un chandail de laine léger, un pantalon long d'un noir de jais et avait sur le bras un manteau de fourrure. De la main droite elle tenait une valise de bonne taille.

— Je suis désolée d'avoir été si longue, me dit-elle en souriant cependant que son visage était pâle, ses yeux remplis d'anxiété. Il n'est que neuf heures cinq. Est-ce que je te plais comme ça?

J'allai vers elle :

— Tu es magnifique.

Et j'entourai sa taille de mes bras. Elle me repoussa presque durement, secoua la tête, essaya de conserver un sourire sur ses lèvres. Sa bouche me semblait tordue.

— Non, pas maintenant, Stephane. Attendons de nous retrouver en sécurité.

— C'est bon, mon petit, lui dis-je.

Elle m'avait repoussé trop tard. J'avais déjà senti tout ce qu'elle portait sous son sweater, tout ce qui était autour de sa taille.

— Allons, partons.

Je ramassai mon chapeau, jetai un coup d'œil dans la pièce pour m'assurer que nous n'avions rien laissé et me dirigeai vers la porte.

Netta me suivait. Je portais son sac. Elle avait toujours son manteau de fourrure sur le bras.

J'ouvris la porte.

Me faisant face, les yeux de glace, la bouche menaçante, Corridan se dressait devant moi.

CHAPITRE XXIV

Le cri aigu de Netta perça l'air comme une vrille.

— Eh bien! Corridan, fis-je avec calme, reculant, vous arrivez tout de même pour la curée.

Il entra dans la pièce et referma la porte. Ses yeux pâles scrutaient Netta. Elle s'éloigna de lui, cachant sa figure dans ses mains.

— Je me demande ce que vous êtes en train de faire ici tous les deux, dit-il froidement. J'ai un mandat d'arrêt contre vous, Harmas. Je suis désolé; je vous ai assez souvent prévenu. Bradley vous a accusé d'avoir volé les quatre bagues et de l'avoir attaqué. Il faut que vous me suiviez.

J'eus un rire sans joie.

— Ça ce n'est vraiment pas de chance! Mais pour l'instant, Corridan, il vous faudra vous occuper de choses plus importantes. Regardez cette jeune femme. Vous n'avez pas envie de faire sa connaissance?

J'eus un sourire pour Netta qui me regarda fixement avec une expression tendue et des yeux brillants comme des escarboucles au milieu de sa figure livide.

Corridan me jeta un coup d'œil perçant.

— Mais qui est-ce?

— Allons, vous ne le devinez pas? Regardez-moi ces cheveux rouges. Vous ne sentez pas l'odeur du

lilas? Allons, Corridan, vous en faites un drôle de détective!

Il eut un air ahuri.

— Mais vous voulez dire..., commença-t-il.

Je hochai la tête dans la direction de Netta :

— Désolé, mon petit, impossible de les mettre. (Je me retournai vers Corridan.) Naturellement, je vous présente Netta-Anne Scott-Bradley.

Netta recula d'effroi.

— Oh! dit-elle d'un ton furieux; comment... vous... vous, salaud!

— Allons, un petit peu de douceur dans le langage, mon chou. Corridan rougit facilement.

Corridan se mit à fixer Netta puis il me regarda ensuite.

— Non, mais vous voulez dire que cette femme-là est Netta Scott?

— Mais naturellement ou, si vous voulez, c'est Mme Jack Bradley connue sous le nom d'Anne Scott. Comme il vous plaira. Je vous ai toujours répété qu'elle ne s'était pas suicidée. Eh bien! la voilà ici grande nature et j'ai l'intention de vous montrer autre chose qui ne manquera pas de vous intéresser.

J'attrapai Netta au moment où elle reculait.

Sa figure avait un ton gris terreux. Des éclairs de rage et de crainte lui brûlaient les yeux. Elle me griffa de ses doigts crochus comme des pinces de crabe. Je la saisis par les poignets, lui croisai les bras derrière le dos et la maintins tout près de moi.

— Allons du calme, ma poupée! (Et je m'arrangeai pour ne pas être atteint par ses ruades.) Montre à l'inspecteur ton bon goût en matière de déshabillé.

J'attrapai son sweater que je sortis par-dessus sa tête; puis, l'agrippant tandis qu'elle hurlait et envoyait des coups de pied, je tirai la fermeture éclair de son pantalon dans les deux sens.

Corridan eut un grognement furieux et s'avança.
— Arrêtez, hurla-t-il, mais qu'est-ce que vous faites?

— Je suis en train de dépouiller le lapin.

Et je transportai Netta jusqu'à la chaise longue où je la couchai à plat ventre. La maintenir n'était pas chose facile mais je pus arriver à enfoncer mon genou dans sa colonne vertébrale, ce qui la fit tenir tranquille.

Corridan m'attrapa par le bras mais je l'envoyai promener.

— Jetez donc un coup d'œil sur cette ceinture.

Et je lui montrai la ceinture-sacoche qui entourait la taille de Netta.

Corridan s'arrêta net, marmotta quelque chose entre ses lèvres et resta un peu à l'écart.

Je détachai la boucle, tirai violemment sur la ceinture et m'écartai, moi aussi.

Netta restait allongée sur la chaise longue, les poings serrés, haletante.

D'une secousse rapide je vidai le contenu de la ceinture sur le tapis, aux pieds de Corridan.

— Et voilà, mon vieux, lui dis-je d'un ton dramatique, cinquante mille livres de bijoux. Allons, un coup d'œil. Ce sont les fameux bijoux d'Alleby.

Corridan contemplait bouche bée l'amas de bagues, de colliers, de bracelets qui se trouvaient sur le tapis. Des diamants, des rubis, des émeraudes brillaient comme des phalènes sous la lumière électrique.

— Je te tuerai, hurla Netta qui tout à coup s'assit.

Elle se leva d'un bond et se jeta contre moi.

Je la renvoyai bouler avec une telle vigueur qu'elle s'étala tout de son long.

— Ton compte est bon, Netta, et je me dressai au-dessus d'elle; allons, enfonce-toi bien ça dans le crâne, bien qu'il soit épais : si tu n'avais pas tué Littlejohns, j'aurais peut-être joué ton jeu, mais tu l'as tué pour te tirer d'affaire, et cela me permet de

le venger. Non, mais pour qui me prends-tu? Pour un ballot? Je ne voudrais pour rien au monde protéger quelqu'un qui a pu agir comme tu l'as fait avec Littlejohns.

Netta se redressa péniblement, puis s'effondra mollement sur la chaise longue et cacha sa tête dans ses mains.

Je me retournai vers Corridan qui regardait toujours fixement l'amas de bijoux comme si tout cela l'hypnotisait.

— Eh bien! mais j'espère que vous êtes content, cette fois-ci! Je m'étais promis de trouver la solution de l'histoire Alleby parce que vous aviez pris une attitude vraiment trop supérieure. Eh bien! je l'ai fait!

Le visage de Corridan valait la peine d'être examiné. Il me regardait puis regardait Netta.

— Mais comment avez-vous pu savoir qu'elle avait tout cela sur elle?

— Ça vous étonnerait beaucoup si vous saviez tout ce que j'ai pu apprendre. Elle et Jack Bradley ont tiré les ficelles du vol Alleby. Je vous donnerai toutes les précisions et vous pourrez ensuite fabriquer vos preuves. Est-ce que vous voulez en savoir plus long?

— Mais bien sûr que je veux en savoir plus long, me dit-il. (Et il se mit à genoux, ramassa les bijoux dans le creux de sa main et les remit dans la ceinture.) Comment êtes-vous arrivé à tout cela?

Il remit la ceinture sur la table.

— J'y suis arrivé parce que je n'ai jamais cru au suicide de Netta, lui dis-je en allumant une cigarette et en m'asseyant sur la table; j'étais certain qu'elle ne s'était pas tuée, après avoir fouillé son appartement. La plupart de ses vêtements et ses bas de soie avaient disparu. Je connaissais bien Netta à cette époque et j'avais une idée exacte de son caractère. Ce n'était pas le type de femme à se suicider et elle adore les vêtements. Il me sembla,

après la disparition du cadavre, que c'était une autre femme qui était morte dans son appartement et que Netta effrayée, était partie avec tous les vêtements qu'elle pouvait emporter.

Corridan s'adossa au mur et me suivit des yeux.

— Mais vous m'avez déjà dit tout cela et, après tout, j'avais trouvé cela moi-même.

— C'est certain, mais il y avait encore des tas de choses qui ne me semblaient pas naturelles. D'abord, qui était la morte? Ensuite, il y avait autre chose qui ne tournait pas rond: pourquoi donc Netta, qui avait bien pris le temps de ramasser tous ses vêtements, avait-elle laissé seize billets de cinq livres dans son appartement et ce paquet d'actions au porteur qui valaient cinq mille livres? Ça vraiment, ça me troubla quelque temps, jusqu'à ce que j'apprenne par Madge Kennitt qu'une femme et un homme étaient venus dans l'appartement avec Netta cette nuit-là. La femme en question était évidemment celle qui était morte. L'homme l'avait tuée ou bien il était le complice de Netta. Il me sembla que la raison pour laquelle Netta avait laissé l'argent dans son appartement était due à la méfiance qu'elle avait de son compagnon, et au fait qu'il ne lui avait pas donné une seule possibilité de retirer cet argent de sa cachette sans qu'il puisse la voir. Alors il fallait bien l'y laisser, mais elle espérait pouvoir l'y rechercher plus tard; c'est pourquoi je pus le trouver moi-même.

Je lançai un coup d'œil vers Netta qui ne me regarda pas. Elle était assise immobile, la tête cachée dans ses mains.

— Allez, dit Corridan doucement.

— Qui donc était cet homme mystérieux et pourquoi ne voulait-elle pas qu'il connaisse la cachette de son argent? J'ai parlé à Netta; elle m'a raconté qu'il s'agissait de l'amant de sa sœur Anne, Pierre French. C'est une autre façon de vous dire qu'il s'agissait de l'amant de Netta, parce que, voyez-

vous, Netta n'a jamais eu de sœur. Mais nous reviendrons à Pierre French dans un instant.

« Il y a neuf mois, Netta a épousé Jack Bradley. Pour une raison connue d'eux seuls, le mariage resta secret, et ils ne vivaient pas ensemble si ce n'est pendant les week-ends passés dans un cottage de Lakeham et que Bradley avait acheté comme refuge pour eux deux. Lorsqu'elle était à Lakeham, Netta s'appelait Anne Scott. Elle me raconta que French a tué sa sœur parce qu'elle savait qu'il avait tué Georges Jacobi. Comme elle n'a jamais eu de sœur, naturellement le mensonge est flagrant. Qui donc alors était cette fille morte dans l'appartement de Netta et qu'on a retrouvée plus tard dans le cottage? Je voudrais vous expliquer cela d'une façon bien claire, Corridan. La fille qu'on a enlevée de la morgue et celle que nous avons trouvée au cottage n'étaient qu'une seule et même personne. »

Corridan pinça les lèvres :

— Mais l'une d'elles était rousse et l'autre blonde, me dit-il; comment pouvez-vous m'expliquer cela?

— Netta, elle, a bien pu l'expliquer. Elle m'a raconté que French avait teint la chevelure de la jeune femme puis l'avait décolorée pour qu'elle reprenne sa couleur ordinaire après avoir emmené le corps au cottage.

— Ah! bien ça, ça me la coupe, murmura Corridan.

— Oui, cela demande un petit effort pour être cru, mais après réflexion, il me semble bien que cela a dû arriver. Si cette fille n'était pas la sœur de Netta, et j'ai eu la preuve que Netta n'avait jamais eu de sœur, alors qui était-elle, pourquoi l'a-t-on assassinée et pourquoi encore l'assassin était-il si inquiet d'empêcher son identification?

— Alors, vous avez trouvé cela aussi, me demanda anxieusement Corridan.

— Mais je crois bien, lui répondis-je; non seulement j'ai trouvé cela, moi, mais le pauvre Little-

johns l'avait trouvé aussi. Et c'est bien pourquoi il est mort.

— Mais qui était-ce donc?

— C'était *Selma Jacobi*, la femme de *Georges Jacobi*, assassiné lui-même par *Jack Bradley*, lui répondis-je.

Du coup, *Netta* se redressa et me regarda, éberluée.

— Mais c'est un mensonge, hurla-t-elle; *Jack* ne l'a pas tué. C'est *Pierre French* qui l'a tué.

Je fis non de la tête.

— Oh! mais pas du tout, ce n'est pas *Pierre French*, lui répondis-je calmement. Revenons un peu en arrière. (Je glissai de la table et commençai à faire les cent pas.) Voyons, rappelez-vous le temps où l'on rapatriait les soldats américains. Avant ce moment-là, *Bradley* s'était contenté de faire des bénéfices énormes en vendant de mauvaises liqueurs et en volant les types de toutes les manières possibles. Mais au moment où les départs ont commencé, les bénéfices de *Bradley* se sont mis à diminuer sérieusement. Il lui fallait trouver un autre moyen de faire de l'argent. Les tables de jeu mises à part, il décida de se lancer dans le vol sur une grande échelle. Il y avait, comme expert dans le genre, *Georges Jacobi*. *Bradley* s'acoquina avec lui et on prépara le vol chez *Alleby*. C'est à peu près à ce moment-là que *Netta* avait épousé *Bradley*, et *Jacobi*, *Selma*. La propriété d'*Alleby* se trouvait près de *Lakeham* et *Bradley* fit d'une pierre deux coups en achetant son cottage à *Lakeham*. C'est de là que le vol fut préparé et en même temps le cottage servait de nid d'amour à *Netta* et *Bradley*. *Mme Brambee*, qui était la sœur de *Jacobi*, eut à charge de leur garder la maison. Le vol réussit magnifiquement mais il fallait maintenant trouver un moyen quelconque de se débarrasser des bijoux. Mais l'affaire était délicate et ni *Bradley* ni *Jacobi* n'ont eu le courage de mettre le bazar sur le marché. Alors

ils décidèrent de le garder avec l'espoir qu'on finirait par oublier le vol. Mais tandis qu'ils attendaient, ils se disputèrent au sujet du partage et un soir Bradley tua Jacobi dans le club puis déposa son cadavre dans une rue de Soho.

— Est-ce que ceci est l'effet de votre imagination ou bien êtes-vous à même de fournir des preuves? demanda Corridan.

— Non, je dois reconnaître que c'est mon imagination, mais vous pouvez être tranquille qu'elle se mettra bientôt à table. Les criminels avouent toujours.

Corridan jeta un coup d'œil vers Netta et grogna :

— Allez-y, continuez.

— Alors, nous allons pendant quelque temps laisser la mort de Jacobi tranquille et parler de Littlejohns, fis-je en allumant une cigarette. La chose est importante parce qu'elle m'a prouvé que Netta n'était plus la Netta que j'avais connue autrefois et qu'il m'était impossible de la laisser partir avec ce crime sur la conscience. Littlejohns était un type qui m'était bien sympathique. Il avait du cran et, par-dessus le marché, c'était moi qui l'employais. Je lui avais raconté tout ce que je savais sur l'affaire et il avait découvert quelque chose qui m'avait échappé. Il avait compris que dans cette histoire-là, Selma Jacobi jouait son rôle et que c'était très probablement elle la femme morte dans l'appartement de Netta et aussi la femme morte dans le cottage de Lakeham. Il n'avait pas vu Selma, mais moi j'avais vu la morte. Il voulait me faire une surprise, pauvre petit bonhomme. Il découvrit l'endroit où Selma habitait et s'y rendit avec l'espoir de trouver une de ses photographies. Son but était de m'offrir cette photographie et, une fois que je l'aurais identifiée avec la morte, il allait faire sa petite surprise. Il dénicha bien la photographie, il lui en restait un morceau dans les doigts quand je découvris son cadavre. Mais Netta le surprit. Elle comprit tout

de suite qu'il était sur sa piste et, pour sauver sa peau, elle l'assassina. Voilà quelque chose que je ne peux pas oublier; alors je lui ai tendu un piège en lui faisant croire que j'allais lui donner le moyen de quitter le pays, sachant bien qu'elle essaierait d'emmener avec elle les bijoux d'Alleby.

— Voilà qui ne m'explique toujours pas comment vous savez qu'elle avait ces bijoux, ajouta Corridan en fronçant les sourcils. Alors, vous dites que c'est Pierre French qui a tué Selma Jacobi?

Je fis un signe de tête négatif :

— Non, je n'ai jamais dit cela. Netta m'a affirmé que c'était Pierre French qui a tué Selma, mais c'est un autre mensonge. Pierre French n'est au courant de rien dans toute cette histoire. Il a servi d'alibi, on me l'a mis dans les pattes pour que je ne découvre pas le véritable assassin.

Lentement, Netta se leva, son visage était horrible à voir. Corridan avança d'un pas.

— Mais alors, qui donc a tué Selma Jacobi? insista-t-il.

— C'est le même individu que celui qui a tué Madge Kennitt, lui dis-je en allant vers la porte de la cuisine. Laissez-moi donc vous le présenter. (J'ouvris brusquement la porte et m'effaçai.) Alors, sortez, dis-je, il y a assez longtemps que vous êtes enfermés là-dedans.

L'inspecteur principal O'Malley et les trois policiers en civil pénétrèrent dans la pièce; ils me regardèrent d'abord, puis Corridan et enfin Netta.

— Voici le type qui a tué Selma Jacobi et Madge Kennitt, fis-je en montrant Corridan du doigt.

CHAPITRE XXV

— Mais j'espère bien, ma chère, que vous opérez avec tout le tact et toute la réserve nécessaire avec Harry Bix, dis-je à Crystal en la guidant dans les couloirs du Savoy jusqu'à l'endroit où Fred Ullmann et Bix étaient en train d'examiner les derniers romans à l'étalage de la librairie. Il court après toutes les femmes et surtout n'allez pas l'encourager, en tout cas; si vous ne vous écartez pas trop de moi, je crois que vous serez tout de même en sécurité.

A ce moment-là, Harry Bix nous avait déjà vus et, flanquant un grand coup de coude à Ullmann, il se mit à tripoter sa cravate et nous accueillit avec un « Hello » tonitruant.

— Eh bien! eh bien! dit-il en se dirigeant vers nous. Et voici Barbe-Bleue qui remet ça. Je ne sais vraiment pas où tu vas dénicher toutes ces beautés. Vraiment tu as tout d'un don juan ou de quelque chose comme ça.

J'eus un soupir.

— Crystal, voici Harry Bix. Ne lui accorde aucune confiance et crois-moi: s'il essaye de te faire prendre des vessies pour des lanternes, mets-toi bien dans l'idée que les vessies elles-mêmes n'en sont pas. Harry, je te présente Miss Godwin. Tu feras bien, mon cher, de laisser tes mains dans tes poches pendant tout le temps où tu lui parleras et tâche

de ^{te}mettre dans la tête qu'elle est ma propriété personnelle. Et cet homme, là-bas, avec de grandes poches sous les yeux et qui se faufile à l'arrière du décor, c'est Fred Ullmann. Fred, voici Miss Godwin.

Ullmann l'assura qu'il était enchanté, eut l'air un petit peu ennuyé, mais Bix le repoussa du coude afin qu'il soit encore plus loin dans le décor et s'épanouit en regardant Crystal.

— Voilà le moment le plus magnifique de mon existence, lui dit-il en lui prenant la main. Non, mais, dites-moi, ça n'est pas vrai que vous êtes sa propriété personnelle? Je suis persuadé que vous êtes un mets trop délicieux pour être dévoré par une demi-brute de son espèce. Vraiment, j'en suis sûr.

Je dénouai leurs mains et saisis Crystal par le coude avec la plus grande décision.

— Bas les pattes! Voici la blonde que je désire avoir pour moi tout seul. Va chasser sur tes terres.

Je dirigeai Crystal vers le couloir et nous passâmes dans le grill-room.

— Allez, à table, continuai-je, Fred, s'il te plaît, garde-moi ce voleur de femmes à distance respectueuse.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi des types comme vous se préoccupent tellement des femmes, me répondit Ullmann d'un ton aigri. J'ai passé ma vie tout entière à les fuir; aussi regardez-moi.

— Regardez-vous. Moi, ça me suffit, lui lança Crystal d'un ton acidulé.

Une fois tous installés à une table d'angle et le repas commandé, Harry Bix me demanda :

— Nous sommes réunis ici ce soir, non pas pour être nourris dans des buts purement charitables, mais parce qu'Arsène Lupin notre ami (et il agita le bras dans ma direction), désire nous dégoîser toute l'histoire de son dernier exploit. Et bien sûr,

il a fallu qu'il trouve un moyen de corruption pour nous persuader de l'écouter.

Crystal tira sur ma manche et me demanda dans un murmure pourquoi Bix m'appelait Arsène Lupin et aussi si Lupin n'était pas le mot français pour « rabbit »?

Je lui répondis dans un autre murmure que le français pour « rabbit » était « lapin » et que Arsène Lupin était un des plus grands détectives qui soient au monde.

Elle désira ensuite savoir le rapport qu'il pouvait avoir avec ma personne.

— Silence, femme, lui dis-je contrarié, vous êtes en train de nous étaler votre ignorance.

— En tant que journaliste, je suis obligé de consentir quelques sacrifices, nous assura Ullmann d'un air exténué. Je suis prêt à manger la nourriture qu'il nous offre, à souffrir d'entendre le son de sa voix, mais à une condition, c'est qu'il expliquera avec tous les détails l'histoire qui a permis l'arrestation de Corridan. Ça c'est quelque chose que le grand public britannique brûle de savoir et mon devoir, si pénible soit-il, consiste à l'en informer.

— Ah! non, pas de détails, supplia Bix. Il y a tant d'autres choses beaucoup plus intéressantes à faire qu'à écouter les détails.

Et il lança un regard suggestif dans la direction de Crystal qui cligna de l'œil en retour.

Je lui tapai sur l'épaule.

— Je t'ai déjà dit que cette blonde-là m'appartient. Souviens-t'en. Si ce n'était pas dans un endroit aussi inaccessible, je te montrerais où je l'ai marquée de mon sceau personnel. Par conséquent, bas les pattes et tu me feras plaisir en gardant tes regards lubriques pour toi-même.

Crystal m'assura qu'elle adorait les regards lubriques et demanda si elle pouvait en avoir quelques-uns en supplément.

— Est-ce que vous pourrez arriver à les faire

tenir tranquilles ces deux-là? insista Ullmann. Moi, j'ai envie d'écouter votre histoire, si ça ne les intéresse pas. En voilà une idée d'amener une blonde à une réunion comme la nôtre. Ça, vraiment ça me dépasse. Les blondes, à mon avis, sont un danger public.

— Vous n'êtes pas très galant, fit Crystal légèrement offensée.

Ullmann lui jeta un coup d'œil glacial.

— La seule femme avec laquelle j'ai jamais été poli était ma propre mère, annonça-t-il.

Crystal lui assura qu'elle était tout à fait surprise d'apprendre qu'il avait eu une mère; elle lui demanda si la pauvre vieille dame était morte le cœur brisé.

— Du calme! dis-je vivement car je voyais Ullmann qui commençait à s'énerver.

Bix m'assura que ce serait une bonne idée si Crystal et lui allaient se promener le long du couloir de l'hôtel tandis qu'Ullmann et moi pourrions nous raconter des histoires ennuyeuses jusqu'à la fin de nos jours.

— Veux-tu fermer ça, grommelai-je en donnant un coup de poing sur la table.

— Allez, vas-y, me dit Ullmann avec impatience. Tu m'as absolument épuisé pendant ces derniers jours pour que je te trouve des renseignements; alors maintenant, dis-moi comment tu as fait coffrer Corridan?

— C'est que tu sais, il faudrait que je te raconte l'histoire depuis le commencement. C'est alors que Crystal, aussi sotte qu'elle puisse être, sera peut-être à même de la suivre. Oh, là, là!

Je me massai le tibia et enjoignis à Crystal de se tenir comme il faut, me dépêchant de continuer, de crainte de nouvelles interruptions.

— Comme vous le savez, Jack Bradley, pour remédier à ses pertes, avait installé deux tables de roulette au Club Azur. Il n'y a aucun avenir dans ce

genre de trafic, à moins que l'on ne soit bien protégé. Bradley était assez malin pour comprendre cela et il rechercha un type à la coule dans la police qui puisse lui assurer cette protection.

— Et c'est Corridan qu'il a choisi? dit Ullmann.

— N'interrompez pas, le rabroua Crystal. Mon père m'a dit que les gens qui vous coupent la parole...

— Ne pensez pas à votre père, ajoutai-je rapidement, surtout fermez-la, mon chou et laissez-moi parler. (Je regardai Bix.) Eh! c'est mon genou que tu es en train de caresser sous la table... Je te dis ça au cas où tu croirais que c'est celui de Crystal.

Bix retira sa main et eut la bonté de rougir. Il eut un regard plein de reproches vers Crystal. Elle se mit à s'esclaffer.

— Oui, Bradley découvrit Corridan, ajoutai-je au moment où Ullmann commençait à fulminer de nouveau. Corridan à ce moment-là devenait une brillante étoile de Scotland Yard et s'occupait des fraudes au jeu. Bradley lui offrit une grande part des bénéfices s'il prévenait à temps dès qu'une descente de police serait prévue. C'était de l'argent facile à gagner. Corridan tomba dans le panneau. C'est à ce moment-là que Georges Jacobi fit son apparition.

— Comme ce serait mieux si toute cette histoire était racontée avec une lanterne magique, assura Bix d'un ton de regret. Imaginez la plaque montrant l'arrivée de Georges Jacobi dans une tempête de neige : comme ce serait poignant!

— Et surtout si la plaque était à l'envers, ajouta Crystal en pouffant au-dessus des hors-d'œuvre.

— C'est vous, que je vais mettre à l'envers, menaçai-je.

— Mais ne t'occupe donc pas de ces imbéciles, je t'en prie, continue, pour l'amour du ciel, me demanda Ullmann.

— Jacobi avait la réputation d'expert dans le vol

des bijoux et il se disposait à dérober ce qu'Alleby avait garé en prévision d'une invasion de l'Angleterre et dont la valeur était de cinquante mille livres sterling. (J'eus un grognement pour Crystal qui me faisait des grimaces.) Mais Jacobi savait qu'il ne pouvait pas faire un travail aussi important tout seul...

— Quelle lopette, s'exclama Bix dégoûté; moi, je l'aurais bien fait tout seul, même si ça avait été de vingt-cinq mille livres seulement.

Et Crystal renchérit :

— Mais moi aussi, je l'aurais fait pour le quart...

— Il suggéra à Bradley de partager avec lui, fis-je sans prêter attention aux interrupteurs. Bradley pensa que ce serait une bonne idée d'avoir la police pour lui. Il fit la proposition à Corridan en lui offrant le tiers des gains s'il servait d'enquêteur une fois le vol effectué, ce qui permettait d'écarter les soupçons qui tomberaient sur Jacobi.

— Ça, c'était une trouvaille, fit Ullmann d'un air approbateur. Je présume que c'est Netta qui t'a raconté tout cela.

— Bien sûr. Si elle a parlé! Ah! mon vieux, elle en a sorti. Comme Corridan cherchait à raffer tout le fric possible, il tomba d'accord. C'est maintenant que Netta entre en scène. Il y a neuf mois, elle a épousé Jack Bradley. C'était le seul moyen par lequel Bradley pouvait l'avoir. Mais il garda le secret sur ce mariage. Cette convention faisait l'affaire de Netta; elle pouvait ainsi continuer à vivre à sa guise avec l'appui de Bradley et si Bradley en avait marre, elle trouverait son intérêt dans le règlement du divorce. Bradley acheta le cottage de Lakeham comme quartier général de recel et comme lieu de réunion pour Netta et lui.

« L'équipe se composait de Bradley, de Mme Brambee, de Jacobi, de Jules Cole et de Corridan. Le vol fut un véritable succès mais Bradley et Jacobi se disputèrent au moment du partage. Bradley

assassina Jacobi. Netta était là au moment où il a tiré.

— Ça commence à devenir passionnant, déclara Bix dont le visage s'éclairait, et surtout ne te presse pas, donne-nous tous les détails les plus sanglants.

— C'est avec un Luger que Jacobi fut tué. Bradley l'avait rapporté en souvenir de la Première Guerre mondiale. Il avait son nom gravé sur le canon et bien que le nom eût été effacé, Bradley savait que la police pourrait le lire à l'aide des rayons ultraviolets. Si l'on trouvait le revolver, il était sûr d'être pendu pour meurtre. A ce moment-là, Netta était fatiguée de Bradley et amoureuse de Corridan. Elle prit le Luger pendant que Bradley déposait le cadavre de Jacobi dans une rue déserte de Soho et était décidée à en tirer profit.

— Ah! ce que les femmes arrivent à faire pour de l'argent, fit Crystal choquée. Dire que moi, je n'ai jamais eu la veine de pouvoir montrer à quel point je manquerais de scrupules!

— Netta était effrayée à l'idée d'attaquer directement Bradley. Aussi suggéra-t-elle à Corridan de faire chanter Bradley afin que tous les deux puissent partager les gains. Corridan était d'accord, mais il voulait le revolver. Il utilisait Netta à son propre avantage et n'avait aucune confiance en elle. Netta refusait de lui donner le revolver. C'était sa garantie si jamais Corridan voulait la tromper.

— Mais moi, mon trésor, je vous confierais tout ce que j'ai, m'assura Crystal en me caressant la main.

— Je vous ferai écrire cela en noir sur blanc un jour ou l'autre quand j'aurai le temps, lui répondis-je en la caressant. Mais pour l'amour du ciel, restez tranquille et laissez-moi continuer. Mangez gentiment votre poulet et ne renversez pas la sauce sur votre jolie robe.

— Quand vous aurez fini, tous les deux, de vous

faire des mamours, interrompit Ullmann dégoûté, alors on pourra peut-être continuer.

— Corridan arriva à visser Bradley qui se mit à payer. Comme Corridan n'osait pas se montrer au club, de peur qu'on ne le voie, et comme Netta, soi-disant, ne faisait pas partie de ce petit trust de maîtres chanteurs, Mme Brambee fut déléguée pour aller chercher l'argent toutes les semaines.

« Et voilà comment tout cela marcha jusqu'au moment où Selma Jacobi découvrit que c'était Bradley qui avait tué son mari. Cole le lui dit parce qu'il voulait se venger de n'avoir pas reçu une part de l'argent extirpé par Corridan à Bradley. Mais Cole ne dit pas à Selma qu'il y avait une association entre Bradley et Corridan. Il avait peur de Corridan. Selma alla trouver Corridan, sachant qu'il était chargé de l'enquête sur Jacobi et lui raconta ce que Cole lui avait dit. Vous pouvez imaginer la réaction de Corridan. S'il poursuivait Bradley, il supprimerait ses propres revenus et Bradley était sûr de le charger à son tour. S'il ne faisait rien, Selma irait s'adresser à un des chefs de Scotland Yard et il serait pris de cette façon-là. Il n'y avait donc rien de mieux à faire que de se débarrasser de Selma. Il l'emmena jusqu'à l'appartement de Netta, lui fit prendre un narcotique et, à eux deux, ils organisèrent la comédie du suicide. »

A ce moment-là, nous en étions arrivés au café.

— Pour l'amour du ciel, un peu de whisky avec cette mixture, implora Bix. Ecouter me donne une de ces soifs!

Je commandai les whiskies et un cognac pour Crystal.

— Avant l'assassinat de Selma, continuai-je après qu'on eut rempli nos verres, Bradley découvrit que Netta était la maîtresse de Corridan. Bradley avertit Netta qu'il avait donné l'ordre à Frankie de la guetter et de la vitrioler. Je ne sais pas si Bradley pensait qu'avec ce moyen-là il en serait quitte, ou

si vraiment Frankie devait vraiment la vitrioler. Netta jure qu'il l'aurait fait, et connaissant Frankie la chose ne me surprendrait pas. De toute façon, Netta était terrorisée et elle pensa qu'il vaudrait mieux disparaître. Le cadavre de Selma lui en donnait l'occasion. Corridan était d'accord pour l'y aider et ensemble ils teignirent les cheveux de Selma de la même couleur que ceux de Netta et ils payèrent Cole pour l'identifier comme Netta. Celui-ci annonça à Bradley que Netta s'était tuée! Maintenant, vous suivez bien toute l'histoire? fis-je en jetant un coup d'œil circulaire.

— Vas-y, soupira Bix. J'ai le cerveau engourdi mais je dois reconnaître que le son de ta voix a un effet lénifiant sur cette tare.

— Alors, c'est à ce moment-là que j'ai fait mon apparition. Bradley devait aller à la morgue identifier le corps de Netta et moi aussi. Il fallait donc faire vite. Corridan commanda à un de ses hommes d'emmener le cadavre de la morgue au cottage de Lakeham. Ceci parce que j'avais trouvé l'enveloppe adressée à Anne Scott et en avais conclu qu'elle était la sœur de Netta. J'ai pu apercevoir le cadavre; ensuite on l'a emmené à la morgue de Horsham où l'incendie le détruisit à temps pour que Bradley ne puisse le voir. C'est bien compris tout ça?

— C'est compliqué, mais c'est pas bête. (Et Ullmann fit un signe d'approbation.) Et alors, qu'est-ce qui est arrivé?

Bix eut un grognement :

— Eh bien! ça ne fait rien, mais vous êtes durs à avaler! (Il me chipa mon whisky et l'avait bu avant que j'aie eu le temps de faire un mouvement.) Eh bien! moi, j'en ai à peu près marre.

— Je t'assure que la suite est passionnante. Cela te montrera à quel point je suis malin.

— Ah! il vaudrait peut-être mieux que nous écoutions tout de même, déclara Bix à Crystal, sans quoi

il est capable de nous faire payer la note du déjeuner.

— Bradley avait donné en cadeau de mariage à Netta cinq mille livres en actions au porteur. Il avait très envie de rentrer dans ses fonds. Frankie était allé fouiller l'appartement, les avait cherchés partout sans pouvoir les découvrir. Moi, je les avais trouvés et comme Frankie pensait que je pouvais les avoir, il m'attaqua mais je pus me dégager à temps.

« Vous imaginez facilement la joie de Corridan lorsque je lui fis cadeau, non seulement des actions au porteur, mais aussi du Luger. Il me raconta des bobards en affirmant que les actions étaient fausses et que le Luger appartenait à un bonhomme du nom de Pierre Utterly. Fred a vérifié tout cela, a découvert qu'il n'y a jamais eu qui que ce soit du nom de Pierre Utterly et, chose plus importante encore, qu'il n'y a jamais eu d'Anne Scott, bien que Corridan m'ait affirmé qu'elle avait sa fiche à Somerset House.

— J'ai deux remarques pleines de philosophie à faire à ce stade (et Bix m'interrompit). La première, c'est que Corridan semble t'avoir mis dans sa poche du commencement jusqu'à la fin; et la deuxième, c'est que c'est Fred qui a eu tout le sale boulot à faire.

Je fis une grimace :

— C'est parfaitement exact. Un ban pour M. Ullmann!

Crystal fut tellement emportée par son enthousiasme qu'elle embrassa Ullmann, qui la regarda en louchant, essuya le rouge qu'elle avait laissé sur sa figure et constata :

— Eh bien! ça, c'est une expérience! Au fond, il y a peut-être des choses qui m'ont manqué. La seule femme qui m'ait jamais embrassé, c'était ma mère.

— Eh bien! vraiment, on devrait la plaindre, lui

répondit Crystal, mais je dois avouer que j'aime beaucoup le goût de votre crème à raser.

— Fermez-la, vous deux, grogna Bix.

J'ajoutai avec fermeté :

— Pour continuer mon histoire, ce qui vraiment m'a fait découvrir le pot aux roses, en ce qui concerne Corridan, ce fut l'assassinat de Madge Kennitt. Je l'avais vu en sortant de chez Madge pour aller chercher une bouteille de whisky. Corridan était tout près de la maison, et à mon retour je découvris Madge assassinée. Elle avait écrit le nom de Jacobi dans la poussière avec l'espoir de me mettre sur la piste, ce qui naturellement est arrivé. Quand Corridan a suivi avec ses policiers, il a découvert ce que Madge avait écrit et l'a effacé avec l'espoir que je ne l'aie pas vu.

— Mais voilà, tu l'avais vu, mon vieux, ajouta Bix. Encore un peu de whisky? Vraiment c'est tellement passionnant que je sens que je vais m'évanouir.

— Bien sûr je l'avais vu, et je l'ignorai et continuai. Et c'est Fred qui m'a découvert les détails concernant l'histoire de Jacobi. Merryweather, le détective privé dont j'avais loué les services, a dit à Corridan qu'une voiture Bentley jaune et noire était venue au cottage. Moi, j'avais associé cette bagnole à Corridan. Il a compris qu'il faudrait s'en débarrasser et la vendit à un type appelé Pierre French. Il se trouva que je rendis visite à French et vis la voiture, mais à ce moment-là, Corridan découvrit que je la connaissais. C'est pourquoi il conseilla à Netta d'essayer de me persuader que French avait assassiné Madge Kennitt et, ma foi, j'ai failli tomber dans le panneau.

« L'alerte était vraiment trop forte pour Corridan. Il décida de faire sortir les bijoux du pays. Là, je pouvais vraiment rendre service et Netta, évidemment, était la personne qu'il fallait pour emporter le bazar. Corridan et Bradley se disputèrent. Corridan apprit à Bradley que Netta était vivante et

qu'elle allait emporter les bijoux en Amérique. Cela ne faisait pas l'affaire de Bradley mais l'emprise de Corridan sur lui était bien trop forte pour qu'il puisse faire des objections. On donna les bijoux à Netta qui commença à me travailler. Je fis semblant de la croire en prenant les bagues de Bradley et en me laissant convaincre de l'assassinat de Littlejohns. Cole me rendit service en essayant de me faire chanter et je fis celui qui se voyait contraint de filer à l'anglaise.

— Ah! dit Crystal avec un soupir de soulagement, je crois que la fin est en vue.

— Mais oui. Je m'étais arrangé avec Harry pour faire croire à Netta qu'il allait nous emmener en avion jusqu'aux Etats-Unis.

— Et y a pas, je m'en suis magnifiquement tiré, ajouta Bix épanoui.

— Je donnai tous les détails à O'Malley, il mit la main sur Cole et prépara le piège pour Corridan. Pour comble de bonheur Corridan apprit qu'on avait arrêté Cole, devina qu'il y avait quelque chose de détraqué dans sa machination. Il tenta sa chance et vint jusqu'à l'appartement de Madge au moment précis où Netta et moi allions partir pour l'aérodrome. Je crois que son idée était de me démollir et d'agir sur Netta pour qu'elle persuade Harry de les emmener tous les deux aux Etats-Unis.

— Comme si j'aurais fait un coup pareil, fit Bix méprisant.

— En fin de compte, O'Malley était là aux écoutes et Corridan tomba dans le piège. (Et je conclus.) Si ces deux-là ne servent pas d'épouvantail à moi-neux, je serai bien ahuri.

— Non, mais tu vas me dire que tu as pu découvrir tout cela sans que personne t'aide? (Et Crystal me contemplait avec une admiration sans mélange.) Je suis fière de toi, mon trésor. Je ne t'aurais jamais cru capable de cela.

— Ça va, lui dis-je (et j'appelai le garçon). Sor-

tons d'ici. Les copains, si vous n'avez rien de mieux à faire, allez vous distraire; Crystal maintenant va me distraire moi, mais tout seul!

— Oh! j'ai besoin de cinq minutes, mon cheu, me dit-elle en se levant, il faut que j'aïlle me repoudrer et après je t'assure que tu me trouveras tout à fait distrayante.

Lorsqu'elle nous eut quittés, Ullmann jeta un coup d'œil sur sa montre et se leva.

— Il faut que j'aïlle écrire cette histoire maintenant. Alors vous, les copains, vous pouvez bien vous tenir compagnie. Voulez-vous faire mes adieux à Mlle Godwin pour moi. Allons, au revoir et merci pour tous ces détails.

Bix fit le geste de le suivre mais je l'arrêtai au vol.

— Ecoute-moi, idiot. Tu vas rester là afin que je puisse te surveiller. Je désire que tu ne bouges pas avant le retour de Crystal. Après tu seras bien gentil de disparaître discrètement.

— Mais, qu'est-ce qui peut bien te faire penser qu'elle tient à toi, ballot? demanda Bix avec chaleur. Eh bien! moi, je t'assure que je l'aurais à mes pieds si seulement je pouvais rester seul avec elle pendant deux minutes.

— Eh bien! tu serais très surpris, mon cher, si on te disait que ce n'est pas du tout le genre de fille que tu crois, lui répondis-je avec dignité. Et puis d'abord, elle ne se met pas aux pieds des gens et si tu entreprends quelque chose qui me déplaît, tu auras tout lieu de croire que la guerre vient de recommencer.

Pendant une bonne demi-heure, nous restâmes assis, à nous regarder tous les deux. Finalement, nous commençâmes à nous sentir mal à l'aise.

— Vraiment, je me demande ce qu'elle a pu devenir (et je regardais dans la direction de la porte du grill-room). Je ne la vois pas revenir et vraiment

il est impossible qu'elle ait passé tout ce temps-là à se repoudrer.

Le soupçon et l'inquiétude remplirent le regard de Bix.

— Tu ne crois pas que cette espèce de salaud?... commença-t-il.

D'un bond je fus sur mes pieds, me précipitai dans le couloir, Bix sur mes talons. Aucune trace de Crystal. J'allai vers le portier et lui demandai s'il l'avait vue.

Il me répondit :

— Mlle Godwin est partie il y a à peu près vingt minutes, monsieur, avec M. Ullmann. Je crois me rappeler que M. Ullmann lui racontait qu'il allait lui montrer ses coupures de presse.

— Et moi qui allais lui montrer tous mes tatouages! gémit Bix.

Je lui donnai du poing dans le poitrail :

— Eh bien! mon vieux, ce sont les poches sous les yeux de ce salaud-là et les histoires de sa mère qui ont produit ce résultat, dis-je sauvagement. Cette fille-là est une vicieuse.

— Mais c'est comme cela que je les aime; et toi? me demanda Bix en m'emmenant dans la direction du bar.

Je lui répondis que oui.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1

EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE
PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES !, n° 17

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE !, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24
LE ZINC EN OR, n° 25
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26
LE JOKER EN MAIN, n° 27
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29
ON REPIQUE AU JEU, n° 30
C'EST LE BOUQUET !, n° 31
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33

*Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher),
le 18 septembre 1997.
Dépôt légal : septembre 1997.
Numéro d'imprimeur : 1/1933.
ISBN 2-07-049775-5/Imprimé en France.*